



HAL
open science

**La présentation des collections de minéralogie au
Muséum national d'Histoire naturelle: du Cabinet
d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi à la Galerie de
Minéralogie et de Géologie du Muséum national
d'Histoire naturelle, de 1739 à 1893**

Anton Moret

► **To cite this version:**

Anton Moret. La présentation des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle : du Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi à la Galerie de Minéralogie et de Géologie du Muséum national d'Histoire naturelle, de 1739 à 1893. Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01543353

HAL Id: dumas-01543353

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01543353v1>

Submitted on 20 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ÉCOLE DU LOUVRE

Anton MORET

La présentation des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle

Du Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi à la
Galerie de Minéralogie et de Géologie du Muséum national
d'Histoire naturelle, de 1739 à 1893

Mémoire de recherche
(2^{de} année de 2^e cycle)
en muséologie
présenté sous la direction
de M. François MAIRESSE

Juin 2014

Le contenu de ce mémoire est publié sous la licence *Creative Commons*

CC BY NC ND



LA PRÉSENTATION DES COLLECTIONS DE MINÉRALOGIE AU MUSÉUM NATIONAL
D'HISTOIRE NATURELLE
DU CABINET D'HISTOIRE NATURELLE DU JARDIN DU ROI, À LA GALERIE DE
MINÉRALOGIE ET DE GÉOLOGIE DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE,
DE 1739 À 1893

ÉCOLE DU LOUVRE
Mémoire de recherche
en muséologie
Juin 2014

**LA PRÉSENTATION DES COLLECTIONS DE MINÉRALOGIE AU MUSÉUM
NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE : DU CABINET D'HISTOIRE
NATURELLE DU JARDIN DU ROI À LA GALERIE DE MINÉRALOGIE ET
DE GÉOLOGIE DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, DE
1739 À 1893
par Anton Moret**

RÉSUMÉ

Le Jardin royal des plantes médicinales détient depuis sa fondation des collections minéralogiques. Alors qu'elles sont présentées dans le Droguier du Roi au cours du XVII^e siècle et pendant le premier quart du XVIII^e siècle, elles font ensuite partie intégrante du Cabinet d'Histoire naturelle remodelé par Buffon. Ce dernier est la figure marquante de l'évolution du Jardin car il pose, par ses travaux et agrandissements, les bases de ce qui allait devenir le Muséum national d'Histoire naturelle institué en 1793.

Les collections minéralogiques appartenant au troisième règne de la nature selon l'expression consacrée, bénéficient peu à peu d'une présentation à part dans le Cabinet d'Histoire naturelle au XVIII^e siècle, où une salle finit par leur être exclusivement dédiée. Avec le XIX^e siècle, ce concept des trois règnes de la nature est pleinement exprimé avec la création de la Galerie de Minéralogie ainsi que des Serres chaudes, conçues par l'architecte du Muséum de l'époque Charles Rohault de Fleury. L'aménagement des collections dans cette Galerie adopte alors les principes nouveaux de classification minéralogique, développés pour partie par les Professeurs successifs de minéralogie de l'établissement. Le cadre enfin des collections est organisé de telle façon qu'une muséographie d'ensemble est aménagée entre les collections et l'espace d'exposition.

MOTS-CLÉS

BUFFON - CABINET D'HISTOIRE NATURELLE - CHARLES ROHAULT DE FLEURY
- DAUBENTON - DROGUIER - HISTOIRE NATURELLE - JARDIN DES PLANTES -
JARDIN DU ROI - JARDIN ROYAL DES PLANTES MÉDICINALES - MINÉRALOGIE -
MUSÉOGRAPHIE - MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Avant-propos

La sélection d'un sujet de mémoire en lien avec l'histoire naturelle, les choix muséographiques anciens et la diffusion par là même de connaissances scientifiques, s'inscrit dans un parcours académique mené depuis ma spécialisation fondée sur la Préhistoire jusqu'au mémoire d'étude entrepris en 2012 sur l'histoire de sites archéologiques majeurs dans le contexte du développement des connaissances de la Préhistoire au milieu du XIX^e siècle. Le choix par ailleurs de l'établissement qu'est le Muséum national d'Histoire naturelle comme base de cette étude s'est fait naturellement. Tant sur la grande richesse historique de l'édifice que sur certains aspects si peu diffusés, il offrait un potentiel de recherche particulièrement intéressant à explorer. Enfin, le resserrement sur un type de collection en particulier se devait nécessaire, de façon à pouvoir organiser et présenter des recherches suffisamment abouties et cohérentes. Les collections de minéralogie du Muséum, ainsi que de façon plus générale, m'étaient jusqu'avant de démarrer cette étude relativement méconnues, du fait également de la fermeture de la Galerie de Minéralogie. La découverte de telles collections riches et variées, par leurs qualités scientifiques et historiques, a ainsi offert une somme d'informations particulièrement foisonnantes à étudier.

Le sujet du mémoire a dans un premier temps du être délimité, de façon à produire une étude suffisamment complète et poussée sur certains aspects. La limitation thématique autour des collections de minéralogie permet ainsi de restreindre le champ d'étude et n'englobe de ce fait pas celui de la géologie. Cette dernière est à rattacher à la minéralogie par certains aspects, en effet les deux se partagent la Galerie de Minéralogie édifiée au cours du XIX^e siècle, mais présentent néanmoins des différences marquées, visibles à travers la différenciation que l'établissement en fait dès 1793 en instituant bien deux chaires distinctes avec deux Professeurs respectifs.

Des bornes chronologiques nécessaires permirent de circonscrire le propos, afin qu'il en soit plus cohérent. La décision prise a été de confronter les visions tant du XVIII^e siècle avec un Cabinet unique regroupant « les différents règnes de la nature », reprenant l'expression consacrée coutumière de ce Cabinet, qu'avec les choix du XIX^e siècle et notamment la fondation de cet édifice unique dédié exclusivement à cette collection précise.

De ce fait, aborder le XVIII^e siècle et le rôle de Buffon dans l'aménagement des collections du Cabinet d'Histoire naturelle, impliquait d'aborder les états primitifs de l'établissement, celui du Droguier en l'occurrence, au cours du XVII^e siècle. En revanche, l'analyse du XX^e siècle n'entre quant à elle pas dans le champ de cette étude, puisque le Muséum, et c'est particulièrement le cas en ce qui concerne la minéralogie, connaît un développement tel que la comparaison avec ses périodes les plus anciennes aurait perdu de sa cohérence. À cela on peut ajouter le caractère limité imposé par la nature de l'étude : un mémoire de recherche. Les limites chronologiques du mémoire sont ainsi fixées à 1739, marquant l'arrivée de Buffon en tant qu'Intendant au Jardin du Roi, et 1893 qui est la fin du mandat comme Professeur de minéralogie d'Alfred Descloizeaux¹ et l'arrivée du nouveau Professeur, Alfred Lacroix², qui fait véritablement entrer la minéralogie au Muséum dans une toute nouvelle ère avec le XX^e siècle marqué par un décuplement des collections, entre autres.

Cette recherche sur l'histoire du Jardin des Plantes s'est avérée particulièrement riche et complète, de par l'ancienneté et la dimension prises par l'établissement au fil des siècles. Aussi, des sélections ont nécessairement été faites, de façon à retenir les éléments les plus pertinents à cette étude. D'autres données très précises ont par ailleurs nécessité des recherches encore plus avancées, de façon à proposer le cas échéant, un discours très concret. C'est le cas de l'édifice originel qui a accueilli le premier Droguier du Roi et le Cabinet d'Histoire naturelle : le vieux Château. L'identification des plans de ce bâtiment a été un défi tout au long des recherches, en empruntant des pistes tantôt plus anciennes, tantôt plus récentes. Ces recherches malheureusement vaines de résultat pour retrouver les plans au sol exacts du bâtiment aux époques des XVII^e siècle et XVIII^e siècle, a tout de même permis d'enrichir le propos de cette étude par des analyses plus soutenues sur la fondation de l'établissement, sa localisation dans le faubourg Saint-Victor, en dehors de la capitale au moment de sa création et l'état concret du bâti au fil des évolutions. Ce sont effectivement des thématiques précieuses dans le cadre d'une analyse muséographique, la fonction et la nature du réceptacle architectural primant bien souvent dans l'aménagement des collections. Paradoxalement, la constatation est que ces données n'ont en définitive que très peu intéressé les différents chercheurs ayant déjà exploré ce champ des recherches sur l'histoire du Muséum. En effet, on remarque que les plans de l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle sont

¹ Alfred Louis Olivier Le Grand des Cloizeaux (1817-1897) est minéralogiste et titulaire de la chaire au Muséum national d'Histoire naturelle de 1876 à 1893.

² Alfred Antoine François Lacroix (1863-1948) est minéralogiste et Professeur de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle de 1893 à 1936.

ainsi inexistant dans la quasi totalité des études s'y rattachant³. La recherche dans les centres d'archives les plus susceptibles de fournir ce type de documents, à savoir les Archives nationales et les archives de la Bibliothèque Centrale du Muséum, s'est malheureusement révélée infructueuse. Du reste, étant donné que le bâtiment en question a été totalement détruit en 1935 pour laisser place aux réserves de la Bibliothèque Centrale et à la médiathèque du Muséum, la tranche chronologique où des plans auraient pu être réalisés *a posteriori* est somme toute assez réduite. Toutefois, nous sommes tout de même parvenus à découvrir des plans témoignant du dernier état de l'édifice. Il s'agit de plans où le Cabinet est intégré à des propositions de la nouvelle Galerie de Zoologie du Muséum par l'architecte Rohault de Fleury. Leur caractère postérieur est certes problématique concernant les états multiples qui se sont succédés sous l'Intendance de Buffon, mais ils offrent tout de même un état suffisamment détaillé pour reconstituer l'ossature générale et nous donnent à voir la dernière configuration interne adoptée par cet établissement.

Pour finir, évoquons les difficultés rencontrées dans la conduite de ce travail de recherche, à commencer par la principale, celle de la disparition du bâtiment renfermant le Cabinet d'Histoire naturelle depuis maintenant près de 80 ans. La situation différente mais tout aussi problématique de la fermeture actuelle de la Galerie de Minéralogie a également pu freiner l'avancée des recherches. Une visite détaillée a heureusement pu être menée dans le bâtiment, toutefois le fait que les collections y aient été déplacées pour certaines d'entre elles et que sa configuration ait changé, sont autant de facteurs complexifiant la tâche. Enfin, la quantité très importante de publications, anciennes ou récentes, liées à l'histoire du Muséum, a permis le recueil de nombreuses informations et de constater que régulièrement, ces données pouvaient s'avérer redondantes et empruntées d'un discours restant très général sur l'établissement du Jardin du Roi et du Muséum.

³ La seule et unique publication proposant des « plans » de l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle est celle de Franck Bourdier, « Le cabinet d'histoire naturelle du Muséum », dans *Sciences et l'enseignement des sciences*, 1962, p. 35-50. Pour être parfaitement exact, il ne s'agit en tout et pour tout pas de plans authentiques, mais d'essais de reconstitution des différents états du Cabinet au fil des époques. Cette publication très précieuse sur l'histoire concrète de l'édifice, finalement une des seules qui est du reste riche en détails, souffre toutefois aujourd'hui de sa date de réalisation, en 1962.

En effet elle offre une vision parfois anachronique face à la situation actuelle et surtout néglige le recours aux références vers les sources utilisées et également ne prend logiquement pas en compte les avancées ultérieures de la recherche sur le sujet, en particulier s'agissant des agrandissements successifs du Jardin sous l'administration de Buffon, auxquelles s'est attelé dans son étude très fournie sur un des architectes du Jardin du Roi, Edme Verniquet, la chercheuse Jeanne Pronteau. Cette étude est aussi une base indiscutable pour toute recherche sur le Cabinet, pourtant, on notera avec regret qu'elle est relativement peu diffusée et peu citée dans les divers et nombreuses autres publications. Du reste, signalons que même dans cette étude intéressante et plus récente, datant tout de même de 1986, les seuls plans du Cabinet évoqués et utilisés pour retracer les transformations architecturales de l'édifice, sont les essais de reconstitution faits par Franck Bourdier en 1962.

Remerciements

Cette année de recherche accomplie est pour moi l'occasion d'adresser mes vifs remerciements à toutes les personnes avec qui j'ai pu collaborer et qui m'ont aidé à réaliser ce travail.

Je tiens à remercier tout particulièrement François Mairesse, Professeur de muséologie à l'Université Paris III Nouvelle-Sorbonne et à l'École du Louvre, qui a été mon directeur de recherche tout au long de l'année. Sa confiance et ses encouragements pour me suivre sur le sujet que je souhaitais mener ont su me lancer de plein et de bon pied dans les recherches. Nos rencontres et discussions successives, à chaque fois enthousiastes, ont également constitué de très riches étapes dans ma réflexion et mon avancée. Je lui suis également reconnaissant pour la grande disponibilité dont il a fait preuve à mon égard.

Je remercie aussi Cristiano Ferraris, responsable des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle, pour nos échanges et surtout pour la visite qu'il m'a permis de faire à la Galerie de Minéralogie, où ma réflexion sur le mémoire a vraiment pu avancer de façon considérable.

Je remercie également Pierre-Jacques Chiappero, maître de conférences au Muséum national d'Histoire naturelle (département Histoire de la Terre) pour nos échanges réguliers, le temps qu'il m'a consacré, ainsi que ses nombreuses connaissances qu'il a partagées avec moi et qu'il m'a transmises, me faisant même à plusieurs reprises la primeur de ses recherches.

Je tiens aussi à adresser mes remerciements à Michel Van Praet, Professeur de muséologie au Muséum national d'Histoire naturelle, pour sa disponibilité et ses conseils dès le début de l'année, qui m'ont encouragé dans cette voie et m'ont permis de définir mes recherches et m'y lancer pleinement.

Mes remerciements vont également à Fabienne Galangau-Quérat, Professeur de muséologie au Muséum national d'Histoire naturelle, pour notre rencontre et nos échanges qui ont constitué de solides encouragements pour entamer cette recherche sur la bonne voie.

Je remercie par ailleurs les autres chercheurs que j'ai été amené à contacter, je pense notamment à Philippe Malgouyres et Frédéric Dassas, tous deux conservateurs au département des Objets d'art du musée du Louvre, pour nos échanges et leur intérêt pour mes recherches. Je remercie aussi Pascale Heurtel, responsable de la documentation à la

Bibliothèque centrale du Muséum qui a bien voulu me renseigner et m'a témoigné son enthousiasme à l'égard de mon sujet.

Je remercie chaleureusement tout le personnel de la Médiathèque et de la Bibliothèque Centrale du Muséum national d'Histoire naturelle qui m'a accompagné durant les très longues heures de travail passées là-bas. Pour leur amabilité et leur disponibilité je leur adresse mes remerciements.

J'adresse aussi mes remerciements au personnel des Archives nationales, à Paris comme à Pierrefitte, que j'ai fréquentées très régulièrement durant cette année, ainsi qu'au personnel des multiples bibliothèques visitées.

Enfin je tiens à remercier tout particulièrement ma famille en les personnes de mes parents et de mon frère ainsi que mes amis, qui m'ont accompagné tout au long de cette année de recherche en étant présents pour me soutenir jusqu'au bout. Pour leurs conseils, leurs encouragements et leurs relectures précieuses, je leur exprime ma plus profonde reconnaissance.

Sommaire

Introduction	11
Avertissement	14
1. Contexte de constitution des collections de minéralogie au Jardin du Roi et au Muséum national d'Histoire naturelle	15
1.1. Historique du Jardin du Roi et du Muséum national d'Histoire naturelle	15
1.1.1. La fondation du Jardin royal des plantes médicinales	15
1.1.1.1. Le contexte des jardins botaniques à la création du jardin de Paris	15
1.1.1.2. Les actes de fondation du Jardin et du Droguier du Roi	16
1.1.1.3. L'acquisition des espaces du Jardin royal des plantes médicinales	17
1.1.1.4. L'enseignement comme mission à l'aune de la fondation de ce Jardin ...	19
1.1.2. Le Jardin du Roi, sous le règne de Buffon	22
1.1.2.1. La personnalité de Buffon	22
1.1.2.2. Les différentes phases de l'agrandissement du Jardin du Roi	24
1.1.2.3. Les projets de transformation du Jardin non exécutés	29
1.1.3. Le Jardin devenu Muséum national d'Histoire naturelle	33
1.1.3.1. La naissance du Muséum national d'Histoire naturelle	33
1.1.3.2. Le développement du Muséum national d'Histoire naturelle	35
1.1.3.3. La transformation de l'Hôtel de Magny	38
1.2. Les collections de minéralogie	41
1.2.1. L'enrichissement des collections	43
1.2.2. Les principales collections minéralogiques du Muséum	50
1.2.3. « L'art des minéraux »	58
1.3. La science minéralogique au regard des collections du Muséum national d'Histoire naturelle.....	61
1.3.1. De l'usage des minéraux à la naissance de la minéralogie	61
1.3.2. La minéralogie comme discipline parmi les Sciences de la Terre..	63
2. Analyse des choix muséographiques.....	67
2.1. L'organisation du Droguier du Roi	67
2.1.1. La création du Droguier du Roi	68
2.1.2. L'agencement du Château et du Droguier du Roi	70
2.1.3. La finalité du Droguier	74

2.2. La présentation des collections de minéralogie dans le Cabinet d'Histoire naturelle sous Buffon	76
2.2.1. L'organisation du Château en Cabinet.....	76
2.2.2. L'aménagement des collections de minéralogie sous Buffon	80
2.2.3. Les principes et les motivations de présentation des collections sous Buffon ..	85
2.3. La présentation des collections de minéralogie dans les Galeries du Muséum national d'Histoire naturelle	88
2.3.1. L'organisation des Galeries d'Histoire naturelle	88
2.3.2. L'aménagement des collections de minéralogie dans les Galeries du Muséum durant l'entre-deux-siècles.....	93
2.3.3. La présentation des collections de minéralogie à partir de 1809....	95
2.4. La Galerie de Minéralogie et de Géologie.....	98
2.4.1. La construction de la Galerie	98
2.4.2. L'aménagement des collections dans la Galerie	101
2.4.3. La réalisation d'un cadre décoratif monumental autour des collections.....	106
3. La collection minéralogique : Le Cabinet d'Histoire naturelle et le Muséum national d'Histoire naturelle face aux autres.....	111
3.1. Une recontextualisation dans la pratique expographique des choix adoptés au Jardin des Plantes	111
3.1.1. La pratique de l'exposition minéralogique	111
3.1.2. Le Cabinet d'Histoire naturelle entre éloge et remise en question	113
3.2. Le cabinet de curiosités de Bonnier de la Mosson	120
3.3. L'École des Mines et le Muséum national d'Histoire naturelle.....	124
3.4. La question de l'étranger : le Royaume-Uni	127
Conclusion.....	130
Ressources documentaires	133
Bibliographie alphabétique	133
Sites internet	144
Les archives.....	145

Introduction

Le Muséum national d'Histoire naturelle tel qu'il existe aujourd'hui est l'aboutissement d'une longue évolution depuis le second quart du XVII^e siècle, quand, en souhaitant instituer un établissement proche de Paris, le roi Louis XIII, sur les conseils de deux médecins, a fondé le Jardin royal des plantes médicinales en 1626. Sa création effective quelques années plus tard, en 1635, marque le commencement d'une histoire ininterrompue jusqu'à aujourd'hui. Le Jardin du Roi n'a en effet pas eu à subir le sort d'autres établissements nationaux au moment de la Révolution, à partir de 1789, qui aurait pu entériner définitivement l'institution royale, comme cela a été le cas un temps pour les académies, telle que l'Académie des Sciences.

La mission de conservation fait partie intégrante des tâches allouées au Jardin dès sa fondation : la conservation du vivant par le jardin et ses parterres qui forment le cœur de l'institution au XVII^e siècle ; mais aussi la conservation de « l'inanimé » par la présence d'un droguier. Au cours de ses premières années, l'existence du jardin est sous-tendue par des objectifs médicaux, c'est d'ailleurs ce qui le positionne en concurrence avec la Faculté de médecine de Paris. Une évolution du cadre institutionnel de l'établissement et surtout l'influence de personnages à sa tête tendent à redéfinir cette mission. C'est particulièrement le cas à partir du milieu du XVIII^e siècle, lorsque Buffon en prend la charge. Il a en effet joué un rôle déterminant dans la transformation du Jardin vers son état actuel mais il a surtout pris en main le Droguier déjà devenu Cabinet d'Histoire naturelle, en le hissant à son apogée dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Les enrichissements des collections, devenues de véritables collections d'histoire naturelle et plus seulement des drogues médicinales comme précédemment, ainsi que ses réaménagements successifs, octroyèrent de ce fait au Cabinet une célébrité grandissante, dont le Muséum national d'Histoire naturelle a su profiter de l'héritage au cours du siècle suivant.

La fin du XVIII^e siècle et tout le XIX^e siècle prennent ainsi appui sur cet élan, insufflé par l'action de l'Intendant Buffon, pour élever l'ancien établissement royal au rang d'établissement national pivot de la recherche scientifique. Ces prétentions nouvelles, couplées à un enrichissement constant et conséquent des collections se sont alors exprimées par des campagnes de travaux et de constructions spectaculaires. Au Cabinet d'Histoire naturelle unique s'est vu substitué un ensemble complet d'édifices, avec pour chacun l'attribution d'un règne de la nature différent. Cette démarche s'exprime en particulier par les Serres chaudes et la Galerie de Minéralogie et de Géologie qui est un des premiers édifices à être construit dans le seul et unique but d'accueillir et de présenter des collections en tant qu'institution nationale, en l'occurrence des collections de minéralogie et de géologie.

Ces collections, bien qu'ayant leur place parmi celles du Droguier du Roi depuis la fondation de l'établissement, prennent leur essor sous le règne de Buffon et deviennent pérennes à partir de 1793 avec la création de chaires dédiées : respectivement la chaire de minéralogie placée sous l'autorité du Professeur Daubenton⁴ et celle de géologie avec le Professeur Faujas de Saint-Fond⁵. Le début du XIX^e siècle marque un tournant dans la discipline qu'est la minéralogie, longtemps non considérée en tant que telle au cours des époques précédentes. Cette évolution sur le plan scientifique s'est faite en adéquation totale avec les collections du Muséum, puisque c'est par l'étude de ces collections que de nombreuses découvertes ont été faites et que corrélativement, la collection a gagné en prestige. Ce prestige était jusqu'alors essentiellement fondé sur un caractère historique et esthétique des objets accumulés ; il gagne ainsi ses gages de référence reconnue universellement sur le plan de la minéralogie scientifique. L'établissement détient en effet un grand nombre de spécimens, de types d'espèces ayant permis l'identification de minéraux nouveaux, ce qui en fait une des plus importantes collections au monde.

Ces découvertes et ce développement de la science se sont mêlés aux missions de présentation des collections, ouvertes au public depuis 1745. Alors que dans un premier temps les minéraux étaient mêlés au reste des collections, on voit peu à peu leurs spécificités s'affirmer à travers les réaménagements successifs des présentations adoptées. On passe en effet à d'une à plusieurs salles consacrées, jusqu'à l'aboutissement de 1841 et l'inauguration

⁴ Louis-Jean-Marie Daubenton (1719-1799) est naturaliste et occupe plusieurs postes au Jardin du Roi puis au Muséum national d'Histoire naturelle, de garde du cabinet des drogues à celui de premier titulaire de la chaire de minéralogie.

⁵ Barthélémy Faujas de Saint-Fond (1741-1819) est géologue et premier titulaire de la chaire de géologie au Muséum national d'Histoire naturelle de 1793 jusqu'à sa mort.

de la nouvelle Galerie de Minéralogie permettant une présentation inédite. Les collections sont en effet disposées suivant les nouvelles connaissances minéralogiques forgées depuis le commencement du siècle. Cette présentation connaît également des aménagements et sa conception même, fondée sur ce bâtiment qui lui est entièrement dédié, s'enrichit au fur et à mesure de façon à construire un discours cohérent et orienté vers les disciplines qu'il abrite, à savoir la minéralogie et la géologie.

Par cette étude, nous serons donc amenés à retracer l'évolution des aménagements retenus pour les collections de minéralogie du Jardin du Roi puis du Muséum national d'Histoire naturelle, en nous questionnant plus particulièrement sur les choix qui ont été faits. De quelle manière la présentation de ces collections s'est-elle inscrite dans le contexte global évolutif de l'établissement dans son ensemble ? Quels éléments ont concouru à faire le choix d'édifier pour la toute première fois un bâtiment spécialement consacré à l'exposition et qui plus est de collections minéralogiques ?

En quoi finalement la présentation des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle participe-t-elle d'un discours général tenu sur la science minéralogique et *a fortiori* en ce lieu même du Muséum, où les progrès ont été si importants sur le plan scientifique ? Peut-on dire donc que ces choix de présentation sont en adéquation avec le discours et la volonté des multiples personnages aux commandes des collections ?

Afin d'apporter des éléments de réponse à ces interrogations, nous étudierons tout d'abord le contexte de constitution des collections de minéralogie au Jardin du Roi puis au Muséum national d'Histoire naturelle, en revenant notamment sur les points historiques clefs de fondation et de développement de l'établissement. Ensuite nous analyserons les choix muséographiques retenus par l'établissement pour chaque période donnée, évaluant à chaque fois les considérations architecturales, la disposition des objets et les motivations sous-jacentes à ces aménagements. Enfin nous traiterons de la présentation des collections minéralogiques de manière plus globale, en sélectionnant par ailleurs des exemples ciblés offrant une comparaison riche et intéressante à établir avec le Muséum national d'Histoire naturelle.

Avertissement

Devant la variation des orthographes données au Jardin des Plantes et au Muséum national d'Histoire naturelle au fil des époques, et dans un souci de clarté, nous nous conformerons à une appellation propre à chaque période, de manière à identifier la tranche chronologique :

- De 1635 à 1739 / 1729 : Jardin royal des plantes médicinales / Droguier du Roi
- De 1739 / 1729 à 1789 / 1793 : Jardin du Roi / Cabinet d'Histoire naturelle
- De 1789 / 1793 à 1893 : Jardin des Plantes / Muséum national d'Histoire naturelle

Des variations et exceptions pouvant subvenir dans ces appellations, notamment au XIX^e siècle au moment de la Restauration et de la Monarchie de Juillet (avec la mention « du Roi » qui se rajoute parfois), elles seront clairement signalées le cas échéant.

De plus, l'époque une fois fixée, nous raccourcirons l'appellation exacte en simple « Jardin » ou « MNHN » de façon plus commune, ceci afin de ne pas alourdir le propos.

Quelques abréviations

- A.N. : Archives nationales
- B.N.F., Est. : Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France
- Jardin : Jardin royal des plantes médicinales / Jardin du Roi / Jardin des Plantes
- MNHN : Muséum national d'Histoire naturelle

Conversion dans le système métrique des unités utilisées pendant l'Ancien Régime⁶

- 1 ligne : 0,229 centimètre.
- 1 pouce (12 lignes) : 2,707 centimètres.
- 1 pied (12 pouces) : 32,4 centimètres.
- 1 toise (6 pieds) : 1,944 mètres.

Les dates du Calendrier républicain sont conservées et leur correspondance actuelle est transcrite entre parenthèses.

L'orthographe originale des textes cités a été conservée, seules la ponctuation et l'accentuation ont été modernisées.

⁶ Stéphane Castelluccio, *Les meubles de pierres dures de Louis XIV et l'atelier des Gobelins*, 2007, 148 p.

1. Contexte de constitution des collections de minéralogie au Jardin du Roi et au Muséum national d'Histoire naturelle

1.1. Historique du Jardin du Roi et du Muséum national d'Histoire naturelle

1.1.1. La fondation du Jardin royal des plantes médicinales

1.1.1.1. Le contexte des jardins botaniques à la création du jardin de Paris

La tradition des jardins botaniques, généralement attenant à des facultés de médecine, est ancienne, puisqu'on en retrouve des exemples à partir du XVI^e siècle en Italie⁷. En France, le premier à être fondé est celui de Montpellier, par le roi Henri IV en 1593⁸. Ce dernier a en effet été informé du fait que les étudiants devaient se rendre en Italie afin d'apprendre la botanique, notamment grâce aux jardins de Padoue, de Pise et de Bologne alors existants⁹.

Dans la première *Description du Jardin royal des plantes médicinales* de Guy de La Brosse (1586-1641)¹⁰ de 1636, ce premier jardin de Montpellier est d'ailleurs évoqué et comparé au Jardin royal des plantes médicinales nouvellement fondé à Paris :

« Quand à celui de Montpellier de toute autre condition, il a esté entrepris par le feu sieur Richer Médecin¹¹ très docte [sic] & entendu au fait des plantes, environ l'an 1598 [sic] qu'il le proposa au Roy Henry le Grand, dont il fut écouté, & receut de luy les moyens de sa construction, & d'un honneste entretien, aussi le rendit-il le plus accompli de sa connoissance,

⁷ Yves Laissus, *Le Muséum national d'histoire naturelle*, 1995, p. 12.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Louis-Gabriel Michaud, « Belleval (Pierre Richer de) », dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, Tome 3, Bamboche-Bérénice, 1843, p. 572.

¹⁰ Guy de La Brosse (1586-1641), botaniste et médecin du roi Louis XIII, est le premier Intendant du Jardin royal des plantes médicinales et son véritable fondateur.

¹¹ Pierre Richer de Belleval (1564 environ-1632), botaniste français fondateur du jardin des plantes de Montpellier.

& au point que Montpellier en a receu de la réputation & de l'utilité, pour ce qu'il estoit comme unique »¹².

La description qu'en fait Guy de la Brosse ne revient pas sur l'antériorité du jardin des plantes de Montpellier mais cherche toutefois à faire prévaloir l'importance du Jardin royal des plantes médicinales, fondé en 1626. Il explique en effet qu'au Jardin de Paris ont été semées « *plus de plantes de toutes les Provinces, & de toutes les espèces que jamais n'en contint en ses parterres, Montpellier, Leiden, Padouë, & tous les autres Jardins* »¹³. Il va même plus loin, poussant la concurrence : « *il y a bien plus, c'est que comparant notre Jardin à ces autres, ils ne paroissent que des Jardinets : Celuy de Montpellier, le plus grand de tous ceux qui l'ont devancé, ne contenoit pas en sa première structure plus de quatre arpens, & maintenant qu'il est acru du tiers, six, où le notre en contient dix huit [...], sa disposition [du Jardin de Montpellier] n'est pas des plus avantageuses ; car divisé qu'il est en diverses pièces toutes séparément ceintes de murailles, il ressemble plustost à un labirinte qu'à un Jardin spacieux* »¹⁴.

Cette concurrence que se livrent les jardins botaniques n'est du reste pas la seule, nous verrons par la suite que le Jardin royal des plantes médicinales entretient des rapports conflictuels également avec la Faculté de médecine de Paris, quant à sa structure et son fondement même, porté sur l'enseignement.

1.1.1.2. Les actes de fondation du Jardin et du Droguier du Roi

C'est en 1626 que remonte la première décision visant à créer un Jardin royal des plantes médicinales aux portes de Paris. C'est en effet par lettres patentes de janvier 1626 que, sur le conseil de ses médecins, le roi Louis XIII déclare la fondation du Jardin¹⁵. L'édit du 8 juillet 1626 nous renseigne plus précisément :

« Nous avons embrassé avec affection les avis & propositions qui nous ont esté faites par notre amé & feal Conseiller & premier Médecin, le sieur Hérouard¹⁶, pour l'establissement & construction en l'un des Fauxbourgs de notre Ville de Paris, d'un Jardin Royal des Plantes Médicinales, comme estans les plus excellents outils que la Nature aye produit, pour la guerison des Malades »¹⁷.

¹² Guy de La Brosse, *Description du Jardin royal des plantes médicinales estably par le Roy Louis le Juste, à Paris*, 1636, p. 14.

¹³ *Idem.*, p. 17.

¹⁴ *Ibidem.*

¹⁵ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 : Mémoire sur le Jardin du Roi rédigé par André Thouin, daté du 8 octobre 1788, p. 1.

¹⁶ Jean Hérouard (1550-1628), Premier médecin du roi.

¹⁷ *Édict pour l'establissement d'un Jardin des plantes médicinales*, 8 juillet 1626, p. 2.

Il faut attendre toutefois l'année 1635 pour que soit institué véritablement le Jardin royal des plantes médicinales, avec à sa tête, en tant qu'Intendant, Guy de La Brosse. L'édit royal du 15 mai 1635 prévoit ainsi plus précisément les missions du dit Jardin et évoque pour la première fois, l'acte fondateur du Droguier du Roi :

« Dans un cabinet de ladite maison, il soit gardé un échantillon de toutes les drogues, tant simples que composées, ensemble toutes les choses rares en la nature qui s'y rencontreront : pour servir de règle et y avoir recours en cas de besoin ; duquel cabinet le dit La Brosse aura la clef et régie, pour en faire l'ouverture aux jours de démonstration »¹⁸.

Cette création du Droguier du Roi est capitale puisqu'il est à l'origine du futur Cabinet d'Histoire naturelle et plus tard du Muséum national d'Histoire naturelle. La situation du droguier reste ensuite relativement inchangée jusqu'à la fin du premier quart du XVIII^e siècle. François Yves explique en effet le peu d'intérêt qui lui est porté après l'Intendance de Guy de la Brosse.

Cette situation change au XVIII^e siècle, où des acquisitions conséquentes sont faites pour le Droguier du Roi, dont on choisit même d'en changer l'appellation. Le *Règlement concernant le Jardin Royal des Plantes* du 18 avril 1729 mentionne ainsi dans son article 11 « que les Professeurs de Botanique travailleront à l'augmentation du Cabinet de l'histoire naturelle, et que toutes les raretés qui viendront du pays et étranger dans les Caisses des plantes ou autrement, seront portées au Cabinet de l'histoire à ce destiné »¹⁹. Cette nouvelle dénomination du Droguier en Cabinet d'Histoire naturelle est symptomatique de l'importance croissante accordée à l'établissement de manière générale. On parle alors par exemple de Jardin royal des plantes et même de Jardin du Roi jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, où la mention spécifique antérieurement accordée au domaine médical avec « plantes médicinales » est retirée. Nous verrons ainsi par la suite qu'un accroissement général de toute part concourt à ce développement, tant sur le plan des collections que sur la manière de les présenter et aussi sur l'agrandissement en superficie des limites de l'ensemble.

1.1.1.3. L'acquisition des espaces du Jardin royal des plantes médicinales

Les terrains occupés aujourd'hui par le Muséum national d'Histoire naturelle et le Jardin des Plantes sont très différents de l'espace d'origine dévolu au Jardin royal des plantes médicinales. En nous interrogeant sur cet espace d'origine et les bâtiments existants à la

¹⁸ Principales dispositions de l'édit royal du 15 mai 1635 instituant définitivement le Jardin royal des plantes médicinales, reproduit dans Philippe Jaussaud, Édouard-Raoul Brygoo, *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, 2004, p. 545.

¹⁹ B.N.F., Est. Va 257 Fol. H37237 - H37238.

fondation de l'établissement, nous constatons qu'un propriétaire en jalonne l'histoire sur l'ensemble des XVII^e et XVIII^e siècle. Il s'agit de l'abbaye Saint-Victor, installée dans le faubourg du même nom, aux portes de Paris²⁰. En effet, des plans anciens de Paris permettent de constater l'emplacement occupé alors par l'abbaye Saint-Victor et celui d'une butte, futur labyrinthe du Jardin des Plantes. Il s'agit de la butte Coypeau, un monticule artificiel créé par l'homme en y accumulant déchets et gravas²¹. L'emplacement des bâtiments déjà existants au moment de la création du Jardin est également intéressant à constater pour retracer leur évolution. Nous pouvons dès lors tenter de dépeindre l'historique des différentes étapes qui ont conduit à la création du Jardin.

On retrouve tout d'abord clairement le « Château »²², appellation utilisée pour désigner l'édifice principal qui allait devenir Cabinet d'Histoire naturelle, pour la première fois sur un plan de Paris et de ses alentours datant du milieu du XVII^e siècle²³, soit peu de temps après la fondation. S'agissant des plans antérieurs remontant au début du XVII^e siècle et même au XVI^e siècle, il est plus complexe d'estimer la position de l'édifice compte tenu de la précision limitée offerte par ces plans. Des éléments tels que la butte Coypeau ainsi que l'ancienne rivière dite de la Bièvre ou des Gobelins²⁴ permettent toutefois de délimiter l'espace sur lequel s'installe le Jardin royal des plantes médicinales et d'identifier peut-être ce « Château », et ce en particulier sur le plan célèbre de 1615 de Matthäus Merian (1593-1650).

Concernant les possessions de ces terrains, nous pouvons affirmer que tout cet espace, la butte, les terrains vierges, ainsi que l'édifice originel, appartiennent aux religieux de l'abbaye Saint-Victor. En effet, un document conservé aux Archives nationales datant de juillet 1551 le confirme²⁵.

²⁰ Jean-Marie Pérouse de Montclos, « Saint-Victor », dans *Le Guide du Patrimoine, Paris*, 1994, p. 498 : « Abbaye de chanoines réguliers fondée en 1113 par Guillaume de Champeaux à l'initiative du roi Louis VI, détruite à la Révolution (emplacement de la faculté des Sciences de Jussieu) ».

²¹ D'après le site internet du Muséum national d'Histoire naturelle, rubrique Jardin des Plantes : « elle a été constituée au XIV^e siècle par l'accumulation de détritits et de gravats calcaires provenant des faubourgs de la capitale » <http://www.jardindesplantes.net/un-jardin-botanique/le-labyrinthe> [27 avril 2014]

²² Franck Bourdier, « Le cabinet d'histoire naturelle du Muséum », dans *Sciences et l'enseignement des sciences*, 1962, p. 36.

²³ Jean Boisseau, *Plan général de la ville cité université isles et faubourgs de Paris*, 1648.

²⁴ Cette rivière coulait autrefois dans la capitale et traversait notamment l'espace occupé aujourd'hui par le Jardin des Plantes. Son cours complexe, qui a subi de multiples modifications, constitue un cadre chronologique très utile pour déterminer les différentes modifications qu'a connu le Jardin.

²⁵ A.N. AJ¹⁵ 513, pièce 516 : une transaction avec les religieux du Faubourg Saint-Victor sur quelques contestations survenues entre eux et les propriétaires de quelques portions de terrains qui se trouve [sic] actuellement incorporés dans le Jardin du Roi, 7 juillet 1551.

Par la suite, c'est « *M^e Daniel Voisin, secrétaire du Roy et de sa cour de Parlement* »²⁶ qui en 1609, par un contrat d'échange avec les membres de l'abbaye Saint-Victor, fait l'acquisition de ces terrains²⁷.

Peu de temps après, alors que le projet du Jardin royal des plantes médicinales est lancé, l'espace adéquat est trouvé dans ce cadre du faubourg Saint-Victor et le roi s'en porte acquéreur auprès de la veuve et des héritiers de Daniel Voisin, comme peut en témoigner cette « *confirmation de l'acquisition du terrain du Jardin Royal moyennant la somme de 67 000 livres* »²⁸ datée du 21 février 1633.

« *Pour de la[dite] maison et lieux, jouir par Sa[dite] Majesté et ses successeurs roys, et en disposer ainsy que bon leur semblera, et-dès-aprésent suivant la volonté de Sa[dite] Majesté l'employer pour la construction d'un jardin Royal des Plantes Médecinales [sic]* »²⁹.

Le terrain acquis, ainsi que les bâtiments qui s'y trouvent, sont par la suite aménagés de façon à présenter les différentes plantes, dont Guy de La Brosse fait d'ailleurs la présentation dans sa *Description* en 1641. Les bâtiments le sont également avec notamment l'organisation du Droguier sur laquelle nous reviendrons ultérieurement. Enfin, l'organisation interne du Jardin, ainsi que sa superficie qui est de 21 arpents de 900 toises en 1640³⁰ ne varient que peu jusqu'à l'arrivée de Buffon et de ses immenses travaux d'augmentation des espaces.

1.1.1.4. L'enseignement comme mission à l'aune de la fondation de ce Jardin

Les motivations sous-jacentes à la fondation de ce qui s'apparente au commencement à un jardin botanique, sont à rattacher à des motivations tournées vers la recherche et l'enseignement. Pascale Heurtel explique en effet, que même « *si les voyages sont utiles pour découvrir de nouvelles plantes, ils ne sont en revanche pas très propices à l'étude* »³¹. On destine par conséquent au Jardin l'enseignement avant tout aux médecins et aux apothicaires.

²⁶ A.N. AJ¹⁵ 513 pièce 518.

²⁷ Jeanne Pronteau, « Étude sur le Jardin royal des plantes médicinales à Paris (1626-1788) », dans *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1974-1975*, 1975. p. 653 : D'après Jeanne Pronteau, les acquisitions de Daniel Voisin se font en deux temps. Tout d'abord il acquiert une partie des terrains, incluant la Butte Coypeau, en 1606 et 1607 auprès de propriétaires privés. Ensuite il procède en 1609 aux secondes acquisitions auprès de cette fois-ci des religieux de l'abbaye Saint-Victor.

²⁸ A.N. AJ¹⁵ 513 pièce 521 et A.N. S 2076.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ Paul Lemoine, « Le Muséum national d'Histoire naturelle », dans *Archives du Muséum*, 6^{ème} série, Tome XII, 1935, p. 10.

³¹ Pascale Heurtel, *Jardiner à Paris au temps des rois*, catalogue d'exposition, Muséum national d'Histoire naturelle, 3 février – 4 mai 2004, p. 220.



Tournefort donnant une leçon de botanique au Jardin du Roy.
 TOURNEFORT Joseph Pitton (de). *Éléments de botanique*. 1694.

© Gallica

En témoignage d'ailleurs les membres fondateurs placés à la tête de l'institution : en tant que Surintendant du Jardin, le Premier médecin du roi est systématiquement nommé. Ce lien fort entretenu avec le domaine médical se retrouve aussi dans l'appellation même du Jardin, « Jardin royal des plantes médicinales ». Cette situation est importante à souligner car elle conditionne les rapports qu'entretient le Jardin avec d'autres fondations, notamment la Faculté de médecine de Paris et l'Académie des sciences. Ces relations semblent avoir été relativement conflictuelles sur une bonne partie du XVII^e siècle, notamment en ce qui concerne la Faculté de médecine de Paris. Cette dernière formule en effet plusieurs reproches au Jardin, à commencer par l'enseignement qu'elle dispense, fondé sur trois volets : la botanique, la chimie et l'anatomie³². Cela s'illustre ainsi par de multiples disputes, en particulier à propos du droit de conférer le titre de docteur en médecine que la Faculté souhaite conserver exclusivement³³ et des cours donnés en français au Jardin plutôt qu'en latin.

Cette concurrence se retrouve aussi en partie avec l'Académie des sciences fondée en 1666. Cette dernière a notamment occupé une place prépondérante et a bénéficié de beaucoup de soins de la part de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683). Yves Laissus explique ainsi que même « *s'il est étranger à la naissance du Jardin, Colbert a joué, au contraire, un rôle déterminant dans celle de l'Académie [des sciences], à laquelle il est visiblement tenté de réserver d'abord ses faveurs* »³⁴. Cela se manifeste par exemple en 1671, où à la mort d'Antoine Vallot (1594-1671), Premier médecin du roi, on supprime le titre de Surintendant

³² Yves Laissus, *op. cit.*, 1995, p. 12.

³³ *Ibidem*.

³⁴ Yves Laissus, « Versailles et le Jardin du roi », dans *Sciences & curiosités à la Cour de Versailles*, sous la direction de Beatrix Saule et Catherine Arminjon, 2010, p. 49.

du Jardin royal et par conséquent la nomination normalement automatique du Premier médecin du roi³⁵.

Cette suppression de la nomination du Premier médecin en tant que Surintendant rattache en fait directement cette Surintendance à celle des Bâtiments royaux³⁶. C'est donc Colbert qui se retrouve à la tête de l'ensemble du Jardin³⁷. Remarquons tout de même que cette situation n'enferme pas pour autant le Jardin dans une phase d'oubli. En effet, on peut citer l'exemple de la tenture réalisée entre 1666 et 1669 par Charles Le Brun, pour l'inclure dans son cycle des Maisons Royales. Ce cycle reprend pour chaque mois de l'année une demeure royale, comme le Château de Versailles, celui de Saint-Germain-en-Laye, etc. et y inclut également le Jardin royal des plantes médicinales en tant que pièce supplémentaire des douze principales. Cette reconnaissance du Jardin lui permet ainsi d'asseoir une certaine notoriété et témoigne de ce statut gagné qui ne cesse par la suite de croître.



LE BRUN Charles (d'après),
Carton, Tenture des Maisons
Royales, *Le Jardin des
Plantes*.

© RMN-Grand Palais (musée
du Louvre) Jean-Gilles
Berizzi, 17e, basse lisse, fil de
soie, laine, atelier Jean de La
Croix

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ Il faut également voir à travers ce rattachement à la Surintendance des Bâtiments royaux un moyen de lutter contre les malversations qui ont cours au Jardin à cette époque, où des fonds sont détournés (Antoine-Laurent de Jussieu, « Seconde notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. II. *Depuis 1643 jusqu'en 1683* », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome second, 1803, p. 11.).

³⁷ Yves Laissus, « Le Jardin du Roi », dans René Taton, *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, 1964, p. 320.

Cette situation se poursuit jusqu'au début du XVIII^e siècle, où c'est en définitive l'évolution interne que connaît le Jardin qui fait s'apaiser les tensions et lui donne sa propre identité et plus seulement celle d'un établissement d'inspiration médicale³⁸. Ces changements sont perceptibles au travers de plusieurs événements : la séparation définitive en 1718 de la charge de Premier médecin du roi avec celle de Surintendant, qui avait été entre temps réhabilitée ; le Droguiier devenu en 1729 Cabinet d'Histoire naturelle³⁹ ; et la nomination pour la première fois en tant qu'Intendant d'un non médecin, en la personne de Charles François de Cisternay du Fay (1698-1739), prédécesseur de Buffon⁴⁰. Le Jardin trouve ainsi sa place dans le paysage de la recherche scientifique, face à une Académie des sciences qui accueille beaucoup de professeurs du Jardin et une Faculté de médecine engagée sur une ligne directrice différente. L'apaisement des relations permet alors un développement conséquent, sur le plan physique et intellectuel, du Jardin.

1.1.2. *Le Jardin du Roi, sous le règne de Buffon*

L'arrivée de Buffon, en 1739, coïncide avec ce nouveau statut du Jardin, celui de Jardin du Roi. Cette époque marque en effet une étape décisive dans son histoire car s'amorce alors toute une phase de transformations menant son étendue à son état presque actuel. L'empreinte de Buffon marque tant l'extérieur du Jardin que l'intérieur de ses bâtiments et transforme de fait l'organisation et l'aménagement des collections du Cabinet d'Histoire naturelle.

1.1.2.1. La personnalité de Buffon

C'est le 26 juillet 1739 qu'est nommé Georges-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788), à l'âge de trente-deux ans, comme Intendant du Jardin du Roi⁴¹. Dès sa nomination, Buffon a à cœur d'agrandir le Cabinet d'Histoire naturelle ainsi que le Jardin. André Thouin (1747-1824)⁴², jardinier en chef du Jardin du Roi, dans ses *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, narre les circonstances de l'arrivée de ce dernier et revient sur ses envies d'expansion.

³⁸ Yves Laissus, *Le Muséum national d'histoire naturelle*, 1995, p. 16.

³⁹ Yves Laissus, « Versailles et le Jardin du roi », dans *Sciences & curiosités à la Cour de Versailles*, sous la direction de Beatrix Saule et Catherine Arminjon, 2010, p. 49 : « *L'étude de la nature, c'est-à-dire l'histoire naturelle, remplace peu à peu l'art de guérir. Le temps des médecins du roi est passé* ».

⁴⁰ *Idem.*, p. 50.

⁴¹ Yves Laissus, *Le Muséum national d'histoire naturelle*, 1995, p. 16.

⁴² Louis-Gabriel Michaud, « Thouin (André) », dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, Tome 41, Tarabolous-Tory, p. 443.

« Cependant il [Buffon] s'occupoit à former un Cabinet d'histoire naturelle et à rassembler de toutes part, les productions des trois règnes de la nature. Il vouloit avant de rien entreprendre être forcé d'exécuter ce qu'il avoit médité dès le premier moment. L'abondance des richesses en tout genre lui en fournit enfin l'occasion, et aussitôt il proposa et fit approuver l'augmentation du Jardin et l'agrandissement [sic] des Cabinets d'histoire naturelle »⁴³.

Buffon exprime de plus ce souhait d'augmenter les espaces dans ses correspondances, où il détaille l'état dans lequel se trouvent les collections, bien à l'étroit dans leur bâtiment d'origine acquis sous Guy de La Brosse⁴⁴. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'en 1743 il écrit être « dans l'embarras des bâtiments »⁴⁵ et que dès 1745 « il cède aux collections une partie de son logement au vieux château »⁴⁶. Toutefois, malgré ses efforts marqués dès son arrivée, sa marge de manœuvre est limitée. Il ne bénéficie pas encore de ses soutiens, ni de la gloire apportée par la publication de son *Histoire Naturelle*, à partir 1749. Ces deux facteurs décisifs sont à rattacher à l'action qu'il mène à la tête du Jardin, où il développe des relations importantes. Celles-ci permettent non seulement de diffuser l'image du Jardin du Roi, mais aussi d'en augmenter les collections, grâce en particulier au brevet de *Correspondant du Jardin du Roi et du Cabinet d'histoire naturelle*⁴⁷.

Buffon sait également mettre à profit les liens qu'il entretient pour ses opérations d'accroissement du Jardin. Ses contacts avec Antoine-Jean Amelot de Chaillou (1732-1795)⁴⁸ et Jean-Pierre-Charles Le Noir (1732-1807)⁴⁹ ont ainsi été décisifs au cours des multiples tractations nécessaires aux agrandissements⁵⁰.

Enfin, Buffon prend également la décision de s'adjoindre un partenaire pour le seconder dans ses tâches et en particulier pour l'organisation du Cabinet. Il s'agit de Louis-Jean-Marie Daubenton (1716-1799) qui est appelé en 1742 à Paris de sa ville natale de Montbard, d'où est également originaire Buffon, pour se voir attribuer le poste de garde et de démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle⁵¹.

⁴³ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XXXI] : André Thouin, *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, 1788, p. 4.

⁴⁴ William Falls, « Buffon et l'agrandissement du Jardin du Roi à Paris », dans *Archives du Muséum*, 6^{ème} série, Tome X, 1933, p. 137.

⁴⁵ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Charles de Brosses, le 26 janvier 1743 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 13, 1884-1886, p. 49.

⁴⁶ William Falls, *op. cit.*, p. 137.

⁴⁷ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Jacques-François Artur, le 4 janvier 1742 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 13, 1884-1886, p. 47.

⁴⁸ Ministre de la Maison du roi depuis 1775.

⁴⁹ Lieutenant général de police et conseiller d'État depuis 1775.

⁵⁰ William Falls, *op. cit.*, p. 142.

⁵¹ Louis-Gabriel Michaud, « Daubenton (Louis-Jean-Marie) », dans *Biographie universelle ancienne et moderne*, Tome 10, Daaboul K.-Dhya-E, 1855, p. 158.

1.1.2.2. Les différentes phases de l'agrandissement du Jardin du Roi

En 1739, les limites du Jardin sont toujours celles de 1640, soit 21 arpents de 900 toises⁵². André Thouin en donne, en 1788, la description de l'état de 1739. Les bâtiments présents dans le Jardin consistaient en un édifice principal, le vieux Château ; une petite chapelle ; un amphithéâtre ; une serre d'Orangerie ; deux serres chaudes ; une serre à ananas ; deux serres hollandaises ; un corps de logis attenant au Château ; un pavillon carré affecté au logement du côté du Nord et enfin une petite galerie dans le fond de la cour contenant quatre ou cinq cents bœufs⁵³.

En 1745, Buffon libère déjà une partie de son propre logement pour accueillir des collections comme nous l'avons vu.

Il réitère cette opération en 1766, où il cède cette fois-ci la totalité de ses locaux personnels pour les aménager en galerie. Il loue alors une maison non loin, à l'ancienne rue des Fossés-Saint-Victor, aujourd'hui rue du Cardinal-Lemoine, dans l'Hôtel Lebrun⁵⁴. La situation semblait suffisamment urgente d'ailleurs pour qu'il la décrive dans une lettre.

« Tout était entassé ! Tout périssait dans nos cabinets faute d'espace. Il fallait deux cent mille livres pour nous bâtir. Le roi n'est pas assez riche pour cela ; son contrôleur général a pris un parti qui ne leur coûtera que quarante mille livres pour l'arrangement du tout, et il me paye le loyer de ma maison ; ainsi vous voyez que cela ne fera tout au plus que la fortune du Cabinet, et cela me suffit ; car je suis content de la mienne, quoique assez médiocre »⁵⁵.

Pendant, Buffon ne se satisfaisait pas de cet éloignement du Jardin, qui constituait un frein à l'accueil des « *personnes distinguées et savantes* »⁵⁶ qui venaient au Jardin et avec qui il entretenait des relations qui jalonnèrent sa vie. En 1771, il fait donc l'acquisition d'un bâtiment très proche, au sud du Jardin, destiné à devenir la nouvelle Intendance, connue aujourd'hui sous le nom de la Maison de Buffon⁵⁷. Le premier étage constitue son logement, tandis que les étages supérieurs sont destinés au dépôt des objets non encore placés dans les salles du Cabinet⁵⁸.

⁵² Paul Lemoine, *op. cit.*, p. 10.

⁵³ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XXXI] : André Thouin, *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, 1788, p. 4.

⁵⁴ Paul Lemoine, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁵ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Charles de Brosses, le 1^{er} septembre 1766 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 153.

⁵⁶ William Falls, *op. cit.*, p. 139.

⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁸ Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, 1823, Tome 1, p. 42.

En entamant les phases d'augmentation du Jardin, en 1777, Buffon décide de céder au roi cette maison achetée sur ses fonds personnels au même prix qu'il lui en avait coûté⁵⁹. Cet acte accompagne les premières étapes de l'accroissement du Jardin. L'objectif est d'agrandir le Jardin du Roi jusqu'à la Seine et de l'aligner sur chacun de ses côtés, en récupérant les terrains nécessaires. Cela passe ainsi par l'acquisition de ceux alors possédés à l'Est par les abbés de l'abbaye Saint-Victor ; de faire l'acquisition des terrains du Clos Patouillet et de la ruelle du Petit-Gentilly au Sud du Jardin, et de faire mainmise sur le marais dépendant alors de l'Hôtel de Magny au Nord⁶⁰.

Buffon démarre tout d'abord par l'acquisition de la ruelle du Petit-Gentilly. Cette ruelle, qui n'existe plus aujourd'hui, se situait entre la limite Sud du Jardin et le bâtiment de l'Intendance. Cette première étape est nécessaire pour mener à bien l'alignement escompté pour le Jardin, et ce d'autant plus si on prend en compte la future Galerie de Minéralogie qui s'installe à l'emplacement de cette ancienne ruelle. L'acquisition de la ruelle se fait en deux temps, tout d'abord le 26 décembre 1777 où Buffon récupère auprès de Louis Dubois, maître pâtissier à Paris, la partie de la ruelle comprise entre la rue du Jardin du Roi, aujourd'hui rue Geoffroy-Saint-Hilaire, et les premiers bâtiments⁶¹. Puis, le 29 octobre 1779⁶² (**cf. Annexe P3 ; II ; 38**) il récupère le reste de la ruelle, avec les bâtiments et les cours s'y trouvant⁶³.

Buffon entame ensuite la seconde grande étape de l'agrandissement, relier le Jardin jusqu'à la Seine, dans sa partie Est. Il projette pour cela de faire dans un premier temps l'acquisition d'un terrain au Sud du Jardin, le Clos Patouillet. Il souhaite ensuite le proposer en échange aux religieux de l'abbaye Saint-Victor, contre les terrains nécessaires au prolongement du Jardin jusqu'à la rivière⁶⁴. L'acquisition du Clos Patouillet se fait le 30 octobre 1779⁶⁵.

Cependant, les opérations connaissent d'importantes difficultés, puisque les terrains que Buffon convoite ne sont pas vierges et librement constructibles. En effet, on y trouve plusieurs habitations. L'espace est en fait loué par l'abbaye Saint-Victor à une famille, les

⁵⁹ A.N. AJ¹⁵ 514, pièce 620 : Copie de l'arrêt du Conseil relatif à une maison acquise par le S^r de Buffon pour l'agrandissement du Jardin Royal (extrait de A.N. E¹ 2544, n° 221).

⁶⁰ William Falls, *op. cit.*, p. 143.

⁶¹ *Idem.*, p. 144 : Minutier central, fonds XX, liasse 686.

⁶² A.N. O¹ 2125 : Mémoire, 27 mai 1781.

⁶³ William Falls, *op. cit.*, p. 147 : Archives de l'étude de Maître René Tansard, notaire à Paris.

⁶⁴ *Idem.*, p. 145.

⁶⁵ *Idem.*, p. 148.

Bouillon, plus particulièrement les héritières, dites Demoiselles de Bouillon et ces dernières sous-louent les espaces à d'autres propriétaires installés sur tout le terrain⁶⁶.

Parallèlement, Buffon s'enquiert également de la situation au Nord du Jardin, au-delà du labyrinthe. Cet espace est alors occupé par un petit marais dépendant de l'Hôtel de Magny. Toutefois, ce marais nécessaire à l'alignement du Jardin au Nord, entre la même année en possession de directeurs d'une compagnie de voitures de location qui désiraient y établir les remises et les écuries d'un nouveau dépôt⁶⁷.

La situation se retrouve donc bloquée des deux côtés. Il existe pourtant un texte, une ordonnance établie par le roi Louis XIV en 1671 et 1672, visant à interdire à toute personne de bâtir entre le Jardin et la Seine⁶⁸ (cf. **Annexe P2 ; II ; 7**). Au fil des années cette ordonnance a toutefois été oubliée pour en arriver à la situation de 1779.

Pour trouver une solution à ce problème, Buffon, grâce à ses contacts⁶⁹ et à de bonnes opérations, parvient alors à faire dresser un plan des terrains où il est défendu de bâtir⁷⁰, qu'il présente au Ministre de la Maison du Roi, en lui demandant de bien vouloir accéder à sa demande de prendre un nouvel arrêt. C'est chose faite le 30 octobre 1779, dans un arrêt où est rappelée l'ordonnance de 1672 et stipulé que « *tous les Bâtiments qui ont été construits et toutes les piles de bois qui ont été élevées dans l'espace du terrain entre le Jardin du Roy et la Rivière seront abattus dans l'espace de trois mois pour tout délai à compter du jour et date du présent arrêt aux frais de ceux qui les ont fait construire et élever* »⁷¹.

Les avantages sont ainsi doubles pour le Jardin du Roi. D'une part, les concessionnaires du privilège des voitures publiques ne peuvent bâtir dans le marais au Nord du Jardin ; d'autre part, cet arrêt sert de moyen de pression à exercer sur les Demoiselles de Bouillon. Ces dernières souhaitent en effet faire prévaloir leurs droits, témoignant d'un bail à vie enquis auprès des religieux de l'abbaye Saint-Victor.

Cependant, les opérations menées par la suite ne se font pas sans de nombreuses complications, des contestations de la part des Demoiselles de Bouillon qui entament des

⁶⁶ *Idem.*, p. 143 ; Jeanne Pronteau, *Edme Verniquet (1727-1804) : architecte et auteur du "grand plan de Paris" (1785-1791)*, 1986, p. 178.

⁶⁷ William Falls, *op. cit.*, p. 146.

⁶⁸ A.N. AJ¹⁵ 514, pièce 646 : Copie de l'ordonnance du Roy portant deffenses de bastir entre le Jardin Royal et la rivière, 19 avril 1672.

⁶⁹ Ses relations avec le lieutenant Le Noir ont été particulièrement décisives.

⁷⁰ William Falls, *op. cit.*, p. 173-174.

⁷¹ A.N. O¹ 2125, liasse 2, cité dans William Falls, *op. cit.*, p. 147.

actions en justice, retardant lourdement les projets de Buffon⁷² et ce même après que leur bail ait été cassé par un arrêt du Conseil⁷³ obtenu par l'abbaye Saint-Victor⁷⁴. De plus, des problèmes se posèrent aussi avec les sous-locataires des Demoiselles de Bouillon, plus particulièrement du côté du quai Saint-Bernard, le long de la Seine. Il s'agit en effet de deux maisons, figurées d'ailleurs en pointillés sur un des plans de l'architecte du Jardin du Roi Edme Verniquet (1727-1804) (cf. **Annexe P4 ; 10**), dont les propriétaires refusaient de quitter leur domicile. Finalement Buffon en ordonna la démolition et fit construire les murs de clôture entre l'hiver 1782 et le printemps 1783⁷⁵.

Pour finaliser l'agrandissement, l'échange du Clos Patouillet, au Sud du Jardin, contre les terrains à l'Est du Jardin le séparant encore de la Seine, a donc été conclu en 1782 avec l'abbaye Saint-Victor, permettant au Jardin d'être étendu jusqu'à la rivière. Un plan exécuté par l'architecte du Jardin du Roi, Verniquet, et l'architecte de l'abbaye Saint-Victor, Jean-Baptiste Martial Poulain (?-1803), en date du 5 avril 1782, présente ces terrains échangés (cf. **Annexe P4 ; 3**).

Du reste, une complication venait encore s'ajouter. Tout d'abord, un terrain traversait toujours le terrain nouvellement échangé avec les religieux, il est désigné sur les plans dressés par Verniquet, comme « *Terrein appartenant à la Ville de Paris* ». Après un premier refus de la ville de concéder ce terrain en 1780⁷⁶, cette demande est finalement acceptée en 1782, après que l'échange ait été conclu entre l'abbaye Saint-Victor et Buffon. On retrouve notamment un mémoire expliquant plus en détails les modalités de vente, et notamment l'action à nouveau décisive de Buffon. En effet, ce dernier a joué tout au long de ces étapes un rôle véritable de passeur entre des propriétaires privés, ou bien la ville de Paris, et l'État. Très souvent il avançait les premières sommes pour faire l'acquisition des espaces afin de les revendre au roi, ce qui s'est encore passé ici⁷⁷.

D'autres opérations furent en outre conduites entre 1782 et 1784 de façon à achever l'acquisition complète des terrains qui allaient former la rue Buffon longeant le Jardin du côté

⁷² William Falls dans son étude très détaillée des différentes phases de l'agrandissement du Jardin du Roi décrit ces actions en détails, voir notamment les pages 149 à 153 ; les Archives Nationales (A.N. AJ¹⁵ 514) permettent également de retracer cet affrontement mettant aux prises les Demoiselles de Bouillon, l'abbaye Saint-Victor et le Jardin du Roi.

⁷³ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 179 : « *Le 21 octobre 1780 ceux-ci [les religieux de l'abbaye Saint-Victor] obtenaient un arrêt du Conseil cassant le bail à vie passé aux d^{lles} Bouillon, qui firent d'ailleurs appel* ».

⁷⁴ *Idem.*, p. 180 : « *un arrêt du 1^{er} juillet 1781 ayant débouté les d^{lles} Bouillon de leur opposition* ».

⁷⁵ William Falls, *op. cit.*, p. 157.

⁷⁶ *Idem.*, p. 150 : « *[Le terrain] était encore plus nécessaire au commerce du bois qu'à l'embellissement du Jardin du Roi* ».

⁷⁷ A.N. AJ¹⁵ 513, pièce 567 : Mémoire sur l'agrandissement du Jardin du Roy, 31 mars 1732 : « M. de Buffon offre de payer dans un an cette même somme de 10,360 a l'administration de la Ville et d'en passer dès aujourd'hui l'obligation par devant notaire ; s'offre à s'en faire ensuite rembourser par Sa Majesté ».

Sud sur toute sa longueur⁷⁸. Cet aménagement est important à souligner puisqu'en plus de fixer de manière stricte et arrêtée cette limite du Jardin, elle définit l'espace où s'implantent au XIX^e siècle la Galerie de Minéralogie et la Galerie de Paléontologie et au XX^e siècle celle de Botanique.

Enfin, une fois l'agrandissement établi du côté Est, Buffon a pu de nouveau s'intéresser aux limites Nord du Jardin, celles jusque là occupées par un marais appartenant alors à des directeurs d'une compagnie de voitures de location. C'est à nouveau par l'action du lieutenant Le Noir que les tractations se mènent et, qu'en 1785, les propriétaires finissent par accepter la vente au roi.

C'est ainsi trois ans avant son décès que Buffon écrit dans une de ses correspondances que « *notre affaire des terrains nécessaires au Jardin du Roi est sur le point de finir* »⁷⁹.

Toutefois, il reste une dernière acquisition qui intéresse Buffon, celle de l'Hôtel de Magny, qu'il convoite depuis ces premières phases d'agrandissement du Jardin⁸⁰. La situation est en revanche cette fois-ci davantage favorable à cette acquisition et du reste motivée par un réel besoin urgent qui est de deux ordres. D'une part, la situation des enseignements dispensés au Jardin du Roi, mission indéfectible de sa constitution, se faisant jusqu'alors dans un amphithéâtre du côté Sud du Jardin, à l'emplacement exact de la Galerie de Minéralogie, ne convenait plus du tout pour y assurer la bonne tenue des cours, du fait de sa taille trop réduite⁸¹. Thouin mentionne également un amphithéâtre situé aux côtés du Château, bordant la rue du Jardin du Roi, qui était également trop petit et trop bruyant du fait de la proximité de la rue⁸² (cf. **Annexe P2 ; I ; 1, p. 6 (a)**).

D'autre part, des personnes attachées au service du Jardin habitaient jusqu'alors dans le bâtiment dédié au Cabinet d'Histoire naturelle⁸³, ce qui constituait un risque réel pour les collections, d'incendie par exemple⁸⁴. Buffon prévoyait ainsi que par cette acquisition de l'Hôtel de Magny, ces deux besoins pourraient être résolus. En effet, l'hôtel permettrait d'y loger le personnel occupant alors le Cabinet d'Histoire naturelle ; et les terrains dépendants de l'hôtel offriraient l'espace nécessaire à la construction d'un nouvel amphithéâtre.

⁷⁸ William Falls, *op. cit.*, p. 157.

⁷⁹ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Jean-Marie Dupleix de Bacquencourt, le 20 mars 1785 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 280.

⁸⁰ William Falls, *op. cit.*, p. 146 : Buffon convoitait l'Hôtel de Magny, mais un prix trop élevé l'en dissuada en 1779.

⁸¹ *Idem.*, p. 159.

⁸² Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 : Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de Buffon, rédigé par André Thouin, daté de 1788, p. 2, note de bas de page (a).

⁸³ William Falls, *op. cit.*, p. 159.

⁸⁴ A.N. O¹ 430, page 76 : lettre au comte de Buffon, datée du 2 mars 1787.

La proposition est donc faite au ministre et c'est le 18 juin 1787 que la vente est actée à Buffon qui revend ensuite l'hôtel au roi pour le même prix d'achat, soit 60 000 livres⁸⁵. Dans les jours qui suivent commencent ainsi les travaux du nouvel amphithéâtre, que Buffon souhaitait voir achevé le plus rapidement possible, pour éviter les interruptions dans les cours donnés par les professeurs du Jardin du Roi⁸⁶. Dans un premier temps, c'est l'architecte Verniquet qui se charge de la construction de l'édifice, puis à partir de 1794, il est modifié par les soins du nouvel architecte du Jardin, Jacques Molinos (1743-1831), qui lui donne son aspect actuel ainsi que sa dénomination : l'amphithéâtre Molinos⁸⁷.

On retiendra également l'Hôtel de Magny car nous verrons par la suite qu'il a encore été amené au XIX^e siècle à jouer un rôle important pour le Muséum national d'Histoire naturelle et en particulier dans la gestion des collections.

Suite à cette longue et riche phase d'agrandissement, le Jardin du Roi en ressort complètement transformé, passant de 21 à 50 arpents, soit de 7 à 17 hectares⁸⁸.

Pour parachever le rôle de Buffon et son importance dans le développement du Jardin du Roi, nous retiendrons quelques réflexions formulées par différents chercheurs s'étant penchés sur son œuvre.

« Comme on le sait, il est mort le 16 avril 1788 dans son appartement à l'Intendance. La tâche qu'il s'était proposée était, d'ailleurs, achevée »⁸⁹.

« Si Guy de Labrosse [sic] fut le fondateur du Jardin, Buffon en a été le créateur »⁹⁰.

« La mort de Buffon marque l'apogée du Jardin des Plantes de Paris et également la fin d'une époque »⁹¹.

1.1.2.3. Les projets de transformation du Jardin non exécutés

Les travaux d'agrandissement que nous venons de détailler se sont du reste accompagnés de modifications des bâtiments déjà existants et de constructions de nouveaux dans une moindre mesure. Ces changements apportés au Jardin ont ainsi été majeurs, principalement en termes de superficie mais ne peuvent être qualifiés de spectaculaires au regard du nombre restreint d'édifications réalisées durant ce XVIII^e siècle. Le Château contenant le Cabinet

⁸⁵ William Falls, *op. cit.*, p. 159 : Cette acquisition ne s'est également pas faite sans heurt, en particulier avec le propriétaire précédent, Jean Verdier, qui louait jusqu'alors l'hôtel aux concessionnaires du privilège des voitures publiques.

⁸⁶ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 261.

⁸⁷ *Ibidem.*

⁸⁸ *Idem.*, p. 263.

⁸⁹ William Falls, *op. cit.*, p. 160.

⁹⁰ Henry Jouin, Henri Stein, *Histoire et description du Jardin des Plantes et du Muséum d'Histoire naturelle*, 1887, p. 5.

⁹¹ Yves Laissus, *op. cit.*, 1995, p. 18.

d'Histoire naturelle reste le principal édifice de tout l'ensemble. Toutefois, nous pouvons remarquer que la situation aurait pu être toute autre, si l'on se réfère aux propositions d'aménagement adressées au Jardin et plus particulièrement à son Intendant Buffon.

Il faut en effet comprendre que le climat propice à effectuer ces changements est créé tant par l'enrichissement des collections du Cabinet d'Histoire naturelle, que par la popularité croissante de Buffon tout au long du siècle. André Thouin le qualifie même à la fin de sa vie de « *Pline françois* » en 1788⁹². L'attrait d'un projet comme celui du Jardin du Roi, voué à un développement prometteur, a ainsi attiré un certain nombre de candidats à la réalisation de propositions parfois démesurées.

On peut par exemple citer les deux projets avancés par l'architecte Doussin, en 1747, proposant entre autres dans sa deuxième version, d'aménager autour d'une cour carrée de 65 toises de côté (environ 126 mètres) les divers bâtiments constituant le Jardin du Roi⁹³.

On peut aussi signaler celui de l'architecte Nicolas de Beaubois en 1783. Ce dernier propose à Buffon un projet d'embellissement du quartier du Jardin du Roi et du faubourg Saint-Marcel, pour lequel l'intéressé a d'ailleurs transmis une réponse favorable⁹⁴.

Mais attardons-nous davantage sur un autre projet envisagé pour cette même période, celui de l'architecte Charles-François Viel (1745-1819) datant de 1776. Ce dernier publie sa proposition dans un petit ouvrage, l'accompagnant d'un plan et d'une élévation des bâtiments envisagés. Cette proposition se caractérise avant tout par une forte augmentation du terrain alloué au Jardin du Roi, alors qu'en 1776 Buffon n'a pas encore effectué les achats et échanges qui étendent le Jardin jusqu'à son extrémité Est, la Seine. Viel propose également d'inverser la perspective existante depuis la création du Jardin, passant d'un axe Est-Ouest, avec comme point d'horizon le vieux Château, à un axe Ouest-Est dirigé vers la Seine.

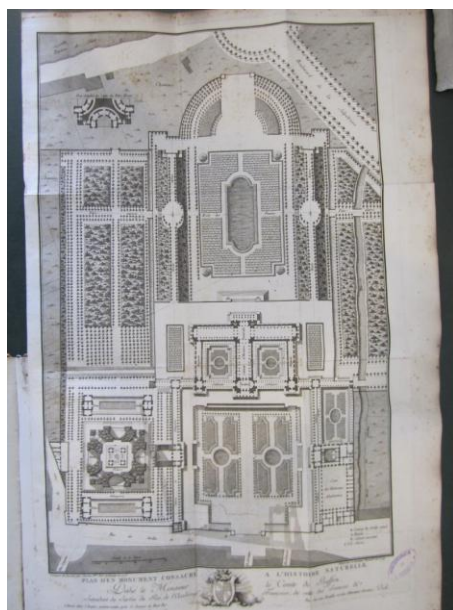
Les changements importants que l'on retiendra de son projet, se rattachent surtout au bâtiment principal qu'il destine à accueillir les collections. Il s'agit en fait d'un tout nouvel édifice, le vieux Château ayant totalement disparu de son plan. L'organisation de ce nouveau Cabinet est à souligner, il prévoit qu'un « *pareil Monument [doive] par son ordonnance*

⁹² Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 : Mémoire sur le Jardin du Roi rédigé par André Thouin, daté du 8 octobre 1788, p. 4 : « *Cet homme de Génie vit d'un coup d'œil ce qui manquoit à l'établissement et conçoit dès lors le projet de lui donner toute l'étendue qu'il doit avoir pour être digne de son nom. Mais l'histoire naturelle étoit encore au berceau, il falloit la faire connoître pour en inspirer le goût, il fallait la présenter avec tous ses charmes pour la faire aimer ; et c'est ce qu'il fit en publiant son immortel ouvrage le plus beau monumens qu'on ait élevé de notre tems, à la gloire des Sciences, et qui la fait nommer, à juste titre, *Le Pline françois* ».*

⁹³ Yves François, « Notes pour l'histoire du Jardin des Plantes. Sur quelques projets d'aménagement du Jardin du Roi au temps de Buffon », dans *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, 2^e série, Tome XXII, n° 6, 1950, p. 676.

⁹⁴ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Nicolas de Beaubois, le 7 mai 1783 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 181.

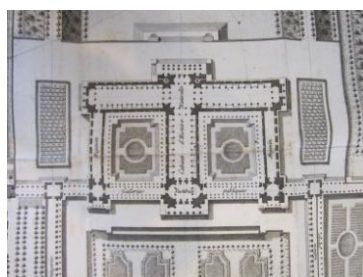
intérieure & extérieure exciter & par sa magnificence annoncer le Temple de la Nature, & en être comme le sanctuaire »⁹⁵. Cette appellation de « Temple de la Nature » n'est pas sans rappeler l'article consacré au Cabinet d'Histoire naturelle de l'*Encyclopédie*, rédigé par Denis Diderot. Ce dernier y évoque l'élévation « à la nature [d']un temple qui fût digne d'elle »⁹⁶. On y retrouve ainsi la même idée, selon laquelle la conception de la nature constitue une source d'ordre, de beauté et d'émerveillement, qui plus est dans ce cadre du Jardin du Roi⁹⁷.



Plan du Jardin des Plantes imaginé par Viel avec un Cabinet d'Histoire naturelle en T au centre.

VIEL Charles-François. *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle, dédié à Monsieur le comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie française, de celle des sciences, etc.* 1779.

© Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais. Image du MNHN, bibliothèque centrale / Anton Moret



Détail du Cabinet d'Histoire naturelle

Dans l'ordonnancement des salles même ce rapprochement peut être fait entre les idées avancées par Diderot et celles de Viel, où plusieurs corps de bâtiments seraient reliés ensemble⁹⁸. Plus précisément Viel explique que le Cabinet serait divisé selon un plan en T, en trois salles correspondant aux trois règnes de la nature⁹⁹, chacune de 140 mètres sur 60 mètres¹⁰⁰. Il prévoit en outre que « ces salles seroient éclairées par des jours qui, placés au sommet des voûtes, offriraient le spectacle le plus imposant & le plus majestueux »¹⁰¹.

Ces propositions sont particulièrement importantes à remarquer pour plusieurs raisons. D'une part le fait qu'elles entrent en lien avec d'autres, comme c'est le cas avec le souhait

⁹⁵ Charles-François Viel, *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle dédié à Monsieur le comte de Buffon, intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Française, de celle des sciences, &c.*, 1779, p. 2.

⁹⁶ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, « Cabinet d'Histoire naturelle », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, Tome second, p. 492.

⁹⁷ Paul Holmquist, « Choix du chercheur : Paul Holmquist examine le traditionalisme de Viel », centre d'étude du Centre Canadien d'Architecture, 2011, <http://www.cca.qc.ca/fr/centre-d-etude/1578-choix-du-chercheur-paul-holmquist-examine-le-traditionalisme> [7 mai 2014]

⁹⁸ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 492.

⁹⁹ Charles-François Viel, *op. cit.*, p. 6.

¹⁰⁰ Philippe Taquet, « De l'évolution de ses Galeries de l'Évolution, Genèse d'un projet », dans *La Grande Galerie du Muséum présente : la Galerie de l'Évolution, Concepts et Évaluation*, colloque international, 22-23 novembre 1990, p. 10.

¹⁰¹ Charles-François Viel, *op. cit.*, p. 7.

exprimé par Diderot, témoigne de l'engouement existant autour du développement du Jardin durant cette seconde moitié du XVIII^e siècle. D'autre part, les concepts développés par Viel, sur l'ordonnement en fonction des trois règnes de la nature, animal, végétal et minéral, ainsi que sur l'éclairage zénithal, sont des idées adoptées *a posteriori* par le Muséum et ont une résonance particulière si l'on envisage l'histoire plus récente du Jardin des Plantes. En effet, le concept des trois règnes prime au début du XIX^e siècle, où est réalisée la Galerie de Minéralogie aux côtés de l'ancienne Galerie de Zoologie et des Serres aussi nouvellement créées. L'éclairage zénithal proposé par Viel peut en outre se retrouver dans la Galerie de Minéralogie, ainsi que dans la nouvelle Galerie de Zoologie de 1889.

De plus, Viel exprime son avis sur les abords de son « *Temple de la nature* » et en particulier sur le Labyrinthe. Selon lui, le Jardin serait à même d'accueillir non seulement les collections « inanimées » dans le Cabinet donc, mais aussi, et c'est là la nouveauté, les « *êtres animés* ». Il prévoit ainsi la réalisation d'une ménagerie en lieu et place du labyrinthe¹⁰². Comme précédemment, cette idée fait écho à la réalisation postérieure de la Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle organisée à partir de 1794¹⁰³.

Cependant, il est à souligner que ces projets sont en définitive restés à cet état et que les transformations opérées au Jardin du Roi sont uniquement imputables à la volonté de Buffon. Ce dernier a en effet été amené à exprimer des doutes et même parfois des refus quant à certains projets. On peut citer celui de l'architecte Dufourny de Villiers, que Buffon évoque dans des termes peu élogieux¹⁰⁴. Les raisons invoquées pour ces refus sont bien souvent fondées sur des questions d'ordre financier¹⁰⁵. Buffon explique par exemple, en réponse au projet de l'architecte de Beaubois que « *c'est parce qu'il est grand [qu'il] n'ose en espérer l'exécution. On sera certainement effrayé de la dépense, et on ne considérera pas assez les avantages qui résulteraient de cette belle entreprise* »¹⁰⁶.

¹⁰² *Idem.*, p. 2 : « *La montagne qui existe dans l'emplacement actuel, m'a présenté le lieu le plus favorable pour établir une Ménagerie. C'est dans ses cavités que seroient ressemblés beaucoup d'animaux étrangers ; sur son sommet des volières y réuniroient les oiseaux des espèces les plus rares ; des canaux & des bassins y conserveroient quelques poissons inconnus dans nos contrées* ».

¹⁰³ Emma Chartreuse Spary, *Le Jardin d'Utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien régime à la Révolution*, 2005, p. 259.

¹⁰⁴ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à André Thouin, le 4 août 1784 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 243 : « *Je vous prie de remettre ou faire remettre à M. Dufourny de Villiers, architecte, la lettre ci-jointe, afin qu'il ne m'importune plus de ses beaux projets auxquels il n'est pas possible de penser surtout actuellement et auxquels même je ne dois concourir dans aucun temps* ».

¹⁰⁵ Yves François, *op. cit.*, p. 679.

¹⁰⁶ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Nicolas de Beaubois, le 7 mai 1783 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 181.

Toutes ces questions gravitant autour de l'agrandissement du Jardin du Roi sont révélatrices de l'intérêt que plusieurs architectes ont développé à son égard et pour ses dépendances. Yves François y voit ainsi une « *preuve de plus de l'importance acquise pour l'établissement à cette époque et de son immense rayonnement parmi le grand public* »¹⁰⁷.

« *Et c'est sans doute un des premiers mérites de Buffon [que] d'avoir su développer ce large mouvement d'intérêt à l'égard du Jardin et du Cabinet, réalisant ainsi les conditions favorables à la création prochaine du Muséum* »¹⁰⁸.

1.1.3. *Le Jardin devenu Muséum national d'Histoire naturelle*

1.1.3.1. La naissance du Muséum national d'Histoire naturelle

Suite au décès de Buffon, en 1788, le Jardin du Roi entre dans la période révolutionnaire qui constitue une époque de transition le concernant sur le plan administratif. Deux Intendants se succèdent en remplacement de Buffon : le Marquis de la Billarderie¹⁰⁹ de 1788 à 1791 et Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) de 1792 à 1793. C'est durant le mandat du dernier Intendant du Jardin du Roi que s'organise la transformation de l'institution vieille de plus de 150 ans déjà, pour aboutir à la création de l'établissement national du Muséum d'Histoire naturelle. Par le décret du 10 juin 1793, établi par la Convention Nationale, le nouvel établissement est donc institué et avec un nouveau règlement ainsi qu'une organisation structurelle. L'établissement est alors placé sous la direction de l'assemblée des Professeurs du Muséum, qui se répartissent entre les 12 chaires professorales. La place d'Intendant est supprimée et c'est à douze que les Professeurs doivent s'entendre. Un directeur annuel est par ailleurs désigné parmi l'assemblée professorale par ses pairs. Cette nomination devient cependant rapidement source d'inconvénients du fait de son caractère annuel, aussi les professeurs-administrateurs décident dans un premier temps, à partir de 1800, que la nomination du directeur soit effective sur deux années. Dans un second temps, à partir de 1864, cette désignation du directeur est prolongée à cinq années¹¹⁰.

Pour faire état des évolutions intrinsèques à l'organisation de ce nouvel établissement administré sur les bases de l'ancien Jardin du Roi, dont il conserve naturellement les espaces,

¹⁰⁷ Yves François, *op. cit.*, p. 680.

¹⁰⁸ *Ibidem*.

¹⁰⁹ Auguste Charles César Flahaut de La Billarderie (1724-1811), frère du Comte d'Angiviller qui lui-même avait pris la tête du Jardin en 1771 en tant qu'Intendant en survivance du Jardin et du Cabinet du Roi du fait de la maladie qui avait atteint Buffon.

¹¹⁰ Liste des directeurs du Muséum national d'Histoire naturelle, cité dans Philippe Jaussaud, Édouard-Raoul Brygoo, *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, 2004, p. 571.

les bâtiments ainsi que les collections, nous pouvons nous fonder sur deux règlements établis à deux périodes différentes. Le premier est celui de 1793 arrêté d'après le décret cité précédemment qui a constitué la fondation du Muséum. Le second est celui arrêté par le Ministre de l'Instruction publique en 1864. Une des nouveautés rattachable directement aux collections du Muséum et à leur présentation concerne les missions attribuées aux Professeurs. Dès 1793, ces derniers se trouvent pour la première fois en charge de la formation et de l'arrangement des collections selon leur spécialité¹¹¹. Ils récupèrent ainsi la fonction qui faisait partie intégrante auparavant du rôle de l'Intendant et du garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle, places qu'occupèrent respectivement Buffon et Daubenton durant près d'un demi-siècle. Cette reconfiguration des tâches confiées aux Professeurs est majeure, et nous le verrons plus amplement par la suite, puisque c'est à partir de cette période que les collections ont été organisées non plus de manière générale et unitaire, avec la notion d'ensemble primant sur le particulier, mais dans un esprit radicalement différent. En effet, chaque Professeur souhaite mettre à profit les spécificités inhérentes à sa science et les faire apparaître dans l'aménagement de ses collections¹¹². Néanmoins, le désir de conserver une unité globale s'exprime d'une part par la nomination d'un directeur annuel choisi parmi l'assemblée professorale, et d'autre part à travers le regard de l'huissier-concierge des collections sur les objets¹¹³.

La comparaison avec le projet de règlement de 1864 permet de constater que ce changement effectif depuis 1793 est toujours à l'ordre du jour, puisque selon l'article 12 « *chacun des professeurs détermine l'ordre dans lequel seront rangés les objets confiés à ses soins* »¹¹⁴. On remarque donc l'unité maintenue par le Muséum dans ses principes structurels tout au long des époques.

¹¹¹ A.N. F¹⁷ 3880 : Règlements pour le Muséum National d'histoire Naturelle, 1793 : Chapitre Troisième, Article III : « *Chacun des professeurs sera chargé du soin de ranger dans les galeries, les objets relatifs à la Science qu'il enseigne et dans l'ordre adopté pour ses démonstrations. La disposition des pièces d'anatomie de l'homme et des animaux sera confiée aux deux professeurs de Zoologie ; Celle des Minéraux au professeur de minéralogie ; Celle de l'herbier général, des Racines, des bois, Ecorces, fruits, semences et autres productions végétales, au professeur de botanique dans le Muséum ; Celle des herbiers particuliers, au professeur de Botanique dans la Campagne* ».

¹¹² Léon Bertin, « Du Jardin du Roy au Muséum d'Histoire Naturelle », dans *Atomes*, 1950, n° 54, p. 304 : « *Les chaires à collection ont pour charge d'entretenir, d'accroître et de présenter au public les collections dont elles sont responsables* ».

¹¹³ Joseph Deleuze, *op. cit.*, p. 78 : Le nouveau poste d'huissier-concierge des collections a en charge des clefs de la galerie et de la surveillance des pièces exposées.

¹¹⁴ A.N. F¹⁷ 3880 : Projet de règlement, Muséum d'Histoire Naturelle, Le Ministre de l'Instruction publique, arrêté à Paris le 2 janvier 1864.

1.1.3.2. Le développement du Muséum national d'Histoire naturelle

Cette évolution dans l'organisation institutionnelle de l'établissement s'accompagne naturellement de changements dans l'aménagement même du Jardin des Plantes et du Muséum d'histoire naturelle. Ces transformations prirent un tournant différent au regard des multiples phases d'agrandissement de l'administration Buffon au XVIII^e siècle. Ce phénomène s'exprime par exemple à travers la nouvelle prédominance des architectes en chef du Muséum, qui apportèrent chacun leur contribution personnelle. On passe ainsi d'un Jardin du Roi au XVIII^e siècle où l'Intendant décidait et dictait ses décisions et notamment concernant l'aménagement des espaces et des bâtiments, à un XIX^e siècle où les décisions sont prises et incarnées à chaque fois par l'architecte en chef des opérations.

Nous pouvons le constater d'autant plus en nous fondant sur la très riche monographie de Jeanne Pronteau consacrée à l'architecte Edme Verniquet, qui durant près de quinze ans, a tenu le rôle d'architecte du Jardin du Roi¹¹⁵. Toute la période pendant laquelle il travailla au Jardin est très bien décrite par Jeanne Pronteau, toutefois nous pouvons remarquer le traitement qu'elle en fait :

« Verniquet participa à tous les grands travaux ordonnés par Buffon et ce fut son titre de gloire, puis paracheva l'œuvre du naturaliste sous les deux derniers Intendants du Jardin [...]. Comme l'essentiel, pour ne pas dire la totalité de l'activité de l'architecte est liée aux travaux que Buffon fit exécuter au Jardin pendant partie de son règne et que ces travaux expliquent celle-ci, je ne crois pouvoir faire autrement, pour la compréhension de l'œuvre de Verniquet, que de mettre ici le résumé, que je ferai aussi bref que possible, de l'extension que prit le Jardin sous le naturaliste »¹¹⁶.

En clair, l'évocation du travail de cet architecte passe nécessairement pour Jeanne Pronteau par la référence à l'agrandissement du Jardin, sans insister particulièrement sur le rôle prépondérant qu'il aurait eu, mais en mettant en avant simplement celui d'unique « exécuteur » de la volonté de Buffon.

Cette évolution du rôle accordé à l'architecte au Muséum s'exprime concrètement à partir de 1793 et durant tout le XIX^e siècle. En effet, les travaux opérés au Muséum ne se rattachèrent alors plus tellement à l'augmentation de la surface du Jardin, mais davantage à ses aménagements internes. Le Jardin a déjà gagné sa limite maximale au Levant sous Buffon, en atteignant les rives de la Seine, mais reste encore à développer dans sa partie Nord où s'aménage la Ménagerie en provenance de Versailles, une des nouveautés cruciales et marquantes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle. Le Directoire autorise ainsi

¹¹⁵ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 599 : « Verniquet [en] fut l'architecte de 1780 à 1793 ».

¹¹⁶ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 173-174.

le projet d'agrandissement du Muséum le 17 Prairial an IV (5 juin 1796)¹¹⁷ par l'acquisition des bâtiments et des terrains.

Toutefois comme nous l'avons vu ci-dessus, le Muséum est surtout marqué par l'acquisition et la réalisation de nouvelles constructions, permettant une transformation complète de son organisation. C'est ainsi qu'à cette époque, avec l'arrivée de Georges Cuvier (1769-1832), est aménagée sur la bordure Nord du Jardin, aujourd'hui rue Cuvier, l'ancienne Galerie d'Anatomie Comparée.

L'architecte de l'entre-deux-siècles est alors Jacques Molinos, de 1793 à 1823. Il œuvra beaucoup dans la nouvelle Ménagerie où le Muséum lui doit la réalisation de plusieurs constructions, de fosses, d'enclos, avec par exemple la rotonde pour les fauves en 1812¹¹⁸. Son début de prise de fonction est marqué de plus par la transformation de l'amphithéâtre créé à la toute fin de la vie de Buffon par Verniquet. Molinos ne tarde pas à le transformer, lui adjoignant trois pavillons en hémicycles sur chacune des faces latérales et sur la face postérieure et y pratiquant des travaux à l'intérieur, en prolongeant notamment les gradins par un retrait d'une des cloisons¹¹⁹. Ces aménagements peuvent être compris par l'arrivée contemporaine de l'École normale au Muséum où c'est précisément à l'amphithéâtre Molinos, comme il faut l'appeler désormais, qu'ont lieu les cours dispensés aux élèves normaliens. L'École est créée par un décret de la Convention du 9 brumaire de l'an III (30 octobre 1794)¹²⁰. Les premiers cours se tiennent ensuite pendant moins de cinq mois, où certains Professeurs du Muséum participent également, en dispensant leurs enseignements. Plusieurs indices conservés aux Archives nationales nous renseignent sur cette occupation. Le Muséum fait tout d'abord une demande d'acquisition de meubles à envoyer pour l'École Normale localisée dans l'amphithéâtre¹²¹. L'École normale ne resta cependant que peu de temps à l'amphithéâtre, les étudiants ne suivant semble-t-il pas les cours de manière assidue¹²². Le Muséum en profite alors pour récupérer les meubles précédemment demandés, comme le prouvent plusieurs lettres conservées. Le directeur d'alors, Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) écrit lui-même à la Commission d'Instruction publique le 9 Prairial de

¹¹⁷ *Collection complète des lois, décrets, ordonnances, réglemens, et avis du Conseil d'État*, Tome Neuvième, 1835, p. 108.

¹¹⁸ Emmanuel Château, « Les animaux dans leur jardin : l'architecte Jacques Molinos et la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle à Paris, 1795-1827 », dans *Histoire de l'art*, n° 49, 2001, p. 75-90.

¹¹⁹ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 263-264.

¹²⁰ Site internet de l'École normale supérieure : <http://www.ens.fr/a-propos/l-ecole/article/deux-siecles-d-excellence> [12 mai 2014]

¹²¹ A.N. O² 457, dossier 5, pièces 11-19.

¹²² Dominique Julia, *La Révolution : les trois couleurs du tableau noir*, 1981, p. 168, cité dans Emma Chartreuse Spary, *op. cit.*, p. 280.

l'an III (28 mai 1795) dans ce but précis, insistant sur les économies susceptibles d'être réalisées¹²³. Nous verrons par la suite que sous l'administration du professeur-directeur Jussieu, dont un nombre conséquent de pièces d'archive a pu être conservé, ce souci est régulièrement mis en avant, de façon à étayer les multiples demandes en lien parfois avec l'aménagement direct des collections.

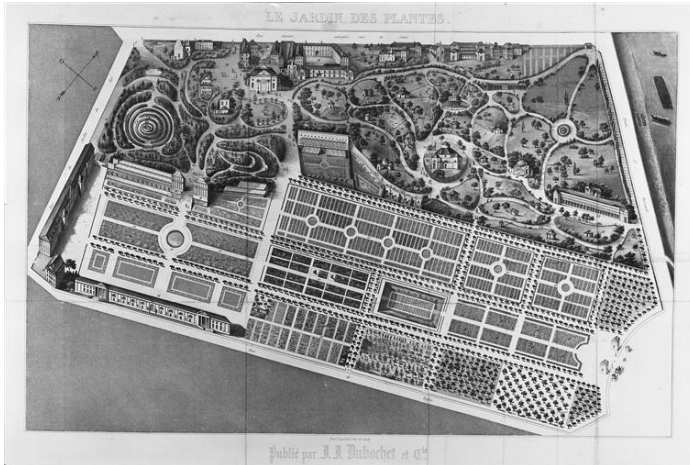
Les travaux se sont également poursuivis dans le Cabinet d'Histoire naturelle, puisqu'un étage supplémentaire lui est attribué et sa longueur est augmentée, suite à des travaux menés par l'architecte Molinos. Ce changement amène à une grande redistribution des collections dans le Cabinet, reconduite sous le mandat de l'architecte Charles Rohault de Fleury (1801-1875)¹²⁴ qui mena une campagne de travaux et constructions très riche. On peut citer à son actif des serres chaudes restées célèbres comme premiers modèles de ce genre en France ; la Galerie de Minéralogie et de Géologie achevée en 1841, la Bibliothèque et la Galerie de Botanique attenantes au même bâtiment ; des fabriques pour les animaux de la Ménagerie tels que la Singerie en 1837, la Faisanderie en 1838¹²⁵. Le Muséum revêt ainsi cette répartition tripartite souhaitée au moment de la création de la Galerie de Minéralogie et avancée déjà antérieurement dans plusieurs projets d'agrandissement du Jardin du Roi sous l'Intendance de Buffon. Cette tripartite se construit comme suit, proposant au Nord les serres chaudes pour le règne végétal, au Sud la Galerie de Minéralogie pour le règne minéral et enfin à l'Ouest pour le règne animal l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle. On peut remarquer qu'il est nommé plus communément au XIX^e siècle « Galeries du Muséum » ou « Galeries d'Histoire naturelle » et même « Galerie de zoologie », appellation à laquelle on attribue le qualificatif « anciennes » pour faire la distinction avec le projet de la nouvelle Galerie de Zoologie amorcé dès le mandat de Rohault de Fleury¹²⁶.

¹²³ A.N. O² 449, dossier 2, pièce 45.

¹²⁴ Charles Rohault de Fleury fut l'architecte du Muséum national d'Histoire naturelle de 1831 à 1867.

¹²⁵ Charles Rohault de Fleury, *Muséum d'histoire naturelle : serres chaudes, galerie de minéralogie, etc. etc.*, 1837, p. 1.

¹²⁶ L'architecte Rohault de Fleury fait en effet état de réflexions sur cette nouvelle future Galerie et réalise d'ailleurs plusieurs propositions de plans à la toute fin de son mandat, en 1867 (A.N. F²¹ 826 : Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M^r Rohault de Fleury. Architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867, 1^{er} juillet 1867) (cf. **Annexe P2 ; II ; 9**).



Plan topographique du Jardin des plantes.

BOITARD Pierre. *Le Jardin des plantes description et mœurs des mammifères de la ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle*. 1842.

© Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais. Image du MNHN, bibliothèque centrale.

La réalisation de ce nouvel édifice, la Galerie de Zoologie, forge dès sa construction la nouvelle image du Muséum, maintenue jusqu'à nos jours d'ailleurs, et marque une nouvelle étape dans l'histoire de l'institution. Même si l'on doit à Rohault de Fleury la réalisation de divers plans et réflexions pour cette future galerie, c'est à son successeur, l'architecte Jules André (1819-1890) que revient sa réalisation. La nouvelle Galerie de Zoologie est inaugurée en 1889 et vient s'intercaler entre le très ancien Château remontant à l'époque de Guy de la Brosse et les premiers parterres du Jardin.

D'autres constructions majeures marquent l'histoire du Muséum postérieurement, c'est le cas de la construction de la Galerie d'Anatomie Comparée et de paléontologie construite en 1898 sur le côté Sud, à l'extrémité Est du Jardin. Au XX^e siècle on peut également citer la Galerie de Botanique venue s'intercaler entre la Galerie de Minéralogie et la Galerie d'Anatomie Comparée le long du côté Sud du Jardin. Elle est achevée en 1935, année à souligner également car c'est à cette date que les vieux bâtiments de l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle, « cachés » derrière la Galerie de Zoologie, ont été entièrement détruits¹²⁷. On trouve en lieu et place désormais la réserve de livres de la Bibliothèque centrale et la médiathèque du Muséum.

1.1.3.3. La transformation de l'Hôtel de Magny

Pour terminer cette description historique du Jardin des Plantes et du MNHN, nécessaire à poser les fondements inhérents à la constitution des collections et à leur aménagement au fil des années et des siècles, nous allons revenir plus en détails sur un exemple précis. Il s'agit de celui d'un édifice, propriété du Muséum, dont l'utilisation aura été assez symptomatique de ce

¹²⁷ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 50.

que l'institution pratique avec ses constructions, modelant les usages et les fonctions aux besoins naissants, et usant d'ailleurs, de changements et transformations parfois conséquents.



Jardin des Plantes (dans le fond l'Hôtel de Magny; à droite l'amphithéâtre Molinos), Ebner, 1804.

© Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais. Image du MNHN, bibliothèque centrale.

L'Hôtel de Magny est acquis en 1787 sous l'administration de Buffon, avec comme objectif de libérer de l'espace dans le Cabinet d'Histoire naturelle « souffrant » pour ainsi dire de ses collections, un problème très récurrent tout au long de l'histoire du Muséum, plus précisément par l'arrivée trop importante de spécimens. Le Cabinet est alors encore occupé par des membres du personnel du Jardin du Roi. Buffon quant à lui avait déjà choisi d'y libérer ses appartements complètement, en s'installant dans l'Intendance toute proche, dite aussi « Maison de Buffon », mais des membres comme Daubenton ou Bernard-Germain de Lacépède (1756-1825)¹²⁸ ont toujours leur logement au dernier niveau du Cabinet, dans ce qui n'est pas encore le deuxième étage, mais plutôt les combles du vieux Château¹²⁹. Cette acquisition de l'Hôtel de Magny leur permet ainsi d'y emménager, libérant de ce fait de l'espace pour les collections dans le Cabinet, après une phase d'aménagements que nous détaillerons par ailleurs.

L'Hôtel de Magny est un hôtel particulier édifié à la fin du XVII^e siècle par l'architecte Pierre Bullet¹³⁰. Son plan est original, puisqu'il ne présente pas sa façade principale à la rue de Seine, aujourd'hui rue Cuvier, mais seulement une façade latérale, la façade Nord, décorée d'un fronton orné d'une divinité marine (cf. **Annexe P4 ; 2**). Dépendant de l'hôtel, un jardin prenait place du côté du levant et offrait un espace vierge dont Buffon s'empressa de tirer parti en y faisant bâtir l'amphithéâtre qui faisait tant besoin : le futur amphithéâtre Molinos.

¹²⁸ Bernard Germain Étienne de Laille-sur-Ilion, comte de Lacépède est alors garde et sous-démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle. Au cours du XIX^e siècle il reçoit la chaire de zoologie en tant que Professeur des reptiles et poissons.

¹²⁹ Antoine Laurent de Jussieu, « Sixième notice historique sur le Muséum §. VI. Depuis 1760 jusqu'en 1788 », dans *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, Tome onzième, 1808, p. 27-28 : « La collection d'histoire naturelle prenoit chaque jour de l'accroissement, et paroissoit exiger une addition de locaux ; ce qui ne pouvoit se faire qu'en déplaçant les gardes du cabinet logés dans l'étage supérieur, et en disposant cet étage pour y recevoir les collections nouvelles. [...] Daubenton abandonna, vers la fin de 1787, son logement sur le cabinet, pour habiter la partie inférieure de la maison Magny ».

¹³⁰ Jean-Marie Pérouse de Montclos, « Saint-Victor », dans *Le Guide du Patrimoine, Paris*, 1994, p. 398.

L'hôtel est ainsi habité successivement par les Professeurs du Muséum, facilitant de fait la proximité avec l'établissement. Par la suite, au courant du XIX^e siècle, l'établissement fait l'objet de réparations et de restaurations, qu'on accompagne par la même occasion de transformations, ceci dans le but de lui conférer une nouvelle utilisation. C'est tout d'abord l'article 11 du projet de règlement de 1864 qui nous renseigne sur cette nouvelle destination :

« Avant d'être répartis dans les collections, les objets offerts en don au Muséum, devront être, autant que possible, exposés, pendant un temps déterminé, dans une salle spéciale, avec mention du nom du donateur. Cette salle sera ouverte aux étudiants et au public aux jours et heures fixés par le règlement général des entrées »¹³¹.

Ensuite, une correspondance établie entre le service d'architecture du Muséum et le Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts sous le Second Empire, nous renseigne davantage sur les circonstances et le déroulement des opérations. En 1866, l'architecte Rohault de Fleury est sur le point de quitter ses fonctions au Muséum et de passer le relais à son successeur Jules André, qui se charge des opérations concernant l'Hôtel de Magny. Il explique que le bâtiment était jusqu'alors habité par un des Professeurs de zoologie du Muséum, Achille Valenciennes (1794-1865). Il indique aussi que l'hôtel vient de recevoir ses premiers travaux destinés à en transformer une partie en bureaux de l'administration. Cette dernière est installée depuis 1795 dans la maison Léger, du nom de son ancien propriétaire, à qui le Muséum avait racheté plusieurs propriétés localisées à l'Ouest de l'Hôtel de Magny¹³². Toutefois, en 1866 la situation a changé, ce que nous confirme Jules André, qualifiant alors « les bureaux de l'administration trop à l'étroit dans le local qu'ils occupent encore aujourd'hui »¹³³. On retiendra surtout le second point mentionné par l'architecte, d'envisager la transformation de l'Hôtel en un lieu d'exposition. Plus précisément, le directeur du Muséum de l'époque, Eugène Chevreul¹³⁴, souhaite réserver une des salles du soubassement de l'édifice à l'exposition première des objets acquis. On prévoit ainsi l'aménagement de tables au pourtour de l'ancienne salle à manger, de façon à présenter ces objets avant qu'ils ne soient classés et envoyés au Muséum¹³⁵. Des plans en conséquence ont d'ores et déjà été réalisés par Rohault de Fleury en 1865, mentionnant au soubassement de l'hôtel les « Salles d'Exposition et de déballage » (cf. Annexes P4 ; 5, 6, 7).

¹³¹ A.N. F¹⁷ 3880 : Projet de règlement, Muséum d'Histoire Naturelle, Le Ministre de l'Instruction publique, arrêté à Paris le 2 janvier 1864.

¹³² Joseph Deleuze, *op. cit.*, p. 85.

¹³³ A.N. F²¹ 826 : lettre de Jules André au Ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, le 15 janvier 1866.

¹³⁴ Michel-Eugène Chevreul (1786-1889), Professeur de la chaire de chimie et directeur du Muséum national d'Histoire naturelle de 1836 à 1837, puis de 1840 à 1841 et enfin de 1864 à 1879.

¹³⁵ A.N. F²¹ 826 : Rapport du Directeur des Bâtiments civils et du Secrétaire général au Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, le 3 février 1866.

Cette démarche s'inscrit dans la même logique qu'à la fin du XVIII^e siècle, où c'était le manque d'espace qui pousse le Jardin du Roi à faire l'acquisition de ce bâtiment, afin de s'y déployer selon une meilleure organisation. La question des envois et réceptions réguliers d'objets prévaut aussi de tout temps au Muséum et a bien souvent été l'expression d'un malaise du personnel, confronté à ces problèmes de gestion. Rétrospectivement, cette action menée à l'Hôtel de Magny s'inscrit donc bien dans l'évolution que poursuit l'établissement en général, où l'on constate que les difficultés rencontrées, rattachables majoritairement au développement même du Muséum, finissent par se résoudre en privilégiant soit la réhabilitation d'édifices préexistants, soit la création totale de constructions nouvelles dans un but très précis. Ceci constitue d'ailleurs la richesse et le caractère unique de l'établissement qui a toujours su, au cours de ses trois premiers siècles d'existence, user de démarches innovantes.

1.2. Les collections de minéralogie

Les collections minéralogiques font partie intégrante des collections du premier Droguier du Jardin royal des plantes médicinales organisé au milieu du XVII^e siècle. Toutefois, on remarque qu'à cette époque, la discipline de la minéralogie en tant que telle n'apparaît pas de manière claire et distincte. En effet, les trois enseignements dispensés au Jardin sont la botanique, la chimie et l'anatomie. Parmi ces collections du Droguier, on pouvait trouver à la fois des herbes médicinales, des drogues¹³⁶, ainsi que divers sels contenus dans des pots en verre soufflé dont certains ont d'ailleurs pu être conservés. Reprenons ici les propos d'Henri-Jean Schubnel sur la première constitution de cet ensemble minéralogique :

« L'histoire de notre collection commence avec un roi qui n'aimait guère les bijoux, fils d'une Médicis qui les aimait trop, alors que le cardinal de Richelieu commençait à gouverner la France. C'est dans ce contexte qu'un petit ensemble de gemmes déposé dans le « droguier » de Louis XIII allait servir de noyau à l'une des plus grandes collections du monde »¹³⁷.

La collection du Jardin a continué à s'étoffer par la suite jusqu'à l'aménagement du Cabinet d'Histoire naturelle. On peut se faire une idée de ce qu'étaient les collections au moment de la période de pleine expansion de ce Cabinet, en 1751, à travers des témoignages de l'époque. Pour cela, l'article consacré au cabinet d'histoire naturelle rédigé dans

¹³⁶ Le site internet de l'université de Lyon renseigne plus précisément sur la nature des collections d'un droguier : « Le terme de « drogues » recouvre toutes matières naturelles ou produits séchés tels que les racines, feuilles, tiges et écorces de plantes, les matières minérales, mais aussi les organes ou substances animales utilisés dans la vie courante ou comme remèdes traditionnels en raison de leurs propriétés médicinales », <http://www.universite-lyon.fr/science-societe/quais-du-polar-a-l-universite-claude-bernard-lyon-1-visite-du-droguier-248309.kjsp> [29 mai 2014]

¹³⁷ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p. 4.

l'*Encyclopédie* offre un instantané de chaque section de la collection et en particulier du règne minéral :

« Règne minéral. *Des collections de terres, de pierres communes & de pierres figurées, de pétrifications, d'incrustations, de résidus pierreux, & de stalactites : une très-belle suite de cailloux, de pierres fines, brutes, polies, façonnées en plaques, taillées en vases, &c. & de pierres précieuses, de cristaux ; toutes sortes de sels & de bitumes, de matières minérales et fossiles, de demi-métaux & de métaux. Enfin une très-nombreuse collection de minéraux du royaume, & de toutes les parties de l'Europe, surtout des pays du nord, des autres parties du monde, & principalement de l'Amérique* »¹³⁸.

On peut d'ailleurs noter que les collections de minéralogie et de géologie sont ici mentionnées ensemble, sans distinction aucune. La rédaction de cet article remonte en effet à un état relativement précoce, où la minéralogie ne bénéficie pas encore de salle dédiée comme ce sera le cas plus tard.

Tandis que les collections poursuivent leur enrichissement, il faut cependant attendre de nombreuses années avant qu'un inventaire des collections précis ne soit établi. C'est ce que confirme d'ailleurs Balthazar Sage¹³⁹ dans un de ses écrits où il évoque qu'on « ignore ce que le Cabinet du jardin royal des plantes renferme de minéraux ; on n'en a jamais produit la description qui auroit servi à l'instruction, et laissé en même tems un inventaire que les ministres du roi auroient dû exiger »¹⁴⁰. Effectivement, c'est seulement à partir de 1822 que le Professeur de minéralogie du Muséum, Alexandre Brongniart¹⁴¹, commence la réalisation du premier inventaire de ces collections, déterminant un système d'inventaire et de numérotation fondé sur l'année d'entrée des collections, pour celles qui sont acquises à compter de cette date¹⁴². Ce système est d'ailleurs encore usité de nos jours. S'agissant des collections entrées antérieurement, des séries particulières sont instituées afin de les répertorier¹⁴³.

¹³⁸ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 490.

¹³⁹ Balthazar George Sage (17-1825) est minéralogiste et fondateur de l'École des Mines.

¹⁴⁰ Balthazar Sage, *Observations sur un écrit qui a pour titre : « Vues sur le Jardin royal des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; à Paris, chez Baudouin, ... 1789 »*, 1790, p. 5. Je remercie Pierre-Jacques Chiappero pour m'avoir communiqué cette référence et m'en avoir transmis une copie.

¹⁴¹ Alexandre Brongniart (1770-1847), minéralogiste, à la fois directeur de ma manufacture de porcelaine de Sèvres, professeur à l'École des Mines et Professeur de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle après Haüy, de 1822 à 1847.

¹⁴² Le numéro d'inventaire se compose en fait de deux nombres : le premier étant celui de l'année et le second la place de l'objet pour cette année donnée. Par exemple le 87.43 est le 43^{ème} objet entré en 1887.

¹⁴³ La série A est créée par exemple pour mentionner les objets d'art et les minéraux déposés au Muséum avant 1797, comprenant notamment une partie importante des collections de Louis XIV (d'après Jean Fabriès, Henri-Jean Schubnel, « L'Origine et la réorganisation des collections minéralogiques du Muséum national : Chronique des musées de minéralogie », dans *Bulletin de l'Association Française de Gemmologie*, n° 37, 1973, p. 9). D'autres sous-séries sont également créées avec un système de caractère distinctif ajouté au marquage présent sur les objets, comme c'est le cas par exemple pour la collection du Château de Chantilly, à laquelle correspond le symbole du sigma Σ (Je remercie Pierre-Jacques Chiappero pour m'avoir communiqué cette information).

On peut mesurer l'évolution en quantité de ces collections de minéralogie du Muséum, avec en 1855, une Galerie de Minéralogie contenant 203 000 échantillons¹⁴⁴. En 1977 ce nombre est passé à 500 000, dont 240 000 pièces dépendant uniquement de la chaire de Minéralogie¹⁴⁵. En 2000, un recensement des collections minéralogiques dans les musées français établit les collections placées sous l'autorité des laboratoires de minéralogie et de géologie à près de 850 000, dont 349 000 exclusivement pour le laboratoire de minéralogie¹⁴⁶. L'accroissement est donc continu et conforme à la politique d'acquisition menée par le Muséum et fondée sur la combinaison de divers moyens développés au fil du temps.

1.2.1. *L'enrichissement des collections*

Cette décision d'élaborer un catalogue et un système d'inventaire des objets à la fin du premier quart du XIX^e siècle s'apparentait à une réflexion logique, compte tenu de cette évolution toujours croissante des collections. En effet, ces dernières ont bénéficié depuis l'arrivée de Buffon au Jardin du Roi et même avant d'ailleurs, mais dans des proportions moindres, d'importantes arrivées d'objets qui sont venues les enrichir. Afin de présenter ces différentes acquisitions, nous pouvons tenter d'analyser de multiples facteurs qui y ont concouru, en adoptant à chaque fois des exemples concrets et majeurs pour l'histoire de la collection.

Un des premiers moyens utilisés par l'institution du Jardin du Roi puis par celle du Muséum pour accroître les collections est le recours aux dons. Sous l'administration de Buffon, l'aura du Jardin se développe considérablement et l'action de l'Intendant n'y est pas étrangère. En effet, il mena une véritable campagne de diffusion de l'image du Jardin et de son Cabinet d'Histoire naturelle et il eut recours pour cela à ses contacts de plus en plus importants dans la société civile. La publication de son *Histoire Naturelle, générale et particulière* à partir de 1749 y contribue de manière essentielle, puisqu'avec ses 36 tomes, il s'agit d'une des publications les plus diffusées au cours du XVIII^e siècle.

Un des moyens employés par Buffon pour enrichir la collection dont il a la charge est notamment celui du brevet de *Correspondant du Jardin du Roi et du Cabinet d'histoire*

¹⁴⁴ Henri-Jean Schubnel, « Pierres précieuses gemmes et objets d'art de la Galerie de Minéralogie du Muséum », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, juin 1977, p. 2.

¹⁴⁵ *Ibidem*.

¹⁴⁶ Jean-Louis Lacroix (dir.), *Les sciences de la terre en représentation : avancement des savoirs, évolution des pratiques : études, Journées d'études de l'OCIM*, 16 et 17 juin 1998, p. 171.

*naturelle*¹⁴⁷. Concrètement, Buffon conférait ce titre purement honorifique aux plus importants donateurs qui enrichissaient les collections du Cabinet. S’instaura de cette manière une forme de défi auxquels beaucoup participèrent. L’objectif initial était une plus grande connaissance des différentes espèces animales, végétales et minérales de la planète, mais toujours dans un souci de développement constant, Buffon sut habilement faire de ce brevet un moyen remarquable de croissance encore plus importante des collections¹⁴⁸. En effet, les envois faits par les premiers titulaires de ce brevet, sont essentiellement ceux des voyageurs-naturalistes qui expédiaient jusqu’à Paris des « caisses de curiosités ». Buffon maintenait ainsi avec eux des contacts réguliers de façon à entretenir ces relations et pouvoir faire profiter le Cabinet de ces envois, comme en témoigne la lettre qu’il écrit en 1742 à Jacques-François Arthur, Médecin du Roi à Cayenne, pour le remercier d’un de ses envois¹⁴⁹.

Ensuite, après le succès rencontré par la publication de l’*Histoire Naturelle*, les contacts de Buffon s’étoffèrent encore davantage et s’élargirent à des personnes de prestige, tels des souverains. Sont ainsi restés célèbres des envois de Russie, par Catherine II¹⁵⁰ et de Pologne par le roi Stanislas II que nous allons davantage présenter. Le brevet était en quelque sorte un moyen de figurer aux yeux du plus grand nombre comme un bienfaiteur des sciences, dans ce qu’elles avaient de plus prestigieux en cette seconde moitié du XVIII^e siècle : le Cabinet du Roi. De façon concrète, Buffon pouvait être amené à désigner « *dans son immortel ouvrage, à la reconnaissance du public, les hommes qui avaient répondu à son appel. Ce moyen fut le plus puissant. Le désir de figurer dans le livre de l’Histoire naturelle fit arriver au Jardin du Roi bien des richesses ; les souverains s’en mêlèrent, et la gloire, la grande renommée de Buffon aidant, les collections du Cabinet se complétèrent petit à petit et formèrent bientôt le bel ensemble qu’on admire aujourd’hui* »¹⁵¹.

C’est ainsi qu’on peut retrouver aux Archives nationales une liste datée de 1787 des *Échantillons relatifs à l’histoire Naturelle de Pologne, prises dans le Cabinet d’Histoire*

¹⁴⁷ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Notes et éclaircissements XXII note 1 », dans *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu’à ce jour*, Tome 1, 1860, p. 235 : « Peu de temps après son entrée au Jardin, il [Buffon] avait obtenu du comte de Maurepas, dont l’appui lui fut toujours assuré, la création d’un brevet de Correspondant du Jardin du Roi et du Cabinet d’histoire naturelle ».

¹⁴⁸ Yves François, « Buffon au Jardin du Roi (1739-1788) », dans *Buffon*, 1952, p. 106.

¹⁴⁹ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Jacques-François Artur, le 4 janvier 1742 », *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu’à ce jour*, Tome 1, 1860, p. 36.

¹⁵⁰ Yves François, *op. cit.*, p. 111.

¹⁵¹ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Notes et éclaircissements XXII note 1 », dans *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu’à ce jour*, Tome 1, 1860, p. 236.

*naturelle du Roi [de Pologne] et envoyés à M^r le Comte de Buffon*¹⁵². Le prestige du Cabinet et futur Muséum allant en s'accroissant, les dons se poursuivirent encore après l'Intendance de Buffon et de manière importante, et ce même en ne considérant que le point de vue des collections minéralogiques. Pour ne donner qu'un exemple, en 1841, le Professeur de minéralogie en poste, Alexandre Brongniart, remercie un donateur pour la réception d'un don de pierres¹⁵³.

Ces enrichissements des collections passèrent également par le recours à l'achat auprès de particuliers souvent spécialisés, pour le cas nous concernant, dans la collection minéralogique. L'importance des achats comme moyen d'agrandissement de la collection est toutefois à minorer pour ce qui concerne l'Intendance de Buffon, en effet les dépenses octroyées au Jardin du Roi étaient encore limitées, comme le signale Henri Nadault de Buffon en 1860¹⁵⁴. Néanmoins, des achats en ce sens peuvent tout de même être constatés, si l'on se réfère à plusieurs documents existants aux Archives nationales. Sous l'administration de Buffon, on note par exemple l'achat auprès d'un collectionneur d'échantillons d'histoire naturelle et en particulier de minéraux, en 1776-1777. On retrouve en effet une première lettre où est spécifié le consentement de Buffon¹⁵⁵, accompagné également d'une liste de 24 numéros de spécimens minéralogiques auxquels sont attribués des montants¹⁵⁶. Dans une seconde lettre c'est ce collectionneur, Jacob Forster, qui reconnaît avoir reçu la somme de deux mille quatre cent livres contre vingt quatre morceaux de différents minéraux¹⁵⁷. On peut également noter que les états des dépenses du Jardin faites en 1776 et 1777, conservés aux Archives nationales, font état de divers achats de minéraux. Un document intitulé « *Mémoire des minéraux, mines métalliques et demi-métaux, cristaux, spath et autres matières minérales, achetées pour les Cabiner d'histoire naturelle de Sa Majesté, dans les années 1776, 1777, 1778 et 1779* »¹⁵⁸ a même été rédigé, présentant les divers achats sur ces années et les sommes

¹⁵² A.N. AJ¹⁵ 512, pièces 498.

¹⁵³ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 3359 fol. 248 : Lettre au Général Bertrand au sujet d'un don de pierres au Cabinet de minéralogie du Muséum, datée du 15 juin 1841.

¹⁵⁴ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Notes et éclaircissements XXII note 1 », dans *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour*, Tome 1, 1860, p. 235 : « Acheter était difficile, car le budget du Jardin du Roi n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui [en 1860], et parfois même, durant la guerre, l'argent nécessaire au traitement des professeurs venait à manquer ; il fallut trouver un moyen d'enrichir les collections sans augmenter les dépenses ».

¹⁵⁵ A.N. O¹ 2124 : lettre de Daubenton le jeune [Edme-Louis Daubenton (1730-1785), cousin de Daubenton, il occupa la fonction de garde et sous-démonstrateur du Cabinet], datée du 2 novembre 1776.

¹⁵⁶ A.N. O¹ 2124 : liste de spécimens minéralogiques.

¹⁵⁷ A.N. O¹ 2125 : reconnaissance manuscrite de Jacob Forster, datée du 18 janvier 1777.

¹⁵⁸ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 497.

associées. Nous verrons par la suite qu'un tel document est utile pour tenter d'estimer les minéraux convoités alors pour cette période donnée.

À ces achats du XVIII^e siècle se résumant souvent à des acquisitions ponctuelles, succède le XIX^e siècle où les grandes collections minéralogiques font leur entrée dans les collections du Muséum. Il faut citer, comme une des premières et des plus importantes, celle de l'Autrichien Weiss, dont nous relaterons par la suite les étapes et enjeux d'acquisition au moyen d'échanges. Cette collection a réellement participé au prestige du Muséum, si l'on se fie au témoignage postérieur de seulement une vingtaine d'année de Joseph Deleuze qui estimait la collection minéralogique de l'établissement « *bien incomplète et même inférieure à celles de quelques amateurs* »¹⁵⁹ sans l'acquisition de celle de Weiss qui rendit le Muséum « *digne d'un établissement consacré à l'instruction publique* »¹⁶⁰.

Un autre moyen particulièrement saisissant auquel ont recouru le Jardin du Roi dans un premier temps puis le Muséum de façon identique dans un second, est la récupération auprès des services de l'administration française de collections. Ce procédé se fonde en fait sur un usage du statut privilégié acquis par l'établissement dès l'administration de Buffon, qui a su, grâce à ses relations, faire accéder le Jardin et son Cabinet d'Histoire naturelle au rang de centre incontournable des questions scientifiques. Cette hégémonie en somme, s'exprime à travers les diverses et multiples demandes effectuées par l'établissement, qui systématiquement font état de l'importance de son rôle et de son statut majeur au regard de la science en général et du domaine de l'histoire naturelle en particulier. Des exemples précis, très différents au demeurant, permettent de mieux saisir ce rôle si spécifique conféré alors au Jardin du Roi et au Muséum. Tout d'abord nous pouvons évoquer la question de mobiliers demandés par le Jardin. Cette demande intervient en 1746 alors que Buffon souhaite, par l'entremise du Comte de Maurepas, un de ses protecteurs, récupérer auprès du roi douze cabinets d'ébène incrustés de diverses pierres, telles des agates, des cornalines, etc. Il désire également joindre à cette demande celle d'une « *table [en marbre] de huit pieds de longueur incrustées [sic] de différentes espèces de marbres* »¹⁶¹. Ces différents objets mobiliers demandés se trouvent alors dans le Palais du Louvre, plus précisément dans la salle des

¹⁵⁹ Joseph Deleuze, *op. cit.*, p. 101.

¹⁶⁰ *Ibidem*.

¹⁶¹ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 492 : Mémoire, daté du 2 juin 1746.

Gardes, jouxtant la salle où se tenaient les assemblées de l'Académie des Sciences¹⁶². Les Archives nationales conservent un état manuscrit décrivant ces douze cabinets ainsi que la table en marbre, permettant de mieux saisir les attentes derrière cette demande pouvant sembler surprenante au demeurant¹⁶³. Les motivations sont en fait à chercher dans les matériaux constituant les meubles, surtout s'agissant de ces cabinets. Effectivement, les meubles une fois acquis par le Jardin en 1748, ont été démontés et ce dans le but d'en récupérer les pierres afin de les exposer dans le Cabinet au sein des autres collections de minéralogie¹⁶⁴. Le fait que ces meubles, propriétés royales anciennes datant du règne de Louis XIV, aient pu être concédés de cette manière au Jardin du Roi peut s'expliquer par l'aspect vétuste qu'ils présentaient alors, puisque « *des bois sont percés de vers et moulus* »¹⁶⁵. On peut également évoquer le fait qu'il s'agissait de meubles « passés de mode » sous le règne de Louis XV et dont l'utilité était alors limitée¹⁶⁶. Qui plus est, ils étaient, selon le premier Mémoire de 1746, près de quatre-vingt au total, aussi la demande de seulement douze cabinets ne portait pas atteinte à l'ensemble de la collection.

L'exemple de la table en marbre diffère quant à lui. En effet, cette table une fois arrivée au Jardin du Roi n'est pas démantelée mais au contraire exposée directement au regard du public. Elle était en fait encore appréciée de ses contemporains de par ses dimensions, sa qualité d'exécution et sa bonne conservation¹⁶⁷.

Des justifications plus précises sont données par la suite à l'occasion d'une seconde demande d'objets pour le Muséum, en l'an IV de la République (1795-1796). C'est précisément Daubenton, alors titulaire de la chaire de minéralogie, qui donne son avis sur des objets pouvant rejoindre les collections¹⁶⁸. Il s'agit de deux autres tables de marqueterie, provenant de Compiègne, qui intègrent finalement la collection, et comme pour le premier exemple en 1748, les deux tables ne sont pas démantelées mais conservées intactes¹⁶⁹. Notons

¹⁶² *Ibidem*.

¹⁶³ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 492 : *État des Cabinets et Tables incrustez de différentes pierres précieuses, faisant partie de ceux du chapitre des Cabinets Tables et Guéridons de l'inventaire général des meubles de la Couronne remises à Monsieur de Buffon, intendant du Jardin Royal, par ordre du Roy, suivant la lettre de Monseigneur le Comte de Maurepas, Ministre et Secrétaire d'État à Monsieur de Fontanieu du onze décembre 1747 pour orner et enrichir le Cabinet d'histoire naturelle de Sa Majesté*.

¹⁶⁴ Stéphane Castelluccio, *Les meubles de pierres dures de Louis XIV et l'atelier des Gobelins*, 2007, p. 102.

¹⁶⁵ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 492 : Mémoire, daté du 2 juin 1746.

¹⁶⁶ Stéphane Castelluccio, *op. cit.*, p. 100.

¹⁶⁷ *Idem.*, p. 103.

¹⁶⁸ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 17, pièces 514-515.

¹⁶⁹ Stéphane Castelluccio, *op. cit.*, p. 103.

également le devenir plus tardif de ces trois tables¹⁷⁰ que l'on retrouve ainsi exposées au milieu de la Galerie de Minéralogie, d'après un récit de 1842, peu de temps après l'inauguration de la Galerie :

« Personne ne saurait quitter cette galerie sans avoir admiré les trois magnifiques Tables en mosaïques de Florence placées au milieu, et qui seraient dignes d'orner le salon d'un roi. Ce sont tout simplement des pierres naturelles des plus belles couleurs que l'art n'a eu que la peine de polir et de rapporter pour en faire les beaux dessins et les élégants arabesques que vous voyez »¹⁷¹.

Ces récupérations, d'administration à administration, en faveur du Muséum mettent ainsi en lumière le fait que l'établissement exerce désormais un rôle de receveur quasi-naturel et évident des collections d'histoire naturelle de la Nation. C'est ainsi en toute logique qu'en l'an V de la République (1796-1797), le *Garde Magasin des Menu plaisirs* fait mention de deux buffets renfermant des spécimens minéralogiques déposés jusqu'alors dans un *Magasin d'Instruments de Musique*, qui sont ainsi vidés de leurs objets et que l'on décide d'envoyer en destination du Muséum¹⁷².

La dernière opération par laquelle le Muséum est en mesure d'accroître ses collections passe par les conquêtes militaires françaises. En effet, on retrouve trace d'une campagne qui se déroule de 1794 à 1796 en Belgique, Hollande et région rhénane. Il s'agit en fait de la Commission des Sciences et des Arts dans les pays conquis par les armées de la République, qui mandate une équipe composée d'André Thouin et Faujas de Saint-Fond, tous deux membres éminents de l'ancien Jardin du Roi et du Muséum, ainsi que de Charles De Wailly¹⁷³ et Gaspard Michel dit Leblond¹⁷⁴. Ces membres avaient en fait pour mission de parcourir les différentes villes de ces provinces conquises par les armées et d'y visiter les jardins, les bibliothèques, et cabinets d'histoire naturelle¹⁷⁵. Les objets et même animaux vivants récupérés formèrent ainsi une très importante plus-value pour les collections françaises. À travers les rapports établis¹⁷⁶, les tableaux faisant état des diverses possessions¹⁷⁷ et les récits

¹⁷⁰ Ces trois tables sont aujourd'hui conservées dans les collections de minéralogie et sont inventoriées A.96 ; A.97 ; A.98.

¹⁷¹ Pierre Bernard, Louis Couailliac, *Le Jardin des plantes : description complète, historique et pittoresque du Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie, des serres, des galeries de minéralogie et d'anatomie et de la vallée suisse...*, 1842-1843, p. 353.

¹⁷² A.N. O² 367, f° 10 ; A.N. O² 423, dossier 10, pièce 7.

¹⁷³ Charles De Wailly (1730-1798), architecte français.

¹⁷⁴ Gaspard Michel (1738-1809) dit L'abbé Leblond, bibliothécaire et antiquaire français.

¹⁷⁵ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 12, pièce 248 : Leur incombaient également la tâche de récupérer « les productions des arts qui se trouvent répandus dans les lieux publics, les églises, les couvents et les ateliers ».

¹⁷⁶ *Ibidem*.

de ses membres¹⁷⁸, on est en mesure de constater l'ampleur de cette entreprise. Les collections étaient, une fois sélectionnées par les membres, expédiées par caisses vers Paris.

Une prise particulièrement importante concerne celle du Cabinet du Stathouder de Hollande qu'un rapport évoque¹⁷⁹, retraçant l'arrivée des objets en plusieurs envois distincts. S'agissant plus particulièrement des minéraux, les indications mentionnées sont intéressantes, puisqu'elles font état de leur arrivée et du fait qu'il s'agit des seules caisses n'ayant pu être ouvertes, du fait du manque d'espace pour disposer leur contenu. On retrouve donc ici trace des saturations qu'a connues le Muséum tout au long de son histoire qui sont autant de motivations à la mise en place des divers projets d'agrandissement des espaces consacrés aux collections. En l'état, le Cabinet d'Histoire naturelle est alors encore en pleine phase de travaux pour aménager le second étage du vieux Château, aussi c'est l'amphithéâtre dans un premier temps, puis la maison Léger acquise en 1795, qui reçoivent les collections en attente de pouvoir gagner l'exposition du Cabinet une fois celui-ci agrandi. On retrouve en effet des demandes du Directeur du Muséum, alors Antoine-Laurent de Jussieu, qui réclame le 7 Thermidor an III (21 juillet 1795) au Directeur du Garde meuble national de fournir au Muséum une banne de toile afin de protéger les collections en provenance du Cabinet du Stathouder et installés provisoirement dans l'amphithéâtre. En effet selon ses dires, elles y souffrent à cause des effets du Soleil qui crée des réverbérations sur la lanterne de l'édifice. Jussieu insiste d'ailleurs, comme il le fait régulièrement, sur la nécessité absolue d'accéder à sa demande, car « *le temps presse et c'est servir la Nation que de lui assurer les moyens de conserver une riche et précieuse propriété nationale* »¹⁸⁰. La demande est finalement acceptée quelques jours plus tard quand des rideaux en forte toile écrue sont livrés à l'amphithéâtre¹⁸¹.

Au total, ce sont près de sept convois de 3 à 26 chariots qui acheminent ces objets sélectionnés vers le Muséum¹⁸². L'État français réitéra d'ailleurs l'expérience avec sa campagne en Italie, à partir du 24 Floréal an IV (13 mai 1796), à laquelle on retrouve de

¹⁷⁷ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 12 : *Tableau des envois faits au gouvernements [sic] par les commissaires à la recherche des objets de sciences et arts dans la Belgique et dans les pays conquis par les armées du nord et de Sambre et Meuse, depuis le 19 Fructidor [5 septembre 1794] époque de leur départ de Paris jusqu'au 18 Pluviôse l'an 3^{me} [6 février 1795] de la République Française.*

¹⁷⁸ On peut retenir en particulier celui d'André Thouin : *Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie*, 1841, deux volumes, 356 p. et 492 p.

¹⁷⁹ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 12, pièce 312 : Rapport au Directeur Général de l'Instruction Publique par les C^{ens} Cuvelier et Madaye.

¹⁸⁰ A.N. O² 443, dossier 33, pièce 3 : lettre d'Antoine-Laurent de Jussieu au Directeur du Garde-meuble national, le 7 Thermidor an III [21 juillet 1795].

¹⁸¹ A.N. O² 443, dossier 33, pièce 2 : lettre de l'Inspecteur provisoire du Garde meuble national Bayard aux citoyens composant la Com^{on} des Rev^{us} Nationaux, le 19 Thermidor an III [6 août 1795].

¹⁸² Bertrand Dageron, *Collections naturalistes entre science et empires (1763-1804)*, 2009, p. 349.

nouveau associé André Thouin, chargé d'y chercher les objets d'histoire naturelle qui pourront « *contribuer à la gloire et surtout au bonheur de la Nation* » selon ses propres propos dans un premier rapport établi après l'exploration des terres de Belgique et juste avant celle de Hollande¹⁸³.

1.2.2. Les principales collections minéralogiques du Muséum

Ces différents moyens d'acquisition mis à profit par le Jardin du Roi puis le Muséum ont ainsi permis d'accroître les collections et celles de minéralogie ont particulièrement pu en profiter. Parmi plusieurs collections venues enrichir les fonds du Muséum, certaines ont particulièrement marqué, par leur importance scientifique ou par leur prestige historique, le paysage de la minéralogie au Muséum et même au-delà. Nous allons maintenant en présenter quelques unes parmi les plus importantes.

La collection de pierres précieuses du Muséum apparaît encore de nos jours comme une des plus belles qui soit. Elle concentre en effet plusieurs spécimens reconnus à la fois sur le plan minéralogique, historique et artistique. Le récit de sa constitution s'étale sur plusieurs décennies avec diverses phases. Nous en avons déjà évoqué une avec la sélection faite par Daubenton parmi les objets conservés à l'Hôtel des Monnaies. En effet, outre les tables en marbre que Daubenton a souhaité récupérer, figurent également plusieurs pierres précieuses provenant de la collection de la Couronne constituée par Louis XIV. Le choix de Daubenton se porte notamment sur le Grand Saphir de Louis XIV¹⁸⁴ qui constitue aujourd'hui un fleuron du Trésor de la Galerie de Minéralogie. En effet, cette pierre était considérée comme la troisième pierre précieuse de France, dite « à l'usage du Roi »¹⁸⁵. On la retrouve figurée comme telle dans les inventaires successifs des Diamants de la Couronne, celui de 1691¹⁸⁶ et

¹⁸³ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 12, pièce 248 : « *La Hollande s'ouvrira bientôt à nos recherches, et nous fournira d'amples moissons dans tous les Genres. Nous y suivrons nos armées à fur et à mesure qu'elles y entreront ; et nous tacherons de ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer la gloire et surtout au bonheur de la Nation* ».

¹⁸⁴ François Forges, Nassima Benbalagh, « La véritable histoire du « Grand Saphir » de Louis XIV : est-il le « Ruspoli » ? », dans *Revue de l'Association Française de Gemmologie*, n° 185, septembre 2013, p. 61-66 : Traditionnellement désigné comme étant le « Saphir Ruspoli », du nom d'une famille italienne, un récent article démontrerait qu'il s'agirait en fait de deux pierres différentes et qu'en aucun cas le Grand Saphir de Louis XIV, conservé actuellement au Muséum national d'Histoire naturelle, serait le Ruspoli (je remercie Pierre-Jacques Chiappero pour m'avoir signalé et transmis cet article).

¹⁸⁵ Henri-Jean Schubnel, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸⁶ A.N. O¹ 3360 : Inventaire des Diamants de la Couronne, 1691, p. 2 : « *Vu saphir violet en losange garny d'or pesant avec sa garniture 7 gros et demy 12 grains estimé quarante mille livres* ».

de 1774¹⁸⁷ et parmi les saphirs dans ceux de 1789¹⁸⁸ et 1791¹⁸⁹. Ce saphir exceptionnel par ses dimensions et son héritage historique est dans un premier temps épargné d'un vol qui a lieu au Garde-Meuble en 1792. Il est mis alors en sûreté à l'Hôtel des Monnaies¹⁹⁰, jusqu'à ce que Daubenton le retienne dans sa sélection de pierres¹⁹¹. Il est ensuite intégré dans les collections et entre dans l'inventaire dressé en 1822 sous le numéro A.67¹⁹² (cf. **Annexe P1 ; VII ; 2**). La collection de pierres précieuses s'enrichit également de plusieurs autres exemples célèbres, comme l'opale de Louis XVIII inventoriée 87.44 ou le Diamant portrait inventorié 87.43.

Ces deux pierres nous permettent d'évoquer une autre étape majeure dans l'enrichissement de la collection de minéralogie et plus particulièrement de celle des pierres précieuses. Leur numéro d'inventaire indique en effet 87, soit l'année 1887 qui correspond à celle de la vente publique restée célèbre, au cours de laquelle furent vendus les bijoux de la Couronne. Toutefois, avant d'ouvrir la vente qui vit partir beaucoup de pierres précieuses, un certain nombre de pièces furent épargnées sur le motif de l'instruction qu'elles pouvaient apporter. C'est ainsi que le Muséum et l'École des Mines se partagèrent ces riches acquisitions, dont Henri-Jean Schubnel nous donne une liste tirée du catalogue du Muséum¹⁹³. Là encore, on notera l'importance accordée au Muséum pour y diriger ces pièces prestigieuses. Remarquons aussi l'importance accordée à l'École des Mines qui participe aussi au partage.

La seconde collection sur laquelle nous allons nous arrêter maintenant est celle du Prince de Condé en provenance de Chantilly, ce qui nous permet par la même occasion d'aborder un fait historique qui profita au Muséum. Nous avons déjà vu que la Révolution Française ne fit

¹⁸⁷ A.N. O¹ 3361 : Inventaire des Diamants de la Couronne, 1774, article 1, n°4 : « *Vu saphir d'Orient, pesant 132 Carats, estimé par l'Inventaire de 1691 quarante mille livres : Estimation qu'on a laissé subsister par rapport à sa valeur arbitraire* ».

¹⁸⁸ A.N. O¹ 3362 : Inventaire des Diamants de la Couronne, 1789, article 4, n° 1 : « *Une [sic] grand saphir faisant le n°4 de l'article 1^{er} de l'inventaire de 1774, non taillé forme losange à six pour de belle couleur et nette pesant cent trente deux karats deux seize, estimé quarante milles livres* » ; A.N. O¹ 3363 : Inventaire des Diamants, des Pierres de couleur, et des perles de la Couronne en 1789, 1789, article 6, n°1^{er} : « *Un grand saphir non taillé, forme losange à six pour de belle couleur et nette pesant cent trente deux karats deux seize, estimé quarante milles livres* ».

¹⁸⁹ Jean-Marie Bion, Charles Gabriel Frédéric Christin, François-Pascal Delattre, *Inventaire des diamans de la Couronne, perles, pierreries, tableaux, pierres gravées et autres monumens*, 1791, première partie, p. 199 : « *Un gros morceau de saphir, forme losange à six pans, poli à plat sur toutes les faces, deux vives arrêtes arrondies, vif et net, pesant cent trente-deux karats un seize, estimé cent mille livres* ».

¹⁹⁰ François Forges, Nassima Benbalagh, *op. cit.*, p. 62.

¹⁹¹ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 17, pièce 515 : Extrait du Registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle dans sa séance du 24 Prairial an 4 de la République française une et indivisible, daté du 24 Prairial an IV [12 juin 1796] : Daubenton évoque le Grand Saphir de Louis XIV sous le n°20 que l'on peut identifier par la description qu'il en donne ainsi que son estimation du dernier inventaire des Diamants de la Couronne en date de 1791.

¹⁹² François Forges, Nassima Benbalagh, *op. cit.*, p. 62.

¹⁹³ Henri-Jean Schubnel, *op. cit.*, p. 8 : « *n° 87.33 : 12 améthystes [...] n° 87.34 : 20 opales dont 8 montées [...] n° 87.35 : 10 perles [...] n° 87.36 : 3 perles [...] n° 87.37 : lot de petites perles enfilées sur soie [...] n° 87.38 et 39 : 2 lots de turquoises [...] n° 87.40 : 19 topazes roses [...] n° 87.41 : perles de rebut [...] n° 87.42 : 8 bértyls émeraudes, désignés comme « tourmalines » puis « pierres vertes » à l'Officiel* ».

pas du Jardin du Roi une cible, mais au contraire qu'elle institua l'établissement royal en véritable administration républicaine. Cette dernière put ainsi profiter d'avantages, parmi lesquels la récupération des saisies révolutionnaires faisait partie. En effet, de nombreuses confiscations furent effectuées et y compris pour ce qui touche à l'histoire naturelle. C'est précisément le cas du cabinet d'histoire naturelle de Chantilly, pour qui la Convention autorise le Ministre de l'Intérieur, par décret du 26 mai 1793 « à faire transporter du château de Chantilly au Cabinet National tous les objets d'histoire naturelle et les armoires dans lesquelles ces objets sont conservés »¹⁹⁴. Ce cabinet, localisé dans les dernières pièces de l'appartement du prince de Condé¹⁹⁵ à Chantilly, était alors fort célèbre et renfermait en particulier une collection minéralogique dont la qualité du contenu ainsi que la façon dont ces collections étaient rangées frappait. Ce qui était particulièrement remarquable résidait dans un meuble très précis, dont l'usage exclusif était de renfermer les collections de minéraux, comme le laisse deviner son décor extérieur. Il s'agit d'un meuble dit « à la grecque » réalisé par l'ébéniste suédois Georg Haupt (1741-1784) en 1774. C'est le roi de Suède, Gustave III, qui suite à son séjour à Chantilly en 1771, prit la décision d'offrir ce meuble au prince de Condé¹⁹⁶. Le meuble contenait un échantillonnage de minéraux suédois et présentait la particularité de supporter sur son plateau une série de minéraux¹⁹⁷. Germain Bapst retrace l'histoire complexe de l'enlèvement des collections du château de Chantilly pour les acheminer jusqu'au Muséum en bien des étapes, où la conformité historique se mêle quelque peu aux élans du récit. Retenons simplement que le meuble a bel et bien été transporté avec ses collections au Muséum et qu'après un certain temps, il fut exposé, selon Germain Bapst,

¹⁹⁴ Édouard Lamy, *Les cabinets d'Histoire Naturelle en France au XVIII^e siècle et Le Cabinet du Roi (1635-1793)*, 1930, p. 58.

¹⁹⁵ Louis V Joseph de Bourbon-Condé (1736-1818).

¹⁹⁶ D'après la notice d'œuvre consacrée au meuble minéralogique disponible en ligne sur le site Internet du musée Condé de Chantilly : <http://srv225.hosteur.com/musee/conde02/voir.xsp?id=00101-5888> [20 mai 2014].

¹⁹⁷ Germain Bapst, « Histoire d'un cabinet minéralogique », dans *Revue des Deux Mondes*, Tome 110, mars 1892, p. 437-449 : dans son article, Germain Bapst revient sur toute l'histoire et les étapes qui ont amené le Muséum à faire l'acquisition des collections d'histoire naturelle de Chantilly et en particulier de ses collections minéralogiques, incluant le fameux meuble minéralogique. Il en donne également une description très détaillée : « Ce meuble est un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'ébénisterie. De forme rectangulaire et monté sur pied, sa charpente est en bois de rose et ses côtés décorés de marqueterie, en peuplier ou sapin colorié (c'est ainsi, du moins, que l'a décrit Bernardin de Saint-Pierre). La partie supérieure formée en piédestal, avec gorge et frise en bronze doré, supporte une pyramide de cristaux constituant une masse considérable et quelque peu informe pour l'œil. Au centre de l'entablement sur lequel repose la partie supérieure du meuble avec cette masse de minéraux, sont en relief les armes de Condé en bronze fondu, ciselé et doré, surmontées de la couronne fleurdéliée de prince français, avec les bâtons de grand maître et les colliers des ordres. Le centre du devant du meuble s'abat quand on l'ouvre, comme une table de secrétaire, et sert de pupitre. Quand il est fermé, il présente une grande surface verticale, décorée d'une marqueterie de bois de diverses couleurs rehaussés de mastics également polychromes, représentant des guirlandes de fleurs et de lauriers, avec des torches allumées, symbole du flambeau de la science, des marteaux et autres outils nécessaires aux arts et à l'industrie.

À l'intérieur se trouvent vingt-quatre petits tiroirs de même forme, contenant chacun un grand nombre de cases dans lesquelles le roi de Suède avait fait mettre les échantillons minéralogiques ».

au centre de la Galerie du Muséum¹⁹⁸. Les collections qu'il contenait sont apparemment restées dedans avec un classement identique, vraisemblablement selon la volonté de Bernardin de Saint-Pierre¹⁹⁹, alors Intendant pour quelques jours encore, avant la transformation imminente du Jardin en Muséum qui a lieu le 10 juin 1793²⁰⁰. En ce qui concerne les autres collections saisies à Chantilly, elles ont été mélangées et dispersées, de telle sorte qu'il n'a pas été possible de les identifier. Cette question s'est d'ailleurs posée en 1814, lorsque le prince de Condé, de retour, souhaite récupérer ses collections. Le Muséum n'est alors pas en mesure de les identifier, aussi le prince y renonce mais souhaite tout de même que lui soit rendu le meuble minéralogique²⁰¹, qui fait aujourd'hui bien partie des collections du musée Condé de Chantilly, inventorié OA 63.



Meuble minéralogique, Georg Haupt, 1774, chêne, bois de rose, sycomore, bouleau, amarante, acajou, minéraux, bronze doré, musée Condé, Chantilly (entré en 1897), OA 63

© René-Gabriel Ojéda, Réunion des musées nationaux

Cet exemple de saisie révolutionnaire n'est pas unique, même s'il se révèle particulièrement important dans l'histoire de la constitution des collections du tout nouveau Muséum. On peut en effet prendre un second cas rejoignant celui des pierres précieuses collectées en plusieurs étapes par le Muséum. Il s'agit du saphir jaune, inventorié A.66 (cf. **Annexe P1 ; VII ; 5**), aujourd'hui conservé dans le Trésor de la Galerie de Minéralogie. Cette pierre fait également partie, comme le Grand Saphir de Louis XIV, des objets récupérés

¹⁹⁸ *Idem.*, p. 448.

¹⁹⁹ *Ibidem.*

²⁰⁰ Bernardin de Saint-Pierre démissionne de ses fonctions le 7 août 1793, alors que le Muséum est officialisé par décret le 10 juin 1793 et que la décision de saisir le cabinet d'histoire naturelle de Chantilly remontait au 26 mai 1793.

²⁰¹ Germain Bapst, *op. cit.*, p. 449.

à l'Hôtel des Monnaies, d'après la sélection faite par Daubenton en 1796²⁰². Jusqu'à récemment on ne connaissait pas son histoire, mais un article récent nous confirme qu'il s'agirait bien d'une autre saisie révolutionnaire, puisque Pierre-Jacques Chiappero attribue la pierre comme ayant appartenu au Duc de Penthièvre (1725-1793) avant d'être incluse dans les saisies de la Révolution²⁰³. Ce serait qui plus est le cas pour une autre pièce, le diamant jaune, inventorié A.69 aujourd'hui dans les collections du Muséum.

Au-delà de ces enrichissements ponctuels, mais toutefois non représentatifs d'ensembles cohérents, les collections minéralogiques du Muséum se sont également enrichies de collections complètes et uniformes, formées par des particuliers. Ce sont ces collections qui œuvrent à la renommée du Muséum, avec des pièces importantes tant pour leur valeur intrinsèque que pour leur valeur scientifique. Nous retiendrons deux exemples particulièrement saisissants, le premier pour l'élan nouveau qu'il conféra au Muséum dans ses possessions minéralogiques, la collection Weiss ; le second pour sa haute valeur scientifique reconnue sur le plan international, la collection Haüy.

La collection Weiss est acquise au tout début du XIX^e siècle et marque un symbole du renouveau du Muséum. Joseph Deleuze la décrit et, selon lui, ce renouveau est permis par les victoires françaises et la figure de Napoléon Ier²⁰⁴. Cette idée, au demeurant assez exagérée et servant peut-être plus à habiller le récit de Deleuze, est néanmoins très juste s'agissant de la collection Weiss acquise après de longues négociations. Le Premier Consul Bonaparte, futur Napoléon, aurait notamment fait pencher la balance en faveur du Muséum. Cette collection, du nom de son ancien possesseur, l'Autrichien Weiss, est décrite par René Just Haüy (1743-1822), alors Professeur de minéralogie au Muséum. Son discours quant à l'importance qu'elle revêt pour le Muséum rejoint ce que disait Deleuze²⁰⁵, à savoir que la collection de minéralogie du Muséum fut bouleversée suite à cette acquisition. Haüy explique en effet que « *les minéraux de M. Weiss répartis parmi ceux du Muséum rempliront beaucoup de lacunes sinon dans la série des espèces, au moins dans celle des variétés ; qu'ils contribueront à répandre sur ce grand ensemble un air de magnificence mieux assorti de la dignité du*

²⁰² A.N. F¹⁷ 1229, dossier 17, pièce 515 : Extrait du Registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle dans sa séance du 24 Prairial an 4 de la République française une et indivisible, daté du 24 Prairial an IV [12 juin 1796]

²⁰³ Pierre-Jacques Chiappero, « La collection de Minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle », extrait d'une conférence du 27 septembre 2011 intitulée « La minéralogie au pays des merveilles », Association Chercheurs Toujours, disponible en ligne : http://chercheurs_toujours.vjf.cnrs.fr/resumes%20Mineralogie.htm [19 février 2014].

²⁰⁴ Joseph Deleuze, *op. cit.*, p. 91.

²⁰⁵ *Idem.*, p. 101.

lieu »²⁰⁶. La collection Weiss est riche de 1690 minéraux dont une grande partie provient d'Europe centrale et de Russie²⁰⁷.

Son acquisition ne se fit toutefois pas sur le champ, à cause de démêlés impliquant Balthazar George Sage, fondateur de l'École des Mines et grand rival du Muséum. C'est finalement Bonaparte qui, ayant été mis au courant de cette affaire, trancha en faveur du Muséum et Haüy fut « récompensé de son savoir, de ses mérites et de la très belle augmentation des collections nationales qui attireraient tant d'élèves et d'auditeurs aux cours de minéralogie donnés par lui au Muséum »²⁰⁸. La collection Weiss entre donc dans les collections du Muséum au cours de l'année 1802, en effet dans une lettre, Haüy annonce au Ministre de l'Intérieur qu'une partie est arrivée sans accident²⁰⁹. Il revient de plus sur les modalités de l'acquisition qui s'est faite au moyen de l'échange avec Weiss de certains spécimens qu'il désirait²¹⁰.

La seconde collection qui figure parmi les collections majeures du Muséum est précisément celle de René Just Haüy, Professeur de minéralogie au Muséum de 1802 à 1822. Cette collection est marquante à la fois en raison de la richesse de son contenu et par les péripéties liées à son entrée au Muséum. Elle a été formée par Haüy depuis ses premières fonctions à l'École des Mines, jusqu'à son poste en tant que Professeur au Muséum. Son caractère exceptionnel tient au fait qu'elle renferme un grand nombre de types d'espèces minérales, c'est-à-dire de collections qui sont à la base de la reconnaissance de nouvelles espèces décrites, encore susceptibles d'être analysées de nos jours. C'est également dans l'organisation et le conditionnement même de ces pièces qu'il faut y chercher son importance. Haüy organisait lui-même ses spécimens et en particulier lorsque ceux-ci étaient à l'origine de la description d'une nouvelle espèce. Ce procédé spécifique a ainsi permis de les identifier rapidement. Il fixait le spécimen sur un socle noir à l'aide de cire noire et une étiquette collée juste en dessous en fournissait l'identification²¹¹. Les pièces pouvaient ensuite servir à ses

²⁰⁶ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 2528, pièce 63 : Rapport autographe à l'Assemblée des professeurs du Muséum, relatives à l'acquisition éventuelle de la collection minéralogique de Mr. Weiss, daté du 27 Nivôse an X [17 janvier 1802].

²⁰⁷ Henri-Jean Schubnel, *op. cit.*, p. 16.

²⁰⁸ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, « Trésor du Muséum cristaux précieux, gemmes et objets d'art », *Revue de gemmologie A.F.G.*, numéro spécial, septembre 1993, p. 41.

²⁰⁹ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1987, f° 611 : lettre de Haüy au Ministre de l'Intérieur, datée du 19 Germinal an X [9 avril 1802].

²¹⁰ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1987, f° 613 : lettre de Haüy au Ministre de l'Intérieur, datée du 12 Ventôse an X [3 mars 1802].

²¹¹ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 45.

démonstrations en tant que Professeur ou bien être exposées, comme nous le verrons plus loin. Concernant cette collection, nous pouvons également retenir les différentes étapes qui ont amené le Muséum à l'intégrer à ses collections. À la mort de Haüy en 1822, la collection est proposée à la vente par la nièce et héritière du Professeur, mais faute de moyens, n'est pas acquise. Elle est finalement vendue l'année suivante en Angleterre, au duc de Buckingham pour une somme considérable. Elle y reste alors jusqu'à la mort du duc en 1848. Elle y est notamment cataloguée et on peut retrouver le numéro se rattachant à cet inventaire, rajouté sur les étiquettes des socles. En 1848, la France souhaite alors faire son maximum pour essayer d'en faire l'acquisition et dépêche Armand Dufrénoy (1792-1857)²¹², nouvellement nommé comme Professeur de minéralogie succédant à Alexandre Brongniart, avec comme ordre de l'acheter à n'importe quel prix. Ce qui aurait pu s'avérer un gouffre financier, compte tenu de l'importance de la collection, fut finalement une très bonne affaire pour la France. En effet, l'ensemble de la collection²¹³ put être récupéré pour une somme raisonnable et a été depuis conservé à la Galerie de Minéralogie.

Cet exemple de la collection Haüy nous montre bien le basculement qu'il y a eu dans la politique d'acquisition du Muséum. Avec le XVIII^e siècle, on note le goût prononcé pour la curiosité qui règne et qui se matérialise par les acquisitions d'objets de grande rareté. C'est le cas, par exemple, avec une suite d'argent natif cristallisé dans la calcite blanche clivable, très recherchée par les collectionneurs et envoyée par le roi du Danemark, Christian VII, à Buffon en 1770²¹⁴. Tandis qu'au XIX^e siècle bien au contraire, c'est la présence de types d'espèces minéralogiques dans les collections qui prime. En effet après Haüy, d'autres collections riches sur le plan scientifique sont acquises ou constituées par l'établissement national. Citons ainsi tour à tour la collection de Gillet de Laumont (1747-1834)²¹⁵ achetée en 1835 ; celle de Romé de l'Isle (1736-1790)²¹⁶ incluse dans la précédente ; et celle de Bournon²¹⁷ vendue dans un premier temps au roi Louis XVIII puis récupérée par le Muséum à partir de 1825 pour une

²¹² Pierre-Armand Dufrénoy (1792-1857) est d'abord professeur de minéralogie puis directeur de l'École des Mines de 1836 à 1857 et devient ensuite Professeur de minéralogie au Muséum de 1847 à 1857.

²¹³ Soit 6000 minéraux conservés avec leur socle noir comptabilisés en 1993 par Henri-Jean Schubnel responsable des collections de minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle, d'après Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 45.

²¹⁴ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p 25.

²¹⁵ *Idem.*, p. 14. : François Pierre Nicolas Gillet de Laumont (1747 [sic]-1834) est inspecteur général des mines et l'un des meilleurs collectionneurs de son temps avec une collection incluant des spécimens étrangers ainsi que des types d'espèces minérales.

²¹⁶ *Ibidem.* : Jean-Baptiste Romé de l'Isle (1736-1790) est minéralogiste, développe une riche collection minéralogique qui entre en possession de Gillet de Laumont.

²¹⁷ *Ibidem.* : Jacques-Louis de Bournon (1751-1825) est minéralogiste, il s'exile à Londres à partir de 1792 et participe à la fondation de la *Geological Society of London* en 1808. Il revient en France sous Louis XVIII et vend sa collection au roi et en devint directeur.

partie, le reste étant allé au Collège de France qui la finalement déposée au début des années 1990 au Muséum²¹⁸.

On peut ainsi suivre les acquisitions jusqu'à la fin du XIX^e siècle, où un nouvel élan est pris avec, sous le mandat du Professeur Alfred Descloizeaux²¹⁹ de 1876 à 1893, la constitution de la deuxième plus grande collection de travail du Muséum²²⁰. La toute fin du XIX^e siècle et le XX^e siècle sont ensuite marqués par la figure du Professeur Alfred Lacroix qui développe plus encore le laboratoire de minéralogie qu'il ne l'a jamais été²²¹.

Terminons ce chapitre des collections avec la collection unique de modèles de cristaux de Romé de l'Isle. Ce dernier travailla et mit en application ses découvertes sur la cristallographie, sous la conduite des leçons du professeur Sage, grand rival du Muséum, qui officiait à la première École des Mines. La parution en 1783 de l'ouvrage de Romé de l'Isle *Cristallographie, ou Description des formes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique...* est l'occasion pour lui de mettre au point et de perfectionner l'entreprise dans laquelle il s'était lancé²²². Ce dernier a en effet confectionné ce qui constitue la première vraie collection de modèles cristallographiques²²³. Les modèles cristallographiques peuvent être assimilés à des instruments de travail à partir desquels s'exerce la réflexion du minéralogiste. Ils servent en effet à multiplier les modèles de cristaux qui restent somme toute relativement rares, pour permettre aux minéralogistes d'en étudier l'orientation des faces, tout en facilitant l'observation. Les premiers modèles réalisés par Romé de l'Isle sont en terre cuite, sculptés dans une glaise malléable et de petite taille : 3 centimètres de haut sur 1 centimètre de large, de couleur brique ou grise. Face à ces modèles, il en existe également d'autres en divers matériaux, en bois ou en laiton. La diffusion des modèles de Romé de l'Isle est assez vaste, on retrouve actuellement dans plusieurs musées des exemples de modèles venant de sa collection²²⁴. Ces collections sont d'autant plus intéressantes que Haüy s'en est inspiré lors de la rédaction de ses travaux et en a

²¹⁸ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, Erik Gonthier, *Trésor du Muséum, cristaux précieux, gemmes et objets d'art*, 1998, p. 116.

²¹⁹ Alfred Louis Olivier Le Grand des Cloizeaux (1817-1897) est minéralogiste et Professeur de minéralogie au Muséum de 1876 à 1897.

²²⁰ Henri-Jean Schubnel, *op. cit.*, p. 20.

²²¹ *Idem.*, p. 21.

²²² *Ibidem.*, p. 12.

²²³ Lydie Touret, *René-Just Haüy : l'âme des cristaux*, École des Mines de Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 1994, p. 50.

²²⁴ C'est le cas par exemple du Teylers Museum de Haarlem (Pays-Bas) qui possède une collection complète de modèles en terre cuite de Romé de l'Isle acquise en 1785.

lui-même développés²²⁵ qui se sont répandus comme ceux de Romé de l'Isle²²⁶. Nous verrons par la suite que de tels modèles ont également été exposés dans les vitrines, aux côtés de spécimens minéralogiques. Les collections de Romé de l'Isle ont par ailleurs intégré celles du Muséum, par l'intermédiaire de la collection de Gillet de Laumont en 1835²²⁷, incluant des exemples de modèles cristallographiques, véritables instruments de la recherche scientifique, mais également outils de médiation lorsqu'ils étaient présentés dans les vitrines, à l'équivalent des objets d'art.

1.2.3. « L'art des minéraux »

La problématique des collections minéralogiques induit nécessairement des considérations ayant trait aux sciences et nous verrons dans une seconde partie que cela se ressent à travers la muséographie choisie. Toutefois, les collections minéralogiques ont également été considérées en tant qu'objets d'art, en raison de leur grande qualité visuelle ou encore de leur statut de curiosités, par ailleurs très apprécié. Comme nous l'avons vu, cela a pu s'exprimer au moyen des acquisitions faites notamment au cours du XVIII^e siècle, avec les cabinets d'ébène demandés par Buffon, ou bien encore les tables en marbre acquises et conservées fièrement dans l'espace d'exposition et durant chacune des phases d'aménagement du Cabinet puis de la Galerie de Minéralogie. De façon plus générale, ce statut attribué aux collections minéralogiques s'observe à travers un grand nombre d'objets de la collection. Jonathan Simon, dans sa publication consacrée aux collections et aux musées d'histoire naturelle, évoque les considérations esthétiques qui primaient, surreprésentant de ce fait certaines espèces pour leurs qualités esthétiques par rapport à d'autres²²⁸.

Les exemples de ce type pourraient être multipliés, les objets dits « historiques », englobés dans les collections minéralogiques sont en effet particulièrement nombreux. On en trouve de toutes les époques et de toutes les provenances géographiques. Dès la création du Droguier du

²²⁵ Jules-André-Henri Lucas, *Tableau méthodique des espèces minéralogiques, première partie*, 1806, p. XVI : « M. Pleuvin, demeurant au Muséum d'Histoire naturelle, exécute des suites de Modèles en bois de tous les cristaux que M. Haiiy a décrits dans son *Traité de Minéralogie* [...]. Tous ces Modèles sont exécutés avec la plus grande précision, de manière que les incidences respectives de leurs faces sont sensiblement égales à celles que l'on observe sur les cristaux eux-mêmes. Chacun d'eux porte une étiquette qui indique le nom sous lequel cette variété a été décrite et figurée, soit dans le *Traité de Minéralogie*, soit dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, ou dans le *Journal des Mines*. La Collection complète est composée de plus de 600 Modèles ».

²²⁶ Ses collections de modèles cristallographiques ont de la même manière été répandues, on retrouve ainsi au Muséum naturellement, mais également dans d'autres musées, comme cet exemple des collections du Teylers Museum de Haarlem (Pays-Bas) en bois cette fois-ci.

²²⁷ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, Erik Gonthier, *Trésor du Muséum, cristaux précieux, gemmes et objets d'art*, 1998, p. 49.

²²⁸ Jonathan Simon, « Taste, order and aesthetics in Eighteenth-century mineral collections », dans *From private to public natural collections and museums*, 2005, p. 109.

Roi, on remarque par exemple des vases en serpentine d'origine allemande, aux côtés des pots à drogues²²⁹. D'autres pièces se rattachent à des découvertes tantôt archéologiques tantôt exotiques et sont à chaque fois marquées par la qualité de leur exécution ou par la présence de gemmes incrustées ou composant l'objet en lui-même. Citons simplement la coupe en jade à la sirène, inventoriée A.47 (cf. **Annexe P1 ; VII ; 1**) dont l'acquisition s'est faite en même temps que les bijoux de la Couronne, en 1796. Cette coupe, dont on peut suivre la trace par les inventaires, notamment grâce à Jules Guiffrey qui publie l'*Inventaire général du Mobilier de la Couronne sous Louis XIV (1663-1715)*²³⁰, ainsi que par l'Inventaire des bijoux de la Couronne un siècle plus tard en 1791²³¹, est semble-t-il exposée dans le Cabinet d'Histoire Naturelle avec les autres objets d'art inclus dans la collection, comme le miroir dit traditionnellement de Moctezuma²³².

Les motivations sous-jacentes à ces acquisitions d'objets d'art de genres très différents et réalisés à partir de gemmes et de minéraux précieux relèvent de plusieurs tendances. Au XVIII^e siècle, les justifications invoquées, en particulier lors de la demande de la première table en marbre par Buffon, sont surtout d'orner et d'enrichir le Cabinet d'Histoire naturelle²³³. Après la Révolution, le discours exprimé au moment de la sélection des objets dans les collections de l'Hôtel des Monnaies est sensiblement différent, puisque les objets uniquement « de luxe » sont apparemment soigneusement mis de côté, tandis que c'est sur le principe de l'instruction publique que Daubenton opère ses choix. L'objectif est alors d'exposer de tels objets afin de présenter l'utilisation de matériaux de ce type dans les arts, en montrant les pièces dans des armoires dites technologiques. Toutefois, on remarque que des demandes faites par Antoine-Laurent de Jussieu à la même période, en 1795, concernant des marbres, des tables, des vases, ne se font pas seulement sur le seul motif de l'instruction publique, mais afin de « *contribuer à l'instruction et ajouter en même temps à l'ornement de cette galerie* »²³⁴. On constate donc que les considérations esthétiques sont toujours présentes.

²²⁹ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 22 : on peut citer particulièrement la vase inventorié 140.88, seul objet des collections ayant conservé son étiquette originale du Cabinet du Roi collée au revers.

²³⁰ Jules Guiffrey, *Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (1663-1715)*, 1885-1886, Tome 1, p. 206.

²³¹ Jean-Marie Bion, Charles Gabriel Frédéric Christin, François-Pascal Delattre, *Inventaire des diamans de la Couronne, perles, pierreries, tableaux, pierres gravées et autres monumens*, 1791, seconde partie, p. 57.

²³² Ce miroir célèbre est déjà décrit dans la première description du Cabinet d'Histoire naturelle donnée par Dezallier d'Argenville en 1742 où il cite « *un grand Platau convexe des deux côtés, de Cristal noir & ondé, trouvé dans les tombeaux des Incas du Pérou* », cité dans Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1742, p. 199.

²³³ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 492 : Mémoire, daté du 2 juin 1746.

²³⁴ A.N. F¹⁷ 3880.

Terminons ce chapitre de l'art des minéraux par ce qui est, depuis le XVII^e siècle, une norme au Jardin : le recours à l'illustration des différentes espèces d'histoire naturelle par des peintres spécialisés. Cette pratique est matérialisée dans un premier temps par la nomination d'un peintre, en tant que membre permanent du personnel du Jardin. Puis, une fois le Muséum organisé, on assiste même à la création d'une chaire d'iconographie. Cette chaire est alors à la charge du peintre et Professeur Gérard van Spaendonck²³⁵ mais seulement de manière éphémère car dès 1822 elle est supprimée. Les œuvres ainsi réalisées devaient présenter un intérêt esthétique, mais également se conformer à une exactitude visuelle, afin de permettre une étude et une description des espèces. Néanmoins, la question de peintures de minéraux est restée pour le moins mineure que ce soit aux époques du XVIII^e ou du XIX^e siècle, comme nous l'apprend dans son article Léon Bultingaire²³⁶. En effet, alors que le règlement de 1793 prévoit que le cours d'iconographie s'applique aux trois règnes de la nature et que les élèves ainsi formés soient en mesure de rendre la forme et la couleur des minéraux, dans les faits il n'en a pas été le cas²³⁷. Ceci se vérifie quand, au moment de la suppression de la chaire d'iconographie en 1822, deux nouveaux postes sont créés au Muséum, celui de maître de dessin pour les plantes et de maître de dessin pour les animaux mais aucun concernant les minéraux. Il semblerait en fait que les œuvres des peintres, qui trouvaient leur utilité s'agissant des végétaux et des animaux, n'en présentaient pas pour les minéraux. Concrètement, là où l'identification d'un végétal par le biais d'une peinture est admise, celle d'un minéral est en revanche bien plus complexe. L'identification d'un minéral passe en effet non seulement par son aspect extérieur, mais aussi par ses caractères chimiques. De plus, l'examen extérieur du spécimen demande une interprétation très fine qui, si elle est erronée, est susceptible de fausser le cas échéant toute identification²³⁸.

Des essais ont tout de même été réalisés, en particulier dans le domaine de l'illustration. On peut citer par exemple Buc'hoz qui réalise en 1782 une centaine de planches où sont figurés des minéraux, des fossiles, etc., en couleurs qui plus est²³⁹. Ces représentations sont très détaillées, soignées et accompagnées de descriptions en fin d'ouvrage. Cependant, c'est justement là que les limites de la réalisation se posent, puisqu'en effet les interprétations qui

²³⁵ Gérard van Spaendonck (1746-1822) est un peintre et graveur.

²³⁶ Léon Bultingaire, « L'art au Jardin des Plantes », dans *Archives du Muséum national d'Histoire naturelle*, 6^{ème} série, Tome 12^{ème}, volume II, 1935.

²³⁷ *Idem.*, p. 673.

²³⁸ *Idem.*, p. 674.

²³⁹ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Les dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le Règne Minéral, ou collection de minéraux précieusement coloriés, pour servir à l'intelligence de l'histoire générale et économique des trois Règnes*, 1782, 107 p.

ressortent de ces illustrations sont à plusieurs reprises fortement exagérées et exacerbées. On peut citer l'exemple de la figure 3 de la planche XXII.



BUC'HOZ Pierre-Joseph. *Les dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le Règne Minéral, ou collection de minéraux précieusement coloriés, pour servir à l'intelligence de l'histoire générale et æconomique des trois Règnes*, 1782. Figure 3, planche XXII.

© Anton Moret

La description associée indique qu'il s'agit d'une dendrite sur laquelle on peut apercevoir le portrait d'un homme et que l'on pourrait aller jusqu'à accorder un style à cette figure « pour être du fameux Rembrandt, tant elle est naturelle, quoique ce soit un pur jeu de la nature »²⁴⁰. Effectivement, dans l'illustration du spécimen minéralogique, un homme de profil gauche est clairement dessiné au centre. On comprend alors l'importance qu'a l'interprétation dans ce type de représentation, la rendant de ce fait incompatible avec les caractères d'identification propres à l'étude des minéraux.

Les minéralogistes successifs du Jardin et du Muséum ont néanmoins toujours cherché à associer le domaine de l'art à celui de la minéralogie, comme nous avons pu le voir dans les parties précédentes. C'est d'ailleurs pour cette raison que tant d'objets précieux et rares sont conservés dans cette collection, ils constituent en effet le meilleur moyen de présenter au public les exemples de l'emploi de ces matériaux dans la fabrication des objets d'art.

1.3. La science minéralogique au regard des collections du Muséum national d'Histoire naturelle

1.3.1. *De l'usage des minéraux à la naissance de la minéralogie*

Les minéraux font partie des premières collections du Droguier du Roi institué à la création du Jardin. Ce droguier avait pour objectif la conservation et la mise à disposition de diverses drogues, plantes et donc aussi minéraux, dans un but médical. Il était alors étroitement lié au Jardin qui lui en fournissait ses produits. La présence des minéraux dans ce droguier se comprend donc dans l'utilisation en tant que remèdes des différents spécimens, selon la

²⁴⁰ *Idem.*, p. 103.

pensée en cours au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. On attribue en effet des vertus curatives à certaines pierres précieuses, comme l'explique Antoine Schnapper :

« On collectionnera les pierres qui auraient la vertu de dissoudre les calculs dans le corps humain²⁴¹ [...]. Elles continuent à soutenir le cœur en cas de peste ou d'empoisonnement, même si leur dureté joue contre elles en un temps où la médecine interne, sous forme de poudre ou de teinture, supprime les amulettes portées sur le corps : il faut les broyer, ce qui n'est point aisé »²⁴².

Nicolas Lemery publie par exemple en 1698 son *Dictionnaire Universel des Drogues simples*, qui répertorie une multitude de préparations, plantes et minéraux, en formulant à chaque notice la description de la substance, son utilisation en tant que remède et en indiquant même la posologie à suivre²⁴³. Il décrit par exemple les propriétés du saphir, efficace selon lui contre les hémorragies, entre autres vertus²⁴⁴.

L'institution du Droguier du Roi en Cabinet d'Histoire naturelle transforma l'usage qui était fait des collections et les minéraux prirent leur place dans les rangs de la recherche scientifique avec la minéralogie. Toutefois, il ne faut pas entendre la minéralogie du XVIII^e siècle au sens actuel. En effet, à l'époque du Cabinet d'Histoire naturelle, devant le peu de distinctions faites, est compris sous l'appellation de « minéralogie » pratiquement l'ensemble des connaissances se rattachant au règne minéral²⁴⁵. Ce n'est qu'au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle que le développement des Sciences de la Terre s'opère et que les disciplines de la minéralogie²⁴⁶, de la géologie²⁴⁷ et de la pétrographie²⁴⁸ vont se différencier.

L'enseignement de la minéralogie ne se faisait d'ailleurs pas encore sous l'administration de Buffon, ou tout du moins pas de manière instituée comme celui de la botanique par exemple, pour laquelle existait un Professeur qui dispensait ses leçons dans l'amphithéâtre. Seul le démonstrateur, en l'occurrence Daubenton pendant de très longues années, pouvait aborder les collections minéralogiques réunies dans le Cabinet, en les commentant aux visiteurs.

²⁴¹ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe, les cabinets de curiosités en France au XVII^e siècle*, 2012, p. 32.

²⁴² *Idem.*, p. 50.

²⁴³ Nicolas Lemery, *Dictionnaire universel des drogues simples*, 1759, 1015 p.

²⁴⁴ *Idem.*, p. 780 : notice sur le saphir (cf. **Annexe P1 ; VII ; 2**).

²⁴⁵ Jean Orcel, « Les sciences minéralogiques », dans *Histoire générale des sciences*, René Taton (dir.), Tome 3 La science contemporaine, le XIX^e siècle, volume 1, p. 1961.

²⁴⁶ *Idem.*, p. 344 : « La Minéralogie et la Cristallographie approfondissent les recherches sur les minéraux constituant les roches, et, par l'étude du milieu cristallin, pénètrent jusque dans la structure atomique de l'état solide ».

²⁴⁷ *Idem.*, p. 343 : « La Géologie décrit l'aspect et la structure des grands ensembles de roches constituant l'écorce terrestre et dresse le tableau de leurs changements dans le cadre de l'espace-temps ».

²⁴⁸ *Ibidem.* : « Au niveau d'observation des agrégats de minéraux qui forment les roches, correspond la Pétrographie, étude de la composition minéralogique, de la structure, de la genèse et de l'évolution de ces assemblages, par modification chimique, cristallisation ou déformation mécanique ».

Il faut souligner de plus que les connaissances manquaient alors sur cette discipline et qu'on ne savait pas encore définir les caractères permettant l'identification exacte des spécimens. Des pensées comme celles de Buffon qui estimait que « *la forme cristalline n'est qu'un accident* »²⁴⁹ sont en parfaite contradiction avec les avancées développées au cours du siècle suivant, notamment par Haüy. On retrouvait ainsi d'autres théories et conceptions, comme celle, pour n'en citer qu'une, de Valmont de Bomare²⁵⁰. Ce naturaliste célèbre pour ses publications, développe un système de classement²⁵¹ inspiré de celui de Wallerius²⁵² ainsi qu'une organisation idéale d'un cabinet d'histoire naturelle, qu'il met en application en particulier au Cabinet d'histoire naturelle du prince de Condé à Chantilly dont il a la charge²⁵³.

Les collections du Cabinet d'Histoire naturelle sont alors en cohérence avec ces connaissances. On trouve en effet au Jardin un certain nombre de pièces historiques mais également des spécimens minéralogiques collectés par les voyageurs-naturalistes ou acquis auprès de collectionneurs. On peut se faire une idée de ces collections à l'aide d'une liste d'achats demandée par le comte d'Angiviller qui remplace Buffon un temps dans ses fonctions d'Intendant, à partir de 1771. La liste décrit 226 minéraux achetés entre 1776 et 1779 pour la somme totale de 15 000 livres. Les échantillons sont listés achat par achat, précisant à chaque fois la nature du minéral acquis et son prix²⁵⁴. Henri-Jean Schubnel commente cette liste, soulignant la récurrence des espèces choisies avec par exemple sur les 226 minéraux achetés, 204 qui sont des minerais et 19 seulement d'autres minéraux. Il conclut ainsi en faisant le constat que la minéralogie n'est alors « *encore qu'une science des minéraux utiles* »²⁵⁵.

1.3.2. *La minéralogie comme discipline parmi les Sciences de la Terre*

L'évolution de la discipline minéralogique s'est faite en adéquation avec celle des collections. En effet, on passe de 2600 minéraux pendant l'Ancien Régime, à un triplement

²⁴⁹ Raymond Furon, « Les sciences de la Terre : XVIII^e siècle », dans *Histoire générale des sciences*, René Taton (dir.), Tome II La science moderne (de 1450 à 1800), 1969, p. 712.

²⁵⁰ Jacques-Christophe Valmont de Bomare (1731-1807), naturaliste français.

²⁵¹ Jacques-Christophe Valmont de Bomare, *Minéralogie, ou Nouvelle exposition du règne minéral*, 1762, deux volumes, 365 p. et 374 p.

²⁵² Johan Gottschalk Wallerius (1709-1785), chimiste et minéralogiste suédois.

²⁵³ Germain Bapst, *op. cit.*, p. 439.

²⁵⁴ A.N. AJ¹⁵ 512, pièce 497 : Mémoire des minéraux, mines métalliques et demi-métaux, cristaux, spath et autres matières minérales, achetées pour le Cabinet d'histoire naturelle de Sa Majesté, dans les années 1776, 1777, 1778 et 1779.

²⁵⁵ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 40.

opéré par Haüy de 1802 à 1822, dépassant au total les 10 000 minéraux²⁵⁶. Ces chiffres éloquentes sont le fruit de grandes acquisitions, à commencer par celle de Weiss, d'une politique soutenue d'achats et de l'arrivée de dons. Cet encouragement des donations, entamé depuis l'Intendance de Buffon, qui était parvenu à attirer les faveurs des souverains de diverses nations, n'a en rien faibli au XIX^e siècle, où les envois sont encore nombreux. La situation en arrive ainsi jusqu'à nos jours, où d'après une enquête réalisée en 2000, le Muséum serait en possession de près de 60% des échantillons des collections de sciences de la terre de France²⁵⁷.

En outre, se pencher sur les figures des Professeurs successifs à la tête de la chaire de minéralogie de l'établissement à partir de 1793 est indispensable. Ils ont en effet été les acteurs décisifs de cette évolution. La nomination de Daubenton à ce poste de premier Professeur de minéralogie est un fait très révélateur du basculement qu'a connu la minéralogie dans son ensemble en cette fin du XVIII^e siècle et début XIX^e siècle, puisqu'on parle alors de naissance de la minéralogie en tant que science exacte²⁵⁸. Grâce au parcours de Daubenton, on est en mesure d'analyser l'évolution de la science minéralogique, puisqu'il a été pendant de longues années, depuis son arrivée au Jardin en 1742, en charge des collections et a veillé à appliquer la vision de Buffon. La minéralogie est alors principalement présente dans le Cabinet en tant qu'élément de curiosité, et les visiteurs peuvent observer des échantillons de minéraux côtoyer bon nombre d'objets en tout genre, du moment que ceux-ci sont faits en matières minérales, comme les tables en marbre ou le miroir en obsidienne traditionnellement dit « de Moctezuma ». Daubenton a également participé à la transformation du Jardin et en est devenu un autre acteur important avec son poste de Professeur. C'est précisément avec cette fonction que son regard sur les collections évolue et qu'il amorce le changement.

C'est en fait par l'enseignement de la chimie, révolutionnée par Lavoisier²⁵⁹, que les Professeurs du Muséum en la matière, Fourcroy²⁶⁰ et Vauquelin²⁶¹, vont inciter Daubenton à

²⁵⁶ Henri-Jean Schubnel, « Cristaux précieux », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, 1990, p. 3.

²⁵⁷ Jean-Louis Lacroix (dir.), *op. cit.*, p. 112.

²⁵⁸ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p. 13.

²⁵⁹ Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794), chimiste et traditionnellement nommé « père de la chimie moderne ».

²⁶⁰ Antoine-François Fourcroy (1755-1809), chimiste, il entre au Jardin du Roi à partir de 1784 et devient Professeur de chimie appliquée aux corps inorganiques au Muséum de 1793 à 1809.

²⁶¹ Louis-Nicolas Vauquelin (1763-1829), chimiste, il est Professeur de chimie appliquée aux corps organiques au Muséum de 1804 à 1830.

proposer en 1796 son *Tableau méthodique des minéraux*, où il utilise des avancées récentes en matière de nomenclature chimique²⁶².

À la même époque, et avant même de devenir Professeur à son tour à la place de Daubenton, Haüy commençait ses études et révolutionnait déjà le domaine de la cristallographie, tant et si bien qu'on le nomme le « *Père de la cristallographie mathématique* ». C'est lui en effet qui amène à la définition du concept d'espèce minérale sous le double-critère de la composition chimique et de la morphologie de chaque minéral²⁶³. Ce dernier critère avait d'ailleurs déjà été amorcé par les études de Romé de l'Isle²⁶⁴ qui venait remettre complètement en question la pensée de Buffon, pour qui les angles entre les faces des cristaux n'étaient que des « accidents de la nature »²⁶⁵.

Il faut également porter à l'œuvre de Haüy la paternité de nouvelles espèces auxquelles il attribua des appellations et dont les premiers spécimens décrits constituent des pièces uniques sur lesquelles les chercheurs sont amenés à se pencher en tant qu'éléments référentiels des espèces²⁶⁶.

Les progrès scientifiques ne se sont pas arrêtés avec Haüy, en effet chaque Professeur du Muséum constitue à sa façon un grand nom dans la recherche de la discipline et c'est naturellement sur les collections du Muséum que se fondèrent leurs découvertes et avancées respectives. Alexandre Brongniart de 1822 à 1847, puis Armand Dufrénoy de 1847 à 1857, suivi de Gabriel Delafosse²⁶⁷ de 1857 à 1876 et enfin Alfred Descloizeaux de 1876 à 1893, sont ainsi autant de figures majeures tant pour le développement des collections de minéralogie au Muséum que pour l'avancée de la discipline scientifique en tant que telle.

Pour terminer, il peut être intéressant de confronter la vision de la minéralogie suivant les époques, en se basant sur les définitions qui en étaient données dans les multiples dictionnaires d'histoire naturelle existants. On peut ainsi choisir trois époques distinctes, la

²⁶² Henri-Jean Schubnel, « Les types d'espèces minérales et les collections de synthèses anciennes du Muséum National d'Histoire Naturelle », dans *Dossiers de la Galerie*, numéro spécial, décembre 1999, p. 4.

²⁶³ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p.13.

²⁶⁴ La loi de la constance des angles dièdres, 1772.

²⁶⁵ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 43.

²⁶⁶ *Idem.*, p. 45.

²⁶⁷ Gabriel Delafosse (1796-1878), minéralogiste et Professeur de minéralogie au Muséum de 1857 à 1876. Il est notamment le dernier élève de Haüy et se charge de publier le traité de Cristallographie de son maître à titre posthume en 1822.

première de Valmont de Bomare datée de 1762 ; celle de Jean-André Lucas fils²⁶⁸ de 1818 ; et enfin celle de Jules Pizzeta de 1890.

« La minéralogie comprend l'énumération & la description des eaux, des fossiles, des minéraux, des demi-métaux, des métaux, & de toutes les substances qui se trouvent à la surface, ou dans l'intérieur de notre globe »²⁶⁹.

« Partie de l'Histoire naturelle, qui traite des corps inorganiques ou bruts, appelés minéraux. Considérée sous le point de vue le plus général, cette science s'occupe non-seulement d'indiquer les caractères au moyen desquels on peut distinguer entre elles les différentes substances minérales et parvenir à les classer ; mais encore d'assigner les rapports qui existent entre ces mêmes substances, leurs relations géognostiques ou de position, ou le rôle qu'elles jouent dans la composition du globe, les pays qui les fournissent, enfin les usages auxquels elles sont propres. Ces diverses manières de considérer les minéraux ont donné lieu à plusieurs divisions de la minéralogie qui ont formé long-temps autant de sciences particulières, mais qui sont cultivées aujourd'hui simultanément et avec succès, par un grand nombre de savans »²⁷⁰.

« On donne le nom de Minéralogie (de minera, minéraux, et logos, discours, traité) à la branche de l'histoire naturelle qui s'occupe des corps bruts ou minéraux. Les Minéraux ou corps inorganiques sont des corps de formation naturelle, résultant d'une réunion de particules élémentaires déterminée par l'attraction moléculaire. Ce sont les pierres, les métaux, les sels, etc. En un mot, tous les corps non organisés qui se trouvent naturellement à la surface et dans l'intérieur de la terre. Ces corps sont de simples agglomérations de particules homogènes, constituant des masses dont les plus petites parties possèdent les propriétés du tout, et qu'on peut, par conséquent, diviser et subdiviser mécaniquement à l'infini, sans qu'elles changent de nature ; mais ces masses présentent des formes très variées, suivant que les molécules qui les composent ont pris telle ou telle disposition »²⁷¹.

Cette confrontation nous montre surtout les limites qu'englobaient la discipline, où l'on constate notamment un resserrement au fur et à mesure du temps, du champ d'application de la minéralogie. Cette dernière passe ainsi du caractère très global qui en faisait la science du règne minéral en son entier, à une discipline fondée sur des frontières de plus en plus fixes, pour devenir une science parmi les sciences de la Terre.

²⁶⁸ Jules-André-Henri Lucas (1780-1825), dit Lucas fils, car il est le fils de Lucas, garde de l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi. Il reprend les fonctions de son père et se spécialise en minéralogie. Il publie en particulier son *Tableau méthodique des espèces minérales* en 1806, puis un second volume en 1813 précieux pour la description qu'il donne des collections du Muséum.

²⁶⁹ Jacques-Christophe Valmont de Bomare, *Minéralogie, ou Nouvelle exposition du règne minéral*, 1762, Tome premier, p. 1.

²⁷⁰ Jean-André-Henri Lucas, « De la minéralogie », dans Jean-Charles Chenu, *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique*, 1818, volume 21, p. 93.

²⁷¹ Jules Pizzeta, *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle*, 1890, p. 656.

2. Analyse des choix muséographiques

2.1. L'organisation du Droguier du Roi

L'analyse des présentations successives des collections se fera en trois temps. Dans un premier temps, nous nous efforcerons de déterminer l'état architectural du bâtiment accueillant les collections afin d'en cerner l'aménagement interne et l'organisation générale conférée à l'exposition. Dans un second temps, nous détaillerons plus en profondeur la disposition interne des salles d'exposition et préciserons, le cas échéant, la méthode de rangement des collections dans leurs espaces d'exposition. Enfin, nous préciserons les principes sous-jacents aux présentations retenues pour chaque époque, en confrontant notamment les théories en vigueur se rattachant à la minéralogie, aux spécificités de ces collections en particulier, ainsi qu'aux personnalités des acteurs en charge de ces aménagements. Cette méthodologie sera appliquée à trois phases principales de restructuration des collections que nous sommes en mesure de déterminer : celle du Cabinet d'Histoire naturelle depuis l'Intendance de Buffon et jusqu'à la fin de l'Ancien Régime ; celle des Galeries d'Histoire naturelle remodelées au cours des premières années du Muséum national d'Histoire naturelle à partir de 1793 ; et enfin celle de la Galerie de Minéralogie de 1841 jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Avant tout, il est nécessaire de replacer dans leur contexte ces espaces ayant accueilli les collections et les visiteurs. Concevoir les différents choix muséographiques retenus par le Cabinet d'Histoire naturelle et le Muséum national d'Histoire naturelle nécessite en effet, en premier lieu, une bonne compréhension du contexte architectural ainsi que des différentes phases d'évolutions antérieures. Effectivement, même si l'intervention de Buffon a été déterminante dans le nouvel aménagement des collections, ce dernier se fonde avant tout sur le Droguier du Roi, dans lequel se trouvaient déjà les premières pièces de la collection, depuis plus d'un siècle, lors de son arrivée en 1739.

2.1.1. La création du Droguier du Roi

L'organisation du Droguier du Roi remonte à la création même du Jardin royal des plantes médicinales, cette mission étant en effet énoncée dès l'édit de 1635 qui institue l'établissement. Le Jardin est alors placé sous la direction d'un Surintendant et, de façon à en gérer plus efficacement l'organisation quotidienne, un Intendant est également choisi. Le premier est le médecin Guy de la Brosse, présent depuis les premiers édits de 1626 par lesquels Louis XIII annonçait cette création du Jardin. L'action de Guy de la Brosse et son travail au Jardin ont été décisifs dans le déploiement de l'institution. Celle-ci connaît en effet son premier âge d'or en ce milieu du XVII^e siècle²⁷². Cette situation est toutefois brève, puisque les successeurs de Guy de la Brosse ne mènent ni son action en faveur de l'accroissement des collections, ni en vue de l'augmentation du Jardin. Antoine-Laurent de Jussieu parle même de « *calamité pour le nouvel établissement* »²⁷³.

Concernant la situation du Droguier même, nous n'avons malheureusement que des informations parcellaires. En effet, Guy de la Brosse comme ses successeurs laissèrent peu d'écrits décrivant ce droguier. Il semblerait malgré tout que même si l'édit de 1635 prévoyait que l'Intendant ait à sa charge la régie de ce cabinet des drogues²⁷⁴, ce dernier ne semble pas constituer l'intérêt principal des administrateurs du Jardin jusqu'à la fin du siècle.

La situation évolue finalement à partir du début du XVIII^e siècle, où un poste nouveau est créé, celui de « *garde du cabinet des drogues du roi* »²⁷⁵. C'est Vaillant²⁷⁶ qui en prend la charge, sous l'impulsion de Fagon²⁷⁷ alors à la tête de l'établissement. Les raisons qui ont amené à porter plus de considération à l'égard de ce Droguier sont à rechercher dans la personnalité des membres du Jardin royal des plantes médicinales, dans cette charnière du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle. Revenons tout d'abord sur leurs fonctions respectives.

²⁷² Antoine-Laurent de Jussieu, « Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. I. *Depuis sa fondation jusqu'en 1643* », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome premier, 1802, p. 14.

²⁷³ Antoine-Laurent de Jussieu, « Seconde notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. II. *Depuis 1643 jusqu'en 1683* », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome second, 1803, p. 1.

²⁷⁴ Principales dispositions de l'édit royal du 15 mai 1635 instituant définitivement le Jardin royal des plantes médicinales, reproduit dans Philippe Jaussaud, Édouard-Raoul Brygoo, *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, 2004, p. 545.

²⁷⁵ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XIV] : Organisation du jardin des plantes en 1772 et 1792, Notes diverses pour servir à l'hist. du jardin du roi : « *Lorsque M. Fagon eut obtenu de la libéralité du roi de faire construire un cabinet de drogues, il chargea M. Vaillant de faire venir des pays étrangers toutes les drogues nécessaires pour orner ce cabinet. Dès que M. Vaillant eut achevé cet ouvrage, il fut fait [sic] garde du cabinet des drogues du roi* ».

²⁷⁶ Sébastien Vaillant (1669-1722), botaniste français, sous-démonstrateur de botanique et en charge du Droguier du Roi.

²⁷⁷ Guy-Crescent Fagon (1638-1718), neveu de Guy de la Brosse, Premier médecin du roi de 1693 à 1715 et botaniste. Il occupe les postes de sous-démonstrateur en botanique et démonstrateur et opérateur pharmaceutique, il devient le 2 novembre 1693 Intendant du Jardin. Le 7 janvier 1699 il récupère le poste de Surintendant dont la charge avait été supprimée depuis 1671.

Fagon est l'initiateur de cette décision et marque le renouveau du Jardin. Il est le neveu de Guy de la Brosse et a passé toute sa vie au Jardin. Il est dans un premier temps sous-démonstrateur des plantes avec en parallèle la charge de démonstrateur et opérateur pharmaceutique²⁷⁸. Sa nomination en tant que Premier médecin du roi Louis XIV le fait accéder au poste d'Intendant du Jardin en 1693²⁷⁹. En 1699, il récupère le rôle de Surintendant du Jardin, rétabli à son profit après la décision de 1671 de Colbert de le supprimer²⁸⁰. L'administration du Jardin connaît alors une nouvelle époque de succès. Fagon sait en effet s'entourer des personnages les plus à même d'accélérer le développement de l'institution et accroître sa réputation. C'est le cas notamment avec Vaillant mais aussi avec le botaniste Tournefort²⁸¹ qui remplace Fagon dans ses anciens postes après que ce dernier soit devenu Intendant. L'action de Fagon témoigne par ailleurs du fait qu'il a à cœur de renforcer l'importance de ce Droguier oublié depuis sa création par Guy de la Brosse, en participant notamment à l'enrichissement du cœur des collections²⁸².

La nomination de Vaillant à la tête du Droguier constitue l'élément initiateur de ce regain d'intérêt dont bénéficie la collection²⁸³. Les événements qui suivent ne font en effet que confirmer ce déploiement. Le décès en 1708 de Tournefort qui laisse un très riche cabinet d'histoire naturelle constitué tout au long de sa vie et pour lequel il s'est rendu célèbre, en est la manifestation première. Avant de mourir, Tournefort souhaite léguer ses collections au roi et en faire profiter ainsi l'État français²⁸⁴. Le roi Louis XIV aurait alors décidé sous l'impulsion de Fagon, son Premier médecin et en même tant Surintendant du Jardin royal des plantes médicinales, de les faire venir au Jardin, accroissant d'autant le fonds des collections que le prestige de l'établissement :

« Il [Louis XIV] ordonna de faire transporter au Jardin les fossiles, les concrétions, les squelettes de monstres, les habits de plumes et armes à l'usage des Sauvages et des Amériquains, et le célèbre herbier ou jardin sec de 6000 plantes »²⁸⁵.

²⁷⁸ Yves Laissus, « Le Jardin du Roi », dans René Taton, *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, 1964, p. 323.

²⁷⁹ Antoine-Laurent de Jussieu, « Troisième notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. III. Depuis 1682 jusqu'en 1718 », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome troisième, 1804, p. 2.

²⁸⁰ Yves Laissus, *op. cit.*, p. 321.

²⁸¹ Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), botaniste et en charge de la chaire de botanique que lui transmet Fagon à son arrivée au Jardin royal des plantes médicinales en 1683.

²⁸² Yves Laissus, *op. cit.*, p. 5.

²⁸³ Antoine-Laurent de Jussieu, *op. cit.*, p. 7 : « Il [Vaillant] fut aussi chargé, par le surintendant, d'acquérir beaucoup d'objets nouveaux pour le Droguier qui fut confié à sa garde et disposé pour l'instruction des élèves ».

²⁸⁴ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 38.

²⁸⁵ *Ibidem*.

2.1.2. *L'agencement du Château et du Droguier du Roi*

Cette donation des collections de Tournefort nous permet de supposer que le Droguier se trouve pour la première fois saturé en termes d'espace dans l'emplacement qui lui était dévolu dans le Château, depuis le premier aménagement par Guy de la Brosse. Cela pourrait de ce fait expliquer son déplacement dans un nouvel espace du Jardin attenant à l'édifice principal.

Revenons tout d'abord sur l'organisation du Droguier lors de son état initial, décrite par Guy de la Brosse en 1636, dans laquelle il s'attarde notamment sur le Château. Il évoque une maison bâtie sur la rue avec sa façade côté Jardin et en présente une rapide distribution. Il mentionne ainsi au rez-de-chaussée les offices voutés, la cuisine, le garde-manger, la sommellerie, une salle de commun, ainsi qu'un « *grand buscher & autres lieux que nous avons fort commodement convertis, & sans déformité en un beau laboratoire charbonnier & officines à la conservation des médicamens* »²⁸⁶. Pour ce faire une idée de l'aspect que devait arborer cette première collection, il peut être intéressant d'en rapprocher des illustrations contemporaines. Les deux bandeaux réalisés par Sébastien Leclerc à destination d'un ouvrage de Claude Perrault²⁸⁷ sont particulièrement intéressantes (cf. **Annexes P1 ; V ; 5, 7**) y compris une troisième illustration à destination d'un ouvrage contemporain²⁸⁸ (cf. **Annexe P1 ; V ; 6**). L'illustration du laboratoire de chimie est particulièrement saisissante puisqu'on peut directement la rapprocher de la description de Guy de la Brosse. On voit en effet les opérations pharmaceutiques en train d'être menées dans la salle, avec dans la partie gauche, un personnage de dos accédant à la collection d'un véritable magasin de drogues.



Laboratoire dans le Jardin Royale des Plantes, Sébastien Leclerc.
DODART Denis. *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes*, 1676, p. 1.

© Anton Moret

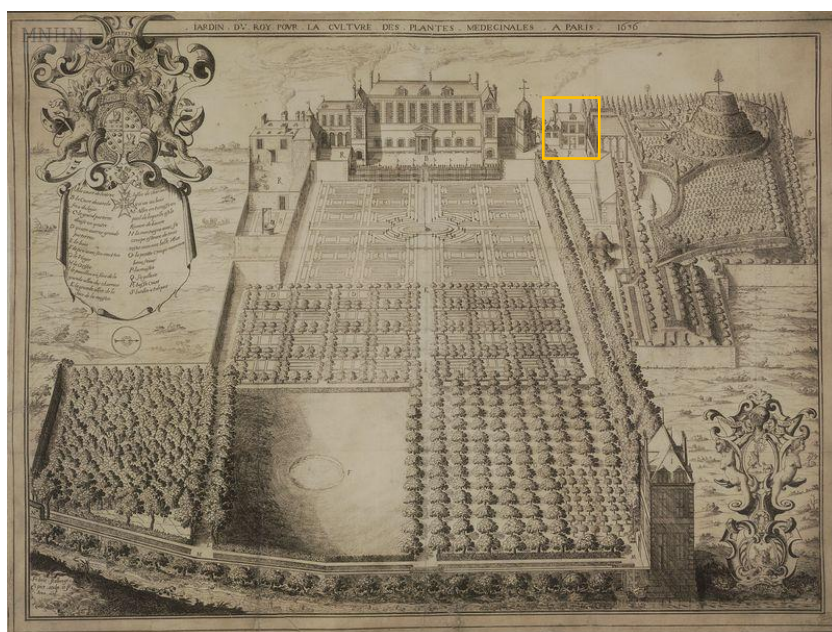
La localisation du Droguier est restée identique durant près de 70 ans, jusqu'à cet engouement suscité en 1708, quand Vaillant est nommé garde du cabinet des drogues. Une

²⁸⁶ Guy de la Brosse, *op. cit.*, p. 20.


²⁸⁷ Claude Perrault. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux*, 1671.

²⁸⁸ Denis Dodart, *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes*, 1676, p. 1.

partie importante de la collection de Tournefort est alors acquise et l'administration du Jardin souhaite pouvoir l'exposer, comme le faisait déjà Tournefort dans son appartement rue Saint-Victor²⁸⁹. Toutefois, l'espace dévoué à ce premier Droguier au rez-de-chaussée du Château ne permet pas d'en contenir la totalité, et la décision est donc prise d'établir et d'investir un nouvel espace en dehors du Château. Il existait dès l'achat du domaine au moment de la création du Jardin, une série d'autres bâtiments jouxtant l'édifice principal. La première illustration existante du Jardin, réalisée par Scalberge en 1636, offre avec précision les détails des multiples bâtiments constituant ce premier Jardin (cf. **Annexe P1 ; I ; 3**).



SCALBERGE Frédéric. *Jardin du Roy pour la Culture des plantes médicinales à Paris*, 1636.

 Emplacement supposé des collections de Tournefort

© Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais. Image du MNHN, bibliothèque centrale

On peut y voir une succession de bâtiment, avec au centre le Château et ses deux saillies, qui est encadré au Sud - à gauche sur l'image - par les communs et une Galerie ; et au Nord - à droite sur l'image - par une chapelle et un dernier bâtiment jouxtant la Butte. C'est cette dernière construction qui nous intéresse ici et sur laquelle nous renseigne Franck Bourdier. Ce dernier avance qu'il s'agit d'un local de cours, probablement agrandi vers 1670. On y aurait ajouté des gradins de façon à y accueillir des élèves²⁹⁰, ce que confirme d'ailleurs Antoine-Laurent de Jussieu dans ses notices historiques sur le Muséum²⁹¹. On l'aurait également mis en communication « *par une cloison mobile située derrière la table tournante d'anatomie, avec un laboratoire où se préparaient les expériences chimiques* »²⁹². Enfin,

²⁸⁹ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 38.

²⁹⁰ *Ibidem*.

²⁹¹ Antoine-Laurent de Jussieu, *op. cit.*, p. 16 : « *Cet amphithéâtre qui pouvoit contenir 600 élèves, étoit placé dans le bâtiment situé entre la grande porte d'entrée du jardin, et la terrasse de la grande butte ; son laboratoire étoit adossé à cette terrasse. Il a subsisté jusqu'à l'époque où l'on a construit celui qui existe maintenant [l'amphithéâtre Molinos]* ».

²⁹² Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 39.

l'appartement du premier étage de ce local aurait été aménagé de telle sorte qu'il soit à même d'accueillir non seulement les collections de Tournefort, mais également l'ensemble des collections déjà présentes dans le Droguier initial²⁹³.

Les membres du Jardin en charge du Droguier à la suite de Vaillant sont tout d'abord Bernard de Jussieu²⁹⁴ qui poursuit l'œuvre de son prédécesseur en continuant d'enrichir les collections. C'est sous son poste d'ailleurs que le Droguier prit sa nouvelle appellation de Cabinet d'Histoire naturelle²⁹⁵. Pierre Noguez et Pierre Demours suivent de manière plus inégale Bernard de Jussieu dans l'exercice de cette charge jusqu'en 1732, où Noguez démissionna de son poste²⁹⁶. Le Jardin passe alors sous la direction de l'Intendant du Fay²⁹⁷ qui confie de nouveau à Bernard de Jussieu le poste de garde du Cabinet d'Histoire naturelle. L'action de du Fay au Jardin et particulièrement au Cabinet est, elle aussi, restée célèbre²⁹⁸. Il participe en effet à l'enrichissement constant des collections, en obtenant par exemple le retour d'anciennes pièces de la collection de Tournefort qui n'avaient pas rejoint le Jardin lors de son legs en 1708, il procède à des achats et cède à la fin de vie, par voie de testament, sa propre collection de pierres précieuses au Cabinet²⁹⁹.

L'organisation du Droguier devenu Cabinet dans ce nouvel emplacement, au-dessus du local des cours, s'est maintenue jusqu'à l'arrivée de Buffon à la tête du Jardin. Ce dernier décide en effet de reconfigurer complètement le Cabinet, sur le motif d'une meilleure mise en valeur des collections, mais également face à l'afflux constant d'objets qui amènent de nouveau à une saturation de l'espace³⁰⁰. Yves François décrit l'état du Cabinet à l'arrivée de Buffon :

« Buffon [...] ne trouve qu'un savoureux mélange de fruits des Indes, de drogues en bocaux, de quadrupèdes, de poissons, d'armes et de vêtements « de sauvages », le tout réparti dans des armoires vitrées, dans des tiroirs, ou suspendus au plafond dans deux petites salles »³⁰¹.

²⁹³ *Ibidem*.

²⁹⁴ Bernard de Jussieu (1699-1777), botaniste français, sous-démonstrateur au Jardin du Roi et garde du Droguier de 1722 à 1725

²⁹⁵ B.N.F., Est. Va 257 Fol. H37237 - H37238 : C'est à cette date qu'il est fait mention du Cabinet d'Histoire naturelle, dans le règlement du Jardin établi en 1729.

²⁹⁶ Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 41.

²⁹⁷ Charles-François Cisternay du Fay (1698-1739), chimiste français, Intendant du Jardin du Roi de 1732 à 1739.

²⁹⁸ Yves François, *op. cit.*, p. 106 : « La nomination, en 1732, de Charles-François Cisternay du Fay, savant éminent et administrateur remarquable, ouvre pour l'établissement une ère nouvelle ».

²⁹⁹ Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 41.

³⁰⁰ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 39 : Le Droguier s'enrichit notamment de l'herbier de Vaillant à sa mort en 1722 et de celui de Fagon.

³⁰¹ Yves François, *op. cit.*, cité dans Philippe Taquet, *op. cit.*, p. 9.

Buffon décide ainsi de procéder à un retour des collections dans le Château, en ne leur octroyant cette fois-ci pas le rez-de-chaussée, comme au temps de Guy de la Brosse, mais en les installant à l'étage noble : au premier étage³⁰².

Établir l'évolution des aménagements des collections au cours de ces phases successives n'est pas chose aisée puisqu'aucune illustration directe de l'intérieur des bâtiments n'a jusqu'à maintenant été retrouvée. Nous pouvons cependant tenter d'en retracer les traits principaux en nous fiant aux descriptions de Paris réalisées pendant ces périodes. Les ouvrages de Germain Brice, régulièrement mis à jour, peuvent constituer par exemple des outils précieux³⁰³. Dans les premières éditions de 1684, 1687, 1698 et 1706, on peut remarquer que dans l'article consacré au Jardin Royal, il n'est pas fait mention du Droguier, ou bien seulement de façon implicite, puisque l'auteur évoque le Laboratoire Royal dont « *les compositions qui s'y font se distribuent à tous les pauvres, qui en ont besoin* »³⁰⁴. De la même manière, les éditions de 1698³⁰⁵ et 1706³⁰⁶ font état du cabinet personnel de Tournefort avec beaucoup de détails mais ne mentionnent pas celui organisé au Jardin depuis pourtant près de 70 ans. Il faut attendre seulement la cinquième édition de 1713 pour qu'il en soit fait mention³⁰⁷, mais uniquement de manière succincte, en insistant de nouveau davantage sur les collections de Tournefort incluses en 1708 à celles du Jardin. Il en est de même pour les éditions de 1713, 1718 et 1725, où il est fait état du Droguier en indiquant le membre du Jardin qui en a la charge, à savoir Vaillant puis Bernard de Jussieu.

Ces éléments ténus sont à compléter par les illustrations de Sébastien Leclerc présentées précédemment, avec la reconstitution organisée par le Muséum national d'Histoire Naturelle, dans la salle du Trésor de la Galerie de Minéralogie lorsque cette dernière était encore ouverte au public (**cf. Annexe P1 ; VI ; 16**). On pouvait notamment y observer la proposition faite par

³⁰² Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 40.

³⁰³ Germain Brice, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, éditions de 1684 (Tome 1, p. 247) ; 1687 (Tome 1, p. 247) ; 1698 (Tome 2 p. 13) ; 1706 (Tome 2, p. 16) ; 1713 (Tome 2, p. 196) ; 1718 (Tome 2, p. 165) ; 1725 (Tome 2, p. 382).

³⁰⁴ Germain Brice, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, 1687, Tome 1, p. 247.

³⁰⁵ Germain Brice, *Description nouvelle de la ville de Paris*, 1687, Tome 2, p. 15 : « *Il [Tournefort] a un cabinet tres-curieux, rempli de tout ce qu'il a pû amasser dans les longs voyages qu'il a faits en différens endroits ; non-seulement de productions extraordinaires & bizarres, comme des Minéraux, des Congellations, des Sels naturels, des Excessances de mer, des Pétrifications ; mais particulièrement des Coquilles tres-rares, dont il a un amas de plus de trois mille, d'une beauté & d'un choix admirable* ».

³⁰⁶ Germain Brice, *Description nouvelle de la ville de Paris*, 1687, Tome 2, p. 19 : « *Son appartement est dans la rue saint Victor, où les curieux vont voir ce riche cabinet, ausquels il l'explique avec une civilité & avec une patience toute particulière, qui fait beaucoup d'honneur à notre Nation* ».

³⁰⁷ Germain Brice, *Description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable*, 1713, Tome 2, p. 198 : « *Vaillant [...] a aussi l'inspection sur le jardin, & la direction du droguier & du cabinet du jardin royal* ».

l'établissement qui s'inspire des illustrations du XVII^e siècle, où chaque objet est disposé dans une alcôve qui lui est propre, organisés sur des rangées. Ce rangement présente en sus de son caractère éminemment pratique, tourné vers une logique de réserve médicinale, des qualités non moins esthétiques, où des objets en matériaux précieux à vocation purement artistique cohabitent avec des bocaux contenant les substances utilisées à des fins médicales.



Reconstitution du Droguier du Roi dans la salle du Trésor de la Galerie de Minéralogie, MNHN, 2008.

© Tous droits réservés par Bee.girl

2.1.3. *La finalité du Droguier*

Les motivations sous-tendues à la réunion de tels objets sont multiples comme le signale le site Internet du MNHN³⁰⁸. L'usage fait des collections est quant à lui pluriel. En premier lieu, l'usage médical apparaît comme la destination principale de ces collections. Parmi ces dernières on cite en effet régulièrement des bocaux en verre soufflé contenant les drogues diverses en usage. Leur utilisation nous est donnée par les descriptions vues précédemment où il est fait mention que les produits et les résultats des études chimiques menées au Laboratoire royal seraient ensuite distribués aux hôpitaux. Cette spécialisation du Droguier vers le domaine médical explique pour partie le faible intérêt que semble lui porter Germain Brice dans ses descriptions, à la différence du cabinet de Tournefort auquel la moitié de l'article du Jardin royal est consacré. Nous pouvons tenter d'expliquer cela par la richesse et surtout la diversité des spécimens réunis par Tournefort, cette surabondance d'objets éclipsant de ce fait les collections plus spécifiques du Droguier.

³⁰⁸ D'après le site internet du Muséum national d'Histoire naturelle consacrée à l'histoire de ses collections : « *Lorsque s'ouvre le droguier, au XVII^e siècle, on collecte pour 3 raisons : pour diffuser au plus grand nombre un savoir botanique médical et pharmaceutique, en réaction à l'élitisme de l'enseignement en latin de la Sorbonne pour guérir et apprendre à guérir en accumulant un maximum de matériaux aux propriétés pourtant incertaines alors enfin, pour s'y retrouver dans le foisonnement que l'exploration des contrées lointaines fait découvrir aux Européens* » <http://www.mnhn.fr/fr/explorez/pourquoi-collections/collections-quand> [29 mai 2014].

L'acquisition des collections de Tournefort en 1708 permet au Droguier d'opérer ce basculement. Ajouté à cela le regain d'intérêt de la part des membres du Jardin, avec la nomination directe de Vaillant à la régie de ces collections, le Droguier bénéficie ainsi d'une diffusion plus importante, fondée malgré tout sur les anciennes collections de Tournefort. La diversification des collections du Droguier est alors en marche, opérant peu à peu l'éloignement avec le domaine médical, qui se manifeste en premier lieu par le changement d'appellation, en 1729, en Cabinet d'Histoire naturelle.

Le Cabinet poursuit sa transformation, notamment sous l'administration de du Fay, et de plus en plus d'objets sans propriétés médicinales intègrent sa collection. C'est notamment ce que tente de présenter la reconstitution de la salle du Trésor de la Galerie de Minéralogie, dans laquelle cohabitent les bocaux contenant les drogues à usage médical, avec les vases en serpentine verte, mais aussi d'autres pièces à vocation artistique, comme le coffret en ambre dit de Marie-Thérèse d'Autriche (**cf. Annexe P1 ; VII ; 4**) visible au centre du meuble³⁰⁹. Ces premières considérations esthétiques sont à prendre en compte, car elles permettent de mieux saisir les organisations successives du Cabinet sous l'administration de Buffon.

Pour finir, afin d'expliquer ce basculement opéré dans la vocation initialement médicale du Droguier, vers une mission davantage tournée vers la curiosité, il est nécessaire d'évoquer un fait non négligeable s'agissant des collections d'histoire naturelle à la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle, à savoir Versailles. La résidence royale contenait en effet une collection d'objet d'histoire naturelle réservée au roi et à son entourage. Le Droguier du Jardin royal des plantes médicinales ne constitue de fait pas encore un exemple unique, tel qu'il l'est sous l'administration de Buffon pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et plus encore au cours du XIX^e siècle, en tant qu'institution nationale à part entière. En outre, l'existence d'une multitude de cabinets de curiosités appartenant à des particuliers au XVIII^e siècle, tels que ceux détenus par Tournefort ou Cisternay du Fay avant qu'ils ne les lèguent à leur mort à l'institution où ils officiaient, permettent une mise en perspective de l'aura détenue par le Jardin royal et ses collections, somme toute à relativiser pour le XVII^e siècle.

De plus, le rapprochement avec les collections détenues à Versailles fait sens, puisque c'est en composant avec cet autre cabinet que celui du Jardin royal s'est constitué et qu'il a pu

³⁰⁹ Henri-Jean Schubnel, « Les types d'espèces minérales des premiers cristallographes », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, décembre 1992, p. 1.

prendre son essor, une fois celui de Versailles dispersé après le décès de Louis XIV³¹⁰. Nous pouvons notamment nous en rendre compte par la décision de Louis XIV de faire venir à Versailles les collections de coquillage de Tournefort, plutôt que de les laisser au Droguier du Jardin en 1708. Le roi prenait apparemment plaisir à contempler ces spécimens³¹¹ et il les souhaitait près de lui³¹². Les coquillages de Tournefort constituaient la partie la plus reconnue du cabinet de Tournefort, aussi en « priver » le Droguier atteste du caractère encore restreint du Jardin, jusqu'à l'arrivée de Buffon qui joua un rôle si important qu'on peut le qualifier de *créateur* du Jardin du Roi, pour reprendre l'expression employée en 1887³¹³.

2.2. La présentation des collections de minéralogie dans le Cabinet d'Histoire naturelle sous Buffon

2.2.1. *L'organisation du Château en Cabinet*

Buffon entame sa longue administration du Jardin du Roi en 1739 et a à cœur de développer le Cabinet d'Histoire naturelle. Sa première décision consiste à déplacer ce dernier du local servant pour les leçons jusque dans le Château, de façon à lui redonner son emplacement d'origine organisé par Guy de la Brosse. L'enrichissement constant des collections implique toutefois un espace conséquent, aussi décide-t-il de faire placer les collections non plus au rez-de-chaussée, mais au premier étage, où se trouvent les logements.

Déjà en 1636 Guy de la Brosse donnait la description de cet étage resté inchangé depuis. On accède à l'étage par un grand escalier en pierre vouté de brique et de pierre de taille. Après avoir traversé une première pièce de six toises de long sur quatre de large, soit 11,67 m. sur 7,78 m., on pénètre dans la « *Galerie* ». C'est ainsi que Guy de la Brosse dénomme cette longue pièce de douze toises de long et trois de large, soit 23,33 m. sur 5,83 m., décorée au temps de la Brosse de scènes peintes sur la vie de Moïse. En réponse à cette Galerie, en se

³¹⁰ « Du cabinet de Droguier de Louis XIII au Muséum de 1793 », site internet The EUROMIN Project : « *Après sa mort [à Louis XIV] en 1715, il y a donc eu une période intermédiaire pendant laquelle l'ancien droguier a continué d'accueillir tout ce que l'on ne voulait plus à Versailles, ce qui a nécessité un premier rangement méthodique de cette accumulation de collections diverses (1722-1725)* », http://euromin.w3sites.net/Nouveau_site/musees/mnhn/MUSMHNf.htm [29 mai 2014]

³¹¹ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 40 : Du reste, les collections encore à Versailles avaient semblait-il pour usage également de servir à l'instruction des Enfants de France et aux jeunes princes.

³¹² Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 38.

³¹³ Henry Jouin, Henri Stein, *op. cit.*, p. 5 : « *Si Guy de Labrosse [sic] fut le fondateur du Jardin, Buffon en a été le créateur* ».

dirigeant vers le nord, se trouvent les appartements de Buffon. Enfin, un grenier très haut de plafond et éclairé par des fenêtres en mansardes surmonte le premier étage³¹⁴.

En rapatriant les collections au premier étage du Château, Buffon choisit de les installer dans deux pièces. La première, attenante à son antichambre où se trouve l'escalier, se nomme la salle des herbiers. Il conserve tout de même pour son usage personnel une partie de cette salle. La seconde consiste en la Galerie qui se retrouve complètement aménagée pour recevoir les collections³¹⁵, qui y restèrent jusqu'à la démolition du bâtiment en 1935.

L'état du Cabinet lors de cette première phase nous est donné par la description faite en 1742 par le naturaliste Joseph Dezallier d'Argenville dans son ouvrage consacré à conchyliologie³¹⁶. Grâce à cette description, nous sommes en mesure de déterminer les meubles d'exposition ainsi que l'organisation générale des collections. Dezallier d'Argenville ne retient du Cabinet d'Histoire naturelle que la Galerie, anciennement décorée du cycle de Moïse, complètement bouleversée par Buffon où les objets s'organisent du sol au plafond. Il mentionne simplement la présence des herbiers dans la salle qui leur est consacrée.

Cette première phase ne dure cependant pas longtemps, car après 1742, la collection se trouve à l'étroit dans ces deux pièces uniques avec l'arrivée constante de nouvelles collections³¹⁷. Aussi Buffon prend la décision de concéder à partir de 1744 une partie de son logement aux objets³¹⁸. Il libère ses appartements situés les plus au Sud du Château, permettant à la salle des herbiers d'occuper l'ensemble de la pièce où elle était jusqu'alors. On nomme désormais cet espace la salle de l'Électricité ou salle des Machines³¹⁹. En libérant ses appartements, Buffon se sépare également d'un cabinet disposé perpendiculairement à la Galerie. Il est lui aussi investi par les objets, devenant le petit cabinet des bocaux. De cet état peuvent témoigner deux illustrations particulièrement précieuses, les plus anciennes qu'on ait de l'intérieur du Cabinet d'Histoire naturelle, réalisées de surcroît sous l'autorité de Buffon, car faisant partie de son ouvrage capital de l'*Histoire naturelle, générale et particulière*.

³¹⁴ Guy de la Brosse, *op. cit.*, p. 21.

³¹⁵ Antoine-Laurent de Jussieu, « Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. V. Depuis 1739 jusqu'en 1760 », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome sixième, 1805, p. 3.

³¹⁶ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1742, 492 p.

³¹⁷ Nous avons déjà signaler la correspondance qu'entretenait Buffon avec Artur, médecin du Roi à Cayenne. Dans une de ces lettres, Buffon remercie le médecin pour son envoi de curiosités, le 4 janvier 1742 (Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Jacques-François Artur, le 4 janvier 1742 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 13, 1884-1886, p. 47).

³¹⁸ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 41.

³¹⁹ *Ibidem.* : Cette salle est nommée ainsi peut-être en raison des machines électriques que Buffon, ou même du Fay avant lui y avaient entreposées.

C'est à cette époque qu'arrive Daubenton qui va remplacer Bernard de Jussieu dans son poste à la tête du Cabinet d'Histoire naturelle. En effet, au début de l'administration de Buffon, Bernard de Jussieu s'en trouve trop occupé par ses activités de démonstrateur et par le Jardin pour gérer pleinement le Cabinet. Du reste, il loge loin du Cabinet, ce qui s'avère problématique compte tenu du soin constant que nécessitent les collections, comme l'explique Daubenton par la suite³²⁰. Buffon choisit donc ce remplaçant en la personne de Daubenton, un de ses amis d'enfance de Montbard. Daubenton est appelé à Paris par Buffon et dès 1745, il reçoit « *la place de garde et démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle, avec un logement dans le jardin et un appointement qui de 500 liv. fut bientôt porté à 4000 liv.* »³²¹. Signaler le rôle de Buffon dans l'aménagement du Cabinet tout au long du XVIII^e siècle implique nécessairement d'évoquer immédiatement celui de Daubenton, ce dernier ayant eu la charge de faire exécuter les volontés de Buffon dans les évolutions successives du Cabinet. En outre, ses propres réflexions sont importantes à prendre en compte, puisqu'il est la personne gérant les collections jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, en participant activement aux réaménagements³²². C'est particulièrement vrai concernant ce troisième aménagement des collections, après 1742, où la seule description détaillée qu'on ait du Cabinet lui revienne, dans l'article qu'il rédige pour le troisième Tome de *l'Histoire naturelle, générale et particulière* de Buffon en 1749.

La situation du Cabinet est ensuite demeurée ainsi jusqu'au courant de l'année 1766, où devant la saturation des espaces une solution devait être trouvée³²³. Nous nous sommes déjà étendus sur les multiples projets formulés au milieu du siècle par divers architectes mais en définitive, le choix se porta sur une solution beaucoup plus modeste : achever l'occupation totale des collections au premier étage du Château, Buffon laissant ainsi son logement pour partir s'installer à l'extérieur du Jardin³²⁴. Les travaux commencèrent ainsi et à partir de 1767 et les objets sont répartis dans le nouvel aménagement intérieur. Des trois salles antérieurement, ce sont maintenant quatre salles qui sont exclusivement dédiées aux collections. Le grand escalier en pierre qui desservait auparavant le premier étage pour aboutir

³²⁰ Georges-Louis Leclerc Buffon, Louis-Jean-Marie Daubenton, *Histoire naturelle, générale et particulière : avec la description du Cabinet du Roy*, Tome 3, 1749, p. 7.

³²¹ Antoine-Laurent de Jussieu, *op. cit.*, p. 20.

³²² *Ibidem.*

³²³ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à Charles de Brosses, le 1^{er} septembre 1766 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 14, 1884-1886, p. 153.

³²⁴ Antoine-Laurent de Jussieu, « Sixième notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. VI. Depuis 1760 jusqu'en 1788 », dans *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Tome onzième, 1808, p. 3

dans l'antichambre de l'appartement de Buffon a été supprimé. Il a été aménagé dans la partie Nord du Château, entre l'édifice et la chapelle dont une partie a d'ailleurs été soustraite pour l'aménagement du dit escalier. L'entrée se fait désormais dans cette section du Cabinet, passant de salle en salle, en direction du Sud. La première et la deuxième salle, constituant lors de la phase précédente du Cabinet l'appartement de Buffon, sont désormais respectivement la salle du règne végétal et celle du règne minéral. La troisième salle est consacrée aux oiseaux et aux coquilles. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne salle de l'Électricité et l'antichambre de Buffon, où débouchait le grand escalier de pierre. Le petit cabinet des bocaux a été supprimé, pour laisser place à un second escalier destiné à desservir le grenier du Château où était logé notamment Daubenton. Enfin la Galerie est toujours présente, elle conserve les collections de quadrupèdes, poissons et reptiles³²⁵. Nous pouvons également faire mention, en dehors des espaces consacrés à l'exposition, de la salle attenante à la Galerie en se dirigeant vers le Sud, qui est une salle de réserves. Cette dernière a pu être aménagée car elle est laissée libre suite au décès de la veuve de Vaillant qui l'occupait jusqu'alors. Ces réserves servent en particulier à préserver des pièces d'anatomie volumineuses. L'ensemble de ces travaux sont à imputer à l'architecte officiant alors au Jardin du Roi : Pierre Coupard de la Touche (?-1780)³²⁶, même si c'est véritablement Buffon qui règne et distribue les tâches, comme c'est d'ailleurs de nouveau le cas lors de la phase suivante, jusqu'à son décès.

Cet état du Cabinet d'Histoire naturelle peut de nouveau être suivi grâce à l'ouvrage consacré à la conchyliologie de Dezallier d'Argenville, où la description du Cabinet est mise à jour face à ces changements conséquents³²⁷. D'autres descriptions peuvent être également signalées, comme celle de Thiéry, destinée aux amateurs et aux étrangers, intéressante sur plus d'un point. En effet elle nous renseigne sur l'agencement des pièces, la disposition des collections et la localisation des logements des membres principaux du Jardin. Elle nous signale également que le Cabinet est alors, en 1787, en pleine phase de travaux, puisqu'est entamé une autre grande phase d'agrandissement du Château dans sa partie Sud, en direction de l'Intendance où loge Buffon³²⁸. Ce projet visant à doubler la Galerie en largeur et à

³²⁵ Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 45.

³²⁶ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 43.

³²⁷ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose...*, 1780, p. 199.

³²⁸ Luc-Vincent Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, Tome II, 1787, p. 172.

prolonger l'édifice dans sa partie Sud, a pour vocation une meilleure gestion des collections et en particulier celles d'anatomie³²⁹.

L'architecte Pierre Coupard de la Touche est en premier lieu aux commandes des opérations, mais c'est surtout Verniquet qui en a la charge, remplaçant son prédécesseur décédé en 1780³³⁰. Les travaux ne sont pas menés sans difficulté puisque des carrières furent découvertes à l'emplacement projeté de l'agrandissement. La construction en est alors bien ralentie, le temps de mener les réparations dans ces carrières³³¹. Finalement en 1788, peu avant le décès de Buffon, l'agrandissement projeté est achevé pour accueillir les collections.

« Il est composé d'un rez de chaussée, de deux étages assez élevés au dessus desquels est un vaste grenier couvert en ardoise. Le rez de chaussée qui est vouté servira à placer les grands animaux, tels que l'éléphant, le squelette du cachalou, et autres cétacés, en même tems que de dépôt pour toutes les pièces de minéralogie qui par leur volume et leur pesanteur ne peuvent trouver place dans les Cabinets. Le 1^{er} étage servira à l'extention du Cabinet et il sera particulièrement affecté aux quadrupèdes, dans le second on se propose d'y placer toute la partie anatomique et principalement les squelettes d'animaux »³³².

2.2.2. *L'aménagement des collections de minéralogie sous Buffon*

Avant d'entamer une étude plus poussée de l'aménagement des collections, il est nécessaire de souligner le caractère précautionneux de ces analyses, les mouvements d'objets et les réorganisations étant en effet très récurrents dans le Cabinet selon les dires de Daubenton. Toutefois, les états signalés et décrits dans le cas présent marquent des changements en profondeur de l'aspect de la collection, aussi permettent-ils de définir des tendances générales que les changements mineurs apportés régulièrement ne remirent pas en question.

Sous l'administration de Buffon, le Cabinet d'Histoire naturelle connût ainsi quatre états différents avec trois transformations conduites par Buffon. Le tout premier que l'on peut qualifier d'état initial est celui que Buffon trouve en arrivant au Jardin en 1739, avec les collections installées et les herbiers au premier étage du local des cours attenant au Château. Nous ne reviendrons pas dessus, Buffon décida en effet dès son arrivée de transporter les collections dans le Château.

³²⁹ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 231 : « Longue de 60 pieds et large de 30 [soit 19,44m. sur 9,72m.] conformément aux alignements donnés en 1782, la galerie neuve était composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages assez élevés, au-dessus desquels était un vaste grenier couvert en ardoises ».

³³⁰ Jeanne Pronteau, *op. cit.*, p. 230.

³³¹ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XXXI] : André Thouin, *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, 1788, p. 29.

³³² Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XXXI] : André Thouin, *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, 1788, p. 30.

Avec la première transformation, de 1739 à 1744, les collections investissent ainsi pour la première fois le premier étage du Château, où deux pièces leur sont attribuées : la Galerie et la salle des herbiers.

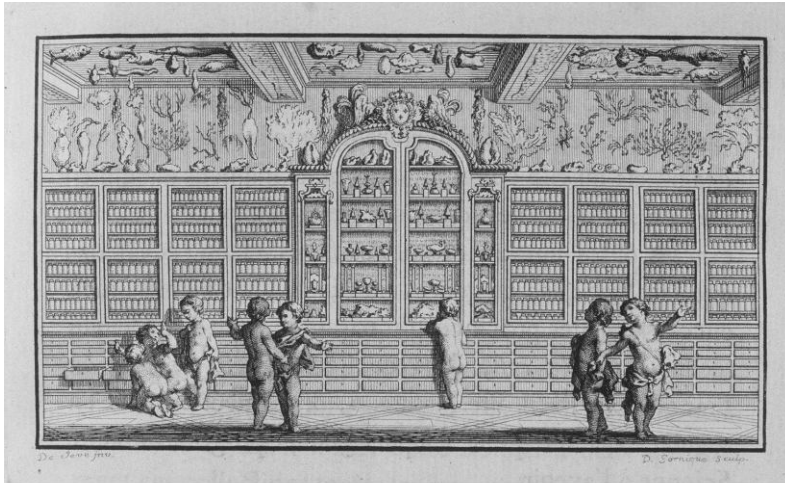
La seconde transformation est menée assez rapidement, à partir de 1744 jusqu'en 1766, lorsque Buffon décide pour la première fois de céder une partie de son logement pour les collections. Le Cabinet se compose alors de trois espaces : la salle de l'Électricité, le petit cabinet des bocaux et la Galerie.

À partir de 1766-1767 intervient la troisième transformation, où devant la nouvelle saturation des objets dans leurs salles, Buffon cède définitivement tous ses espaces personnels du Château, permettant aux collections de s'établir entièrement sur le premier niveau.

Dans ces installations successives, nous pouvons constater que la place octroyée aux collections de minéralogie est en constante évolution. En effet on passe d'un état où ces collections sont organisées au milieu d'un tout foisonnant, expression de la richesse offerte par la nature, à un autre où leur est réservée une salle unique. Cette évolution se comprend dans le sens où l'espace grandissant, les possibilités de sectoriser les collections se faisaient plus évidentes mais également par les réflexions formulées par Daubenton, acteur principal de l'aménagement des collections, après Buffon qui se chargeait des augmentations majeures, pour le Jardin et des travaux alloués aux agrandissements du Cabinet.

Le premier état du Cabinet est particulièrement saisissant dans la mesure où l'action de Daubenton n'est pas encore à l'œuvre, ce dernier n'étant employé à la tête du Cabinet qu'en 1745. Dezallier d'Argenville dans sa description de 1742 nous en offre un instantané unique, avec notamment ce qu'était cette Galerie si richement emplie d'objets³³³. En pénétrant dans la salle depuis l'entrée au Nord, on pouvait observer deux rangées d'armoires, une de chaque côté de la pièce. Neuf armoires prenaient part à droite le long du mur aveugle et six autres à gauche, dans les trumeaux des croisées donnant sur le Jardin. Une illustration de l'*Histoire naturelle* de Buffon nous offre à voir l'intérieur de cette Galerie et ses neuf armoires le long du mur droit, côté Ouest. Bien que cette vue témoigne d'un caractère imagé par la présence de *putti* dispersés dans la salle, elle reprend néanmoins les éléments décrits par Dezallier d'Argenville assez fidèlement et permet de se faire une idée correcte de cette Galerie.

³³³ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1742, p. 198.



DE SÈVE Jacques. Galerie du Château.
BUFFON. *Histoire Naturelle*.
Tome 3, 1749. Fig. 2.

© Source gallica.bnf.fr /
Bibliothèque nationale de
France

Sur cette paroi Ouest, huit armoires sont installées symétriquement avec au centre une neuvième armoire plus conséquente aux armes de France en trophée. Dans chaque armoire neuf gradins supportent les collections rangées dans des bocaux. Ces bocaux contiennent pour les quatre premières armoires des métaux, des poudres et de cendres, des sels, des pierres, des talcs et des terres ; et pour les quatre dernières les sucs et les gommes des végétaux, leurs racines et les différentes parties des plantes de la Chine. L'armoire centrale renferme quant à elle d'autres bocaux, certains contenant des esprits de vin, d'autres des animaux, des bézoards ainsi qu'un morceau d'ambre gris.

Toutes les armoires sont garnies de tiroirs en partie inférieure, nommés par Dezallier d'Argenville « studioles ». Organisés sur cinq rangées, ils sont remplis de « *pierres fines disposées par classes et placées dans des cristaux de montre* »³³⁴ tels des topazes, des jaspes, des agates, des jades, des cornalines, etc. D'Argenville mentionne même un objet qui retient notre attention puisqu'il est possible de l'identifier avec une certaine certitude : « *on y voit un grand plateau convexe des deux côtés, de cristal noir & ondé, trouvé dans les tombeaux des Incas du Pérou* »³³⁵, à savoir le miroir dit de Moctezuma, aujourd'hui encore un des trésors de la collection du Muséum. Le reste de ces « studioles » renferme des collections de coquillages, d'animaux, etc.

Les armoires installées sur le mur Est, en réponse des neuf premières offrent une organisation similaire, seules changent les collections installées, principalement animales et végétales.

³³⁴ *Idem.*, p. 199.

³³⁵ *Ibidem.*

Enfin, signalons le foisonnement des objets, observable sur l'illustration de De Sève, mais aussi à travers la description de D'Argenville, avec ces objets installés dans la partie supérieure des murs et même au plafond dans chacune des sept travées. Les visiteurs pouvaient ainsi admirer des coquillages, des plantes aquatiques, des animaux tels des reptiles, mais aussi des objets dits de « Sauvage »³³⁶.



DE SÈVE Jacques. Petit cabinet des bocaux du Château.
BUFFON. *Histoire Naturelle*. Tome 3, 1749.

© Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans la seconde transformation souhaitée par Buffon à partir de 1744, la Galerie possède encore ses collections, mais celles-ci sont également organisées dans la pièce disposée perpendiculairement à la Galerie : le petit cabinet des bocaux. Là encore, une seconde illustration de De Sève est très précieuse, car elle offre un visuel de l'état de ce cabinet, avec de nouveau le même degré de fidélité dans la représentation. Ce cabinet est intéressant puisqu'il renferme une partie des collections de minéralogie qui ont pu ainsi quitter la Galerie où elles étaient initialement. La petite pièce s'organise autour de deux embrasures entre lesquelles une armoire est installée contenant pierres fines et minerais précieux³³⁷. Cette armoire est particulièrement importante à remarquer, étant donnée qu'il s'agit d'une des cinq armoires provenant du cabinet de Bonnier de la Mosson que Buffon a acquis en 1745 lors de la vente des pièces de ce cabinet d'histoire naturelle parisien très célèbre, sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

Le choix d'une telle armoire n'est pas anodin, il témoigne du soin apporté aux collections et de leur mise en valeur importante. C'est d'ailleurs précisément à cette époque du deuxième aménagement par Buffon que le Cabinet d'Histoire naturelle ouvre ses portes au public

³³⁶ *Idem.*, p. 198.

³³⁷ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 42.

librement trois jours par semaine³³⁸. La réception des cabinets très soignés de Bonnier de la Mosson et le prestige les entourant ne pouvaient qu'encourager la visite de ces espaces du Cabinet du Roi. De plus, l'arrangement mis en œuvre témoigne de motivations fortement tournées vers des critères esthétiques. En effet, dans ce petit cabinet des bocaux, venait également prendre place une des plus belles entrées dans les collections du Jardin en ce milieu du XVIII^e siècle : l'imposante table florentine en marbre récupérée par les soins de Buffon, dont nous avons parlé précédemment. Cette table se dressait dans la salle près des armoires, entre deux fenêtres selon Franck Bourdier³³⁹.

Le troisième aménagement opéré par Buffon bouleverse encore plus les collections, puisque celles-ci sont réparties sur l'ensemble du premier étage du Château. Nous pouvons, pour cet état, nous fier de nouveau à l'ouvrage de Dezallier d'Argenville qui, dans sa troisième édition, détaille l'organisation générale de chacune des quatre salles ; mais également à la description de Thiéry de 1787.

L'entrée, qui se fait désormais au Nord dessert une première salle consacrée au règne végétal. La seconde salle nous intéresse, il s'agit de celle réservée au règne minéral. Effectivement, on peut remarquer le premier changement opéré ici, la répartition des collections dans le Cabinet entre les règnes. Ce principe fondamental témoigne de l'orientation prise par le Cabinet, nous reviendrons dessus.

Dans cette seconde salle, qui prend place sur les anciens appartements de Buffon cédés en 1766, repose « *ce qu'il y a de plus riche & de plus brillant dans la nature* » comme le décrit D'Argenville³⁴⁰. À droite en entrant, sur la paroi Ouest, on trouve les minerais d'or, d'argent, de cuivre, etc. ainsi que les pierres précieuses ; et à gauche en entrant sont les minerais de plomb, de fer, d'étain, etc. Entre les croisées sur le mur Est sont des spécimens de diverses roches, des marbres, des albâtres. Contre la paroi Sud nous trouvons d'autres spécimens, notamment des produits volcaniques. Signalons tout de même que les deux descriptions à notre disposition présentent des différences, puisque dans celle de Dezallier d'Argenville, antérieure de sept années, il est fait mention de coquilles ainsi que de pétrifications et fossiles dans cette salle, que ne mentionne pas du tout Thiéry³⁴¹. Pour finir, Bourdier fait également

³³⁸ Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 45.

³³⁹ Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 42.

³⁴⁰ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose...*, 1780, p. 201.

³⁴¹ Luc-Vincent Thiéry, *op. cit.*, p. 174.

mention du fait que les armoires de l'ancien cabinet de Bonnier de la Mosson ont été transportées dans cette salle, complétées par une sixième réalisée sur leur modèle³⁴². Le fait que ces très belles armoires de Bonnier figurent dans cette salle n'est là encore pas innocent et reprend le même objectif que l'on signalait lors de la phase d'aménagement précédente, où déjà une des armoires était disposée dans cette salle du petit cabinet des bocaux principalement consacré aux collections minéralogiques. Le message sous-tendu derrière ce choix témoigne de l'importance mais aussi de la vision particulière qu'on avait de ce type de collections au cours du XVIII^e siècle au Cabinet d'Histoire naturelle, vision pour beaucoup tournée vers des qualités esthétiques, renforcées par les choix muséographiques retenus.

2.2.3. *Les principes et les motivations de présentation des collections sous Buffon*

Ces aménagements successifs des collections de minéralogie nous permettent de déterminer une unité commune au Cabinet d'Histoire naturelle au Jardin du Roi. Celle-ci s'exprime par ce qu'on peut qualifier de vision esthétisante des collections. En effet, quelque soit l'aménagement observé, on remarque que tant les appréciations fournies dans les descriptions faites des espaces d'exposition, que les illustrations témoignant des salles d'exposition, renvoient vers un idéal esthétique. Plus précisément, les collections, et *a fortiori* celles de minéralogie, sont arrangées avec soin et présentées comme les plus beaux atours de cette collection royale. Les types de spécimens la composant n'y sont du reste pas étrangers, comme nous l'avons vu précédemment, avec une sélection d'échantillons très orientée vers les pierres et minerais précieux. Les choix suivis par Buffon, d'enrichir et d'ornez ces espaces par des objets d'art, en constituent des démonstrations supplémentaires. Cette orientation manifeste vers le beau s'exprime également à travers les écrits de Daubenton, premier responsable des collections, dans lesquels on peut notamment ressentir sa participation manifeste à la troisième transformation du Cabinet. Ses écrits laissés dans l'*Histoire naturelle* de Buffon constituent un véritable discours muséologique dans lequel il traite non seulement du bien fondé de réunir ces collections, de l'arrangement idéal mais aussi des mesures à prendre en terme de conservation préventive pour de tels objets. À ces écrits, il nous est possible en outre d'ajouter ceux postérieurs d'une cinquantaine d'année dans lesquels il

³⁴² Franck Bourdier, *op. cit.*, p. 44.

revient en partie sur son expérience passée à la tête du Cabinet³⁴³. La confrontation des deux est d'autant plus pertinente qu'un constat de continuité peut être fait entre les idées d'un Daubenton âgé de 33 ans et celles d'un Daubenton de 80 ans, malgré les évolutions notables. En effet, dans l'*Histoire naturelle*, Daubenton défend notamment un point de vue tourné vers l'exposition selon des principes esthétisants, de façon « à observer la Nature dans les collections où elle paroît sans aucuns autres apprêts que ceux qui peuvent la rendre agréable aux yeux »³⁴⁴. Plus loin il parle également d'« arrangemens qui ne sont faits que pour l'agrément [...] [pour lesquels] ce n'est qu'après plusieurs combinaisons que l'on trouve un résultat satisfaisant dans les choses de goût »³⁴⁵. Dans le même ordre d'esprit, on trouve ainsi dans le rapport établi en 1796 un principe qu'il défend selon lequel il faut « contribuer au bien de l'État en attirant l'affluence des étrangers qui dédommage amplement de ce qu'il en a pu coûter pour rendre les collections d'histoire naturelle aussi curieuses qu'instructives »³⁴⁶. La nouvelle volonté de rendre les collections *instructives* témoigne de l'évolution de Daubenton sur toutes ces années, ainsi que du nouveau statut de Professeur de minéralogie qu'il occupe. Cependant, on constate que les mêmes idées fondées sur un encouragement de la curiosité par un arrangement des collections fondé sur le goût et les qualités esthétiques des objets prévalent toujours. Concrètement, dans les collections de minéralogie, cela s'observe par cette utilisation des très belles armoires du cabinet de Bonnier de la Mosson, réservées à partir de la troisième phase d'aménagement des collections, dès 1767, aux objets de minéralogie.

En même temps que les organisations successives des collections se fondent sur l'ordre le plus *agréable aux yeux*, pour reprendre l'expression de Daubenton³⁴⁷ ; on remarque aussi un autre objectif vers lequel ces présentations tendent, en particulier à partir de 1767 : la répartition des collections en fonction du règne de la nature auxquelles elles appartiennent. Cette idée est non seulement défendue par Daubenton³⁴⁸ mais l'est aussi par Dezallier d'Argenville qui dresse les critères d'un cabinet d'histoire naturelle idéal dans son

³⁴³ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 17, pièce 515 : Extrait du Registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle dans sa séance du 24 Prairial an 4 de la République française une et indivisible, daté du 24 Prairial an IV [12 juin 1796].

³⁴⁴ Georges-Louis Leclerc Buffon, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 7.

³⁴⁵ *Idem.*, p. 8.

³⁴⁶ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 17, pièce 515 : Extrait du Registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle dans sa séance du 24 Prairial an 4 de la République française une et indivisible, daté du 24 Prairial an IV [12 juin 1796].

³⁴⁷ Georges-Louis Leclerc Buffon, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 5.

³⁴⁸ *Idem.*, p. 3.

ouvrage de 1742³⁴⁹. Le classement entre les trois règnes offre, selon ces auteurs, des avantages certains, notamment dans une meilleure compréhension des échantillons présentés. Ce principe est du reste un fil conducteur au Jardin du Roi puis au Muséum, puisque très souvent en effet les réalisations et aménagement divers se fondèrent dessus.

Le second point à signaler lorsqu'on observe les arrangements de ces collections est le rôle joué par Buffon. Pour cela, il faut mentionner le contexte scientifique de l'histoire naturelle et des recherches des naturalistes qui se développent intensément au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Deux figures incontournables de la même génération marquent le paysage scientifique : Buffon et Linné³⁵⁰. Le fossé séparant les deux esprits est important et Buffon, avec sa publication de l'*Histoire naturelle*, entend bien revendiquer ses pensées, ce qui s'exprime notamment au moyen de la présentation des collections d'histoire naturelle au Cabinet. De façon à saisir les théories des deux savants, retenons un élément réducteur mais principal des deux pensées, de façon à mieux percevoir cette différence de vision. Avançons simplement que Buffon refusait le système taxonomique mis en place par Linné et souhaitait au contraire, non pas se fonder sur des critères biologiques stricts pour déterminer les espèces, comme le proposait Linné mais établir les différences entre les individus à partir de comparaisons empiriques et pragmatiques. Ainsi, au travers des écrits de Daubenton, transparait un point de vue majeur à la base de l'organisation du Cabinet au cours du XVIII^e siècle : « *un cabinet d'Histoire naturelle est donc un abrégé de la nature entière* »³⁵¹.

Deleuze revient sur la vision de Buffon qui s'exprimait au travers des collections et en dresse le portrait. Selon lui, la conception de Buffon s'appuyait sur des considérations générales, dans lesquelles les spécimens s'articulaient selon leurs contrastes et non pas selon l'ordre méthodique qui est simple « *ouvrage de l'homme* »³⁵². La volonté derrière cette présentation était donc de proposer une illustration de ce que la nature offrait de plus remarquable et de curieux, laissant ainsi passer au second plan les considérations de l'ordre méthodique, ce que nous confirme Daubenton dans ses écrits.

³⁴⁹ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1742, p. 192.

³⁵⁰ Carl von Linné (1707-1778), naturaliste suédois à la base du système de nomenclature des espèces.

³⁵¹ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 489.

³⁵² Joseph Deleuze, *op. cit.*, p. 51.

Pour finir, présentons une dernière vision permettant de retrancher l'aspect des expositions des collections du Cabinet d'Histoire naturelle à travers le contexte plus global de celui du Siècle des Lumières. Selon Michel Van Praët, du point de vue muséographique, les galeries du Jardin du Roi sont des « galeries-bibliothèque »³⁵³ donnant à voir aux yeux des visiteurs le plus possible d'objets. Ce principe se manifeste en particulier dans la charge conséquente d'objets remplissant chaque tiroir des vitrines mais aussi par tout le cadre décoratif intérieur. C'est le cas notamment dans la Galerie du Cabinet où des spécimens garnissent la pièce du sol au plafond, offrant une vision esthétisante que nous avons abordée, mais permettant aussi au visiteur de découvrir cette richesse des collections. Toutefois nous verrons que ce parti-pris reste spécifique au XVIII^e siècle et ne se retrouve pas ultérieurement.

2.3. La présentation des collections de minéralogie dans les Galeries du Muséum national d'Histoire naturelle

2.3.1. *L'organisation des Galeries d'Histoire naturelle*

La Révolution ne marqua pas la fin de l'établissement du Jardin du Roi, à la différence d'autres fondées sous l'Ancien Régime, comme les Académies. Ce fut au contraire l'occasion pour lui de se réorganiser complètement d'un point de vue institutionnel. Ce nouveau Muséum national d'Histoire naturelle, institué en 1793 par la Convention Nationale, a désormais à sa tête un collège de douze Professeurs exerçant également le rôle d'administrateurs où l'un d'entre eux est nommé annuellement à la direction générale de l'établissement. Ce système permet une meilleure mise en adéquation de l'enseignement dispensé lors des cours des Professeurs avec la présentation des collections dans les Galeries du Muséum³⁵⁴. En effet, les Professeurs ont parmi leurs tâches celle de gérer les collections se rattachant à leur discipline et de déterminer le meilleur arrangement de ces dernières dans l'espace d'exposition. C'est ainsi que des changements dans cette présentation des objets peuvent être notés, liés pour une part à l'évolution continue des espaces d'exposition durant cette charnière des deux siècles et pour d'autre part aux volontés des Professeurs, libres de réorganiser les collections selon leur souhait.

³⁵³ Michel Van Praët, « Évolution des musées d'Histoire Naturelle : de l'accumulation des objets à la responsabilité des publics », dans *La Grande Galerie du Muséum présente : la Galerie de l'Évolution, Concepts et Évaluation*, colloque international, 22-23 novembre 1990, p 20.

³⁵⁴ On parle en effet désormais de Galeries du Muséum ou de Galeries d'Histoire naturelle en lieu et place du Cabinet d'Histoire naturelle.

Concernant l'évolution structurelle du bâtiment, le Château a pour mission, en 1793, la poursuite du processus enclenché par Buffon avec les travaux qu'il mène du côté Sud et la construction de cette nouvelle galerie, ainsi que l'uniformisation de la façade de l'édifice. Le Muséum devait en effet répondre à des critiques sévères sur son apparence qui semble-t-il touchaient à son image. C'est ce qu'André Thouin nous explique en 1788 :

« Depuis longtems et surtout depuis l'augmentation du terrain, le Bâtiment qui les renfermoit, contrastoit d'une manière tout à fait désagréable avec la beauté du jardin. Il n'étoit par rare de voir des étrangers attirés par la réputation demander où étoit le cabinet. Ils ne pouvoient se persuader que le Bâtiment qu'ils voyoient pû être celui qui contenoit toutes les richesses dont il avoient entendu parler : aussi le public, en général, formoit il des vœux pour la construction d'un cabinet qui répondit mieux à l'importance de l'établissement et à l'idée que son nom faisoit naître dans l'esprit »³⁵⁵.

Parallèlement, l'achat de l'Hôtel de Magny a permis de libérer les combles du Château où logeaient notamment Daubenton et Lacépède. Le bâtiment était également habité par d'autres membres du Jardin, comme le signale une lettre conservée aux Archives nationales, précisant que « *le logement des personnes qui habitent présentemens au dessus et au dessous du Cabinet d'histoire naturelle* » constitue un risque d'incendie pour les collections³⁵⁶. Les travaux furent donc menés rapidement, dans un premier temps par l'architecte Verniquet, puis à son décès, par son successeur l'architecte Molinos. Antoine-Laurent de Jussieu explique que dès la libération des occupants de la partie supérieure du Château, les travaux commencèrent et l'on pu créer de grandes salles en supprimant la compartimentation et en élevant le toit³⁵⁷. Les fenêtres qui étaient auparavant des mansardes sont ainsi transformées de sorte à obtenir un vrai second étage. Les salles sont éclairées au moyen de lucarnes ouvertes dans la toiture et visibles depuis l'extérieur. Nous pouvons notamment observer cette série de changements à partir d'illustrations du Muséum datant des années 1790, comme celle de Jean-Baptiste Hilaire, datée de 1794 le montrant bien (**cf. Annexe P1 ; II ; 8**).

³⁵⁵ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 1934 [XXXI] : André Thouin, *Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi sous l'administration de M. le comte de Buffon*, 1788, p. 30.

³⁵⁶ A.N. O¹ 430, page 76 : lettre au comte de Buffon, datée du 2 mars 1787.

³⁵⁷ Antoine-Laurent de Jussieu, *op. cit.*, p. 28.



HILAIR Jean-Baptiste (1753-1822), *Jardin du Roy*, 1794. Dessin à la plume, encre brune et encre de Chine, aquarelle et rehauts de blanc ; 17,2 x 25 cm. (BNF, département Estampes et photographie, RESERVE FOL-VE-53 (F)).

© Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cependant, même si d'apparence le Château est surmonté désormais d'un second étage, doublant ainsi l'espace d'exposition, la mise en place des collections ne fut pas immédiate. Nous pouvons en effet l'affirmer à partir des nombreux documents d'archives conservés aux Archives nationales, témoins des riches échanges qu'il y a eu entre l'administration du Muséum et les différents ministres rattachés à ces questions.

En premier lieu, signalons qu'en 1793, la Convention nationale émet un procès-verbal dans lequel elle charge « *le Ministre de l'Intérieur de donner incessamment les ordres nécessaires pour faire mettre la Galerie du second étage du bâtiment national situé au Jardin des plantes, en état de recevoir les collections d'histoire naturelle de Chantilly, ainsi que les diverses productions de la nature, accumulées sans ordre au cabinet dudit bâtiment national* »³⁵⁸. Toutefois, on remarque que deux ans plus tard, les Professeurs du Muséum se réunissent pour adresser une lettre au comité d'Instruction publique, afin de signaler l'urgence de poursuivre les travaux dans les Galeries et plus encore dans les espaces du second étage qui ne pouvaient toujours pas accueillir les objets « *entassés dans des magasins et des caisses faute de local* »³⁵⁹. Cette situation se réfère en particulier aux arrivées nombreuses de la campagne sur les territoires des futurs Belgique et Pays-Bas, à laquelle participa notamment le Professeur Thouin, qui permis d'enrichir les collections du Muséum. La situation est ainsi bloquée, le Muséum tardant à pouvoir présenter ses collections au risque de les laisser se détériorer,

³⁵⁸ A.N. F¹⁷ 3880, extrait du procès-verbal de la Convention nationale, daté du 26 mai 1793.

³⁵⁹ A.N. F¹⁷ 3880, lettre des professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle aux citoyens représentants composant le comité d'Instruction publique, datée du 28 Floréal an III [17 mai 1795].

comme le rappelait la demande notifiée précédemment d'une demande de banne de tissu de façon à protéger ces objets entreposés, faute de mieux, dans l'amphithéâtre Molinos³⁶⁰. D'autres échanges avec l'État français témoignent de l'effervescence des Professeurs du Muséum afin de remédier à la situation. C'est le cas de plusieurs correspondances faisant état du manque de matériaux nécessaires à l'achèvement des travaux. Par exemple, en 1797, les Professeurs proposaient de récupérer les fragments des statues équestres royales de Paris abattues lors du mouvement révolutionnaire, de façon à les fondre et profiter ainsi du métal manquant pour les constructions³⁶¹. L'administration française consent finalement, suite à plusieurs échanges, à laisser le Muséum faire usage de deux fragments de la statue équestre d'Henri IV détruite en 1792 pour poursuivre les travaux³⁶². Cet exemple des statues royales témoigne en outre d'un fait de l'histoire assez intéressant à souligner. Le Muséum fondé initialement par et pour le roi, qui a tout au long de son existence en tant que Jardin porté l'appellation « royale » dans sa dénomination, récupère quelques années plus tard les statues de ces mêmes souverains dans le but de se développer plus encore.

Plus important à signaler est cette correspondance existante entre les Professeurs du Muséum et les ministres des finances et de l'intérieur au sujet des collections du Muséum. La proposition faite est que dans l'intérêt d'un avancement rapide des chantiers, des objets conservés alors dans les collections du Muséum pourraient être vendus pour financer les travaux indispensables à l'achèvement des galeries³⁶³. Remarquons que cette proposition de vendre des pièces de la collection semble être soutenue à la fois par les représentants de la Nation, par le biais des ministres, mais aussi par les Professeurs du Muséum. Ces derniers expriment en effet leur accord, en le motivant sur la base des bénéfices très positifs escomptés pour l'institution, ainsi que sur la sélection judicieuse des objets dont le Muséum pourrait se séparer³⁶⁴. Cette affaire nous intéresse d'autant plus que dans la liste des objets dont le Muséum pourrait se passer, les « *objets qui sont au Muséum d'histoire naturelle sans être*

³⁶⁰ A.N. O² 443, dossier 33, pièce 3 : lettre d'Antoine-Laurent de Jussieu au Directeur du Garde-meuble national, datée du 7 Thermidor an III [21 juillet 1795].

³⁶¹ A.N. F¹⁷ 1229, lettre du secrétaire de l'Assemblée administrative des Professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle Geoffroy au Ministre de l'Intérieur, datée du 20 Floréal an V [9 mai 1797].

³⁶² A.N. F¹⁷ 1229, lettre du Conseil de conservation des objets de sciences et d'art au Directeur général de l'Instruction Publique, datée du 12 Messidor an V [30 juin 1797].

³⁶³ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 16 : copie de la lettre du Ministre des finances aux Citoyens Professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, datée du 29 Germinal de l'an V [18 avril 1797].

³⁶⁴ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 16 : copie de la lettre des Professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle au Ministre des finances, datée du 25 Germinal de l'an V [14 avril 1797].

nécessaires à l'instruction publique »³⁶⁵, ne figurent que des minéraux. C'est donc la collection de minéralogie la première touchée par cette volonté de poursuivre les travaux par n'importe quel moyen.

Cette mesure s'est en outre accompagnée d'autres, pour lesquelles le Muséum exprime son besoin pressant, ayant recours pour cela à toutes les opportunités se présentant. On retrouve par exemple plusieurs demandes ayant trait à des glaces que l'établissement souhaite obtenir, afin de réaliser les vitrines du second étage encore en chantier, pour y exposer les objets³⁶⁶. On peut enfin citer d'autres demandes de matériaux de fer et de cuivre provenant de l'église Saint-Séverin, où il est de nouveau fait mention de la nécessité d'installer le plus rapidement possible les collections en provenance du cabinet du Stadhouder³⁶⁷.

Finalement, c'est semble-t-il à la charnière des deux siècles que les travaux s'achèvent, d'après le récit fourni par Deleuze et où le public put enfin visiter les galeries avec les objets installés. Ces changements impactèrent naturellement la distribution des salles, réorganisant les espaces dévolus à chaque type de collection. Les collections rattachées anciennement au règne minéral ne bougèrent pas, mais gagnèrent en espace, puisque la majorité des collections animales ont été déplacées au second étage. Des illustrations de ces galeries du second étage ont d'ailleurs été conservées, permettant d'observer ces transformations et d'y admirer les nouvelles vitrines, réalisées grâce aux glaces livrées quelques années plus tôt par le Garde-meuble (**cf. Annexes P1 ; VI ; 4, 8**).

Quelques temps après ces travaux qui élargirent les possibilités d'exposition, le Muséum se retrouva une fois encore en situation de saturation, suite à l'arrivée de grands ensembles, comme la collection Weiss pour la minéralogie. La décision est donc prise d'agrandir de nouveau l'édifice principal, mais cette fois-ci dans son extrémité Nord. Le projet est ainsi de prolonger le vestibule, placé sur l'ancienne chapelle remontant à l'époque de Guy de la Brosse, en direction du Nord et du Labyrinthe. Ce faisant, on compte faire la jonction entre l'agrandissement du Château et l'ancien local des cours qui ne disposait que d'un seul étage, mais qui, compte tenu du terrain qui amorce sa pente vers la Butte, est en réalité un premier étage surélevé. L'entrée peut ainsi se faire par un portail aménagé sur une terrasse au-dessus

³⁶⁵ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 16 : Objets qui sont au Muséum d'histoire naturelle sans être nécessaires à l'instruction publique.

³⁶⁶ A.N. O² 430, dossier 7, pièce 7 : lettre du Ministre des finances au Directeur du Garde-meuble, datée du 8 Fructidor an IV [25 août 1796].

³⁶⁷ A.N. F¹⁷ 1229, dossier 16 : lettre de Antoine-Laurent de Jussieu au Ministre de l'Intérieur, datée du 18 Brumaire de l'an IV [9 novembre 1795] :

du premier étage de ce local des cours qui est transformé pour l'occasion en salle d'entrée, permettant l'accès aux collections du second étage à partir du toit-terrasse. Ces travaux amènent finalement l'ancien Château à son aspect définitif, offrant une façade de 120 mètres de long, comme peut en témoigner une photographie prise vers 1875 du bâtiment (cf. **Annexe P1 ; II ; 10**).

2.3.2. *L'aménagement des collections de minéralogie dans les Galeries du Muséum durant l'entre-deux-siècles*

Suite aux travaux amorcés sous Buffon, avec l'agrandissement du Cabinet dans sa partie Sud, et ajouté à cela l'exhaussement totalement achevé au tout début du XIX^e siècle, les collections de minéralogie purent se déployer encore davantage autour de leur emplacement initial du premier étage du Château. Lors du dernier état des collections, ces dernières étaient présentées dans une seule salle que l'on nommait la salle du règne minéral. La grande nouveauté avec la nouvelle organisation des espaces d'exposition est que la distinction est désormais faite entre les collections minéralogiques et les collections géologiques. L'exposition de la collection reflète l'évolution connue quelques temps auparavant de l'enseignement se rapportant au règne minéral, qui s'exprime désormais par la nomination de deux Professeurs, l'un pour la minéralogie, le second pour la géologie.

Ce sont ainsi trois salles qui présentent ces collections : la première consacrée aux fossiles et davantage à ce qui relève des collections de géologie et les deux suivantes aux roches et aux minéraux. Plusieurs descriptions peuvent nous aider à retracer l'aspect que prenaient les collections mais malheureusement, faute d'illustration existante de cette phase d'aménagement, nous ne pourrions nous en tenir qu'à quelques commentaires.

Jean-Baptiste Pujoux, en 1803, dresse une description assez précise du Jardin des plantes et des différentes salles du Muséum dans son ouvrage servant de guide de visite, dans lequel il chemine dans les salles, adoptant un parcours extrêmement précis et étudié où les aller-retour sont nombreux³⁶⁸. Cette visite commence ainsi par la première salle, celle juste après la salle réservée aux fossiles qui se trouve du côté Nord. Dans cette première salle de minéralogie, Pujoux décrit la succession des vitrines en entamant sa visite dans l'encoignure sud-est par l'armoire³⁶⁹ à côté de la croisée et en dirigeant ensuite de gauche à droite en remontant la

³⁶⁸ Jean-Baptiste Pujoux, *Promenades au jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle*, 1803, Tome 1, p. 199.

³⁶⁹ *Idem.*, p. 208 : Pujoux explicite ce qu'il entend par armoire : « Pour plus de clarté, j'appelle armoire tout châssis plus ou moins large qui a une division extérieure, sans considérer s'il y a plus ou moins de divisions dans l'intérieur ».

salle³⁷⁰. Il décrit la particularité de cette première armoire, exposant non pas des spécimens minéralogiques, mais les modèles cristallographiques développés par Haüy, ces objets en bois permettant de reproduire et de manipuler les cristaux en étudiant leurs angles. Juste à côté dans cette même armoire il note également un « *gonyomètre* », un instrument utilisé pour réaliser les mesures des angles des échantillons. Cette nouveauté, couplé au fait que tous les objets sont accompagnés d'étiquettes indiquant leurs formes géométriques, montre l'évolution dans la démarche d'exposer les minéraux, où la valeur instructive se fait plus importante. La suite des armoires renferment autant que possible de manière regroupée les différents minéraux ainsi que quelques roches.

Il nous faut aussi nous appuyer sur l'ouvrage de Lucas, et son premier volume daté de 1806, qui est alors membre du Muséum en tant que garde des Galeries du Muséum, employé donc au plus près de ces collections, pour saisir les clefs du parcours déterminé par Haüy. Ceux sont ainsi soixante armoires qui occupent ces deux salles consacrées à la minéralogie. La première salle contient 31 salles et la seconde 29. Les deux salles exposent leurs collections classées selon le principe suivant³⁷¹.

La première salle renferme :

- Les substances acidifères ;
- Les substances terreuses ;
- Les substances peu connues.

La seconde salle contient quant à elle :

- Les substances combustibles ;
- Les substances métalliques ;
- Les divers agrégats minéraux ou roches
- Les produits des volcans.

Lucas nous fournit également en appendice une table alphabétique des substances minérales permettant d'identifier pour chacune l'armoire la contenant³⁷².

Enfin, signalons que Pujoux dans sa description propose un commentaire résumant bien la charnière dans laquelle se trouvent les collections, à savoir prises entre le souvenir du XVIII^e siècle et l'émancipation de la science minéralogique au tournant du XIX^e siècle.

³⁷⁰ *Idem.*, p. 206.

³⁷¹ Jules-André-Henri Lucas, *Tableau méthodique des espèces minérales*, Volume 1, 1806, p. 367.

³⁷² *Ibidem.* : Il définit également le terme « armoire », expliquant qu'elles sont fermées de portes garnies de glaces à un ou deux battants et que chaque division perpendiculaire de ces mêmes armoires doit être considérée comme formant à elle seule une armoire entière et dans toute la hauteur. Enfin, elles présentent des tablettes intérieures.

« Il est donc un moyen de doubler nos jouissances, c'est d'envisager ces objets sous les rapports de leurs singularités, de leurs principales propriétés, de leur utilité, et de rassembler ainsi, sous un même point de vue, quelques-unes des considérations qui plaisent au minéralogiste, à l'artiste et à l'homme du monde »³⁷³.

En effet leur exposition s'apparentait précédemment pour beaucoup à la satisfaction de la curiosité des visiteurs, en privilégiant des choix souvent esthétiques, tant dans la sélection même des objets, que dans leur disposition dans les salles, avec notamment ces armoires du cabinet de Bonnier de la Mosson qui renvoient indubitablement à leur premier usage dans le cabinet de Bonnier, c'est-à-dire comme de véritables écrins pour de purs objets de curiosité. Ce principe se retrouve d'ailleurs pour une part ici et l'enthousiasme décrit par Pujoux pour ces collections le résume bien³⁷⁴. Effectivement, la présence des objets d'art constitue encore une section non négligeable de ces collections qui est appréciée des visiteurs si l'on se fie au témoignage fourni par Pujoux et le détail des réactions qu'il dépeint. Ce fait entre de plus en écho avec des demandes qui vont dans le même sens de la part de l'administration du Muséum. On retrouve en effet une riche correspondance, initiée souvent par le directeur du Muséum, Antoine-Laurent de Jussieu, à propos d'objets dont il souhaite faire profiter l'établissement. Il s'agit bien souvent de saisies révolutionnaires qu'il argue comme étant à même de trouver leur place dans les collections du Muséum et dont le bénéfice escompté serait très avantageux. Il dresse ainsi des listes de pièces diverses, comme des tables en marbre, des tronçons de colonnes, des vases, etc. qui pourraient, selon ses dires, « *contribuer à l'instruction et ajouter en même temps à l'ornement de cette galerie* »³⁷⁵. On voit ainsi le même schéma se répéter, sauf que cette fois-ci l'argument avancé est avant tout celui de l'instruction au bénéfice du public, ce qui se remarque par ailleurs à travers la démarche du nouveau Professeur de minéralogie, Haüy, qui est surtout effective dans ce classement nouveau des objets dans les armoires selon les nouvelles connaissances minéralogiques.

2.3.3. La présentation des collections de minéralogie à partir de 1809

À partir de 1809, le Château atteint son stade final avec la dernière grande campagne de travaux d'agrandissement menée à son terme par l'architecte Molinos. Celle-ci vise à étendre le bâtiment vers le Nord, en direction du Labyrinthe et vers cet ancien local de cours, qui

³⁷³ *Idem.*, p. 203.

³⁷⁴ *Idem.*, p. 205 : Le public semblait en effet se presser pour admirer ces collections de minéralogie et particulièrement ces belles pièces rangées dans « *ces armoires éblouissantes par les reflets brillants et variés des pierres précieuses* ».

³⁷⁵ A.N. F¹⁷ 3880, lettre du directeur du Muséum d'Histoire naturelle Antoine-Laurent de Jussieu aux citoyens Représentans composant le comité d'Instruction publique, datée du 28 Fructidor an III [14 septembre 1795].

servait également de lieu d'exposition de la célèbre collection de Tournefort au début du XVIII^e siècle. La liaison des deux constructions est ainsi établie et les deux sont reliées par la confection d'un portail à fronton sur le toit en terrasse de l'ancien local de cours qui ouvre sur le deuxième étage du Château³⁷⁶. Ce prolongement du Château permet ainsi la création de nouvelles salles dans les Galeries d'Histoire naturelle, plus précisément trois à chaque niveau. Les collections de minéralogie conservent toujours leur place au premier étage, dans la section Nord, tout en étant de nouveau très proches de celles de géologie.



Entrée des galeries de Zoologie, 1885, fond Pierre Petit IC 590.

© Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais. Image du MNHN, bibliothèque centrale

Lucas nous offre de nouveau une description précieuse de ce qu'était la collection, en 1813 cette fois-ci, dans le second volume de son *Tableau méthodique des espèces minérales*, lorsque ces nouveaux aménagements ont été mis en place³⁷⁷. Les collections de minéralogie prennent place dans les deuxième, troisième et quatrième salle en entrant par le côté Nord. C'est donc une salle supplémentaire qui accueille les collections de minéralogie, permettant l'exposition d'un plus grand nombre d'échantillons. Le nombre des armoires en est ainsi augmenté, passant de soixante pour l'état précédent à désormais quatre-vingt dix-neuf³⁷⁸. Ces armoires présentent en outre la même organisation décrite sept années plus tôt par Lucas. Dans l'organisation des différents objets, le classement fondé sur la classification de Haüy est toujours de mise, même s'il est intéressant de souligner qu'en partie inférieure des armoires, Lucas signale des morceaux organisés de manière différente. Ceux-ci ont en fait été placés à cet emplacement pour servir de complément à l'instruction, pour que les élèves appliquent les

³⁷⁶ B.N.F., Est. Va 257 Fol. H37260.

³⁷⁷ Jules-André-Henri Lucas, *Tableau méthodique des espèces minérales*, Volume 2, 1813, p. IX-XIII.

³⁷⁸ Henri-Jean Schubnel, « Cristaux précieux », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, 1990, p. 3.

connaissances acquises lors des cours. Le Professeur Haiÿ aurait ainsi souhaité plus convenable que ces spécimens ne soient pas ordonnés suivant le classement général de façon à « *accorder quelque chose à l'œil et à l'agrément* »³⁷⁹. On retrouve là encore cette même propension à allier la valeur instructive et scientifique des collections avec un certain plaisir esthétique, même si la balance effective entre les deux tend à s'inverser depuis l'arrivée du Professeur Haiÿ. Cette idée peut d'ailleurs être corrélée aux propos que tenait René-Just Haiÿ au moment de l'acquisition de la collection Weiss qui enrichit si fortement la collection du Muséum. Il expliquait au moyen de divers arguments les raisons pour lesquelles cette collection se devait d'intégrer le Muséum et a évoqué les objectifs qui concourent à l'existence même d'un tel établissement :

*« Un muséum d'histoire naturelle n'est pas seulement destiné à conserver tout ce qui a un rapport direct avec l'instruction ; il doit encore être le dépôt de toutes les productions qui augmentent un grand prix de quelque accident remarquable, comme la grandeur du volume, la beauté ou la rareté des tintes &c. Or les pierres fines dont il s'agit ici sont extrêmement intéressantes sous ces différens rapports »*³⁸⁰.

Sous ce rapport, la vision de Haiÿ est très révélatrice de ce basculement de la vision autour des collections et en particulier celles de minéralogie. Citons Jonathan Simon qui évoque cette transition et prend d'ailleurs l'exemple de Haiÿ :

*« C'est suivant cette logique que les conservateurs des muséums nationaux – y compris René-Just Haiÿ – intensifièrent leurs efforts pour rendre la présentation de leur collections minéralogiques plus systématiques durant le dix-neuvième siècle »*³⁸¹.

Terminons ce chapitre en citant l'architecte du Muséum Charles Rohault de Fleury, qui dresse, en 1832, un état descriptif des Galeries d'Histoire naturelle³⁸², juste avant de lancer le programme de la Galerie de Minéralogie. Cet instantané permet ainsi, quelques années avant la séparation définitive de ces collections avec le bâtiment qu'elles occupaient depuis près de 200 ans, d'obtenir un dernier éclairage sur l'état dans lequel se trouvent les objets et de constater que la situation est de nouveau encore à saturation de l'espace **(cf. Annexe P3 ; II ; 30)**.

³⁷⁹ Jules-André-Henri Lucas, *op. cit.*, p. XII.

³⁸⁰ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 2528, pièce 63 : Rapport autographe à l'Assemblée des professeurs du Muséum, relatives à l'acquisition éventuelle de la collection minéralogique de Mr. Weiss, daté du 27 Nivôse an X [17 janvier 1802].

³⁸¹ Jonathan Simon, *op. cit.*, p. 112 : « *It is following this logic that the curators of the national museums – including René-Just Haiÿ – stepped up their efforts to render the presentation of their mineral collections more systematic during the nineteenth century* » (traduction par Anton Moret).

³⁸² A.N. F²¹ 1569, État descriptif des bâtimens, Charles Rohault de Fleury, daté du 10 décembre 1832, p. 3.

2.4. La Galerie de Minéralogie et de Géologie

2.4.1. *La construction de la Galerie*

La nouvelle Galerie de Minéralogie et de Géologie est un édifice de style néo-classique réalisé entre 1832 et 1841, au Jardin des Plantes, par l'architecte Charles Rohault de Fleury. Cette Galerie prend place à proximité de l'ancien Château et de la maison de l'Intendant, le long de la rue de Buffon. L'entrée dans la Galerie se fait côté Nord, au moyen de deux portiques monumentaux. La Galerie est encore aujourd'hui un des édifices parisiens avec la plus grande longueur intérieure par sa nef centrale, longue de 100 m. L'édifice en son entier mesure quant à lui 187 m. de long sur 15 m. de large³⁸³. La première pierre a été posée par le roi Louis-Philippe le 27 juillet 1833³⁸⁴. Le bâtiment est divisé en trois parties avec une nef centrale consacrée à la Minéralogie et à la Géologie et deux pavillons latéraux consacrés à la collection de botanique et à la bibliothèque au moment de la construction. Remarquons que ces dénominations sont encore aujourd'hui inscrites sur les portiques. Deux pavillons en avant-corps se dressent du côté de la rue de Buffon, l'un renferme le laboratoire de minéralogie, celui le plus à l'Est, tandis que l'autre renferme l'amphithéâtre de minéralogie, celui le plus à l'Ouest³⁸⁵.

Les motivations liées à la fondation de cette nouvelle Galerie sont à chercher dans la situation dans laquelle se trouvent les Galeries d'Histoire naturelle, comme nous les avons décrites précédemment, en 1832, à savoir en pleine situation de saturation. Deux rapports dressés sur le Muséum, datant tous les deux de 1832, font état de ce problème. L'un est mené par l'architecte en chef du Muséum, Rohault de Fleury, qui parle en décembre 1832 de « *galeries n'étant pas assez étendues pour les collections que possède le Muséum, [dont] l'administration sent journellement le besoin de les augmenter* »³⁸⁶ (cf. **Annexe P3 ; II ; 30**). L'autre, établi par son prédécesseur l'architecte Destouches en janvier 1832, pose un constat sans équivoque : « *Les objets sont les uns sur les autres* »³⁸⁷ (cf. **Annexe P3 ; II ; 31**).

³⁸³ Henri-Jean Schubnel, « Pierres précieuses gemmes et objets d'art de la Galerie de Minéralogie du Muséum », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, juin 1977, p. 2.

³⁸⁴ Pierre-Jacques Chiappero, « La collection de Minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle », extrait d'une conférence du 27 septembre 2011 intitulée « La minéralogie au pays des merveilles », Association Chercheurs Toujours, disponible en ligne : <http://chercheurs.toujours.vjf.cnrs.fr/resumes%20Mineralogie.htm> [19 février 2014].

³⁸⁵ Charles Rohault de Fleury, *Muséum d'histoire naturelle : serres chaudes, galeries de minéralogie, etc.*, 1837, p. 5.

³⁸⁶ A.N. F²¹ 1569, État descriptif des bâtimens, Charles Rohault de Fleury, daté du 10 décembre 1832, p. 3.

³⁸⁷ A.N. F²¹ 1569, État des terrains, bâtimens et constructions qui composent l'Établissement du Muséum d'histoire naturelle en 1832, Destouches, daté du 23 janvier 1832.

En effet, les acquisitions s'étaient naturellement poursuivies dans les Galeries d'Histoire naturelle au cours des premières années du XIX^e siècle, on se souvient de la collection Weiss, à tel point que les Professeurs signalent cette situation comme impossible à gérer³⁸⁸. La décision fut donc arrêtée et présentée aux autorités qui statuèrent en faveur de la construction d'un nouvel édifice au Jardin des Plantes. Claude Roux dans son étude architecturale de la Galerie de Minéralogie décrit en détails chacune des étapes ayant amené à cette réalisation. Nous en reprendrons les éléments principaux.

La construction de la Galerie de Minéralogie constitue un bouleversement pour le Muséum dans les années 1830, mais il n'est pas le seul. En effet, le Muséum entre à ce moment dans une longue phase de travaux destinés en particulier à son bâti et de multiples réalisations sont menées, toutes sous la direction du nouvel architecte de l'institution, Rohault de Fleury, qui a pris ses fonctions en septembre 1832. Signalons qu'au début, ce dernier signe encore son nom suivi de la mention « fils », se rapportant au prestige acquis par son père lui aussi architecte. Cette mention ne figure toutefois que peu de temps, ce dernier gagnant sa reconnaissance suite à ses multiples constructions au Muséum.

Le 27 juin 1833, des crédits pour le Muséum sont donc votés, s'inscrivant dans le cadre d'une loi sur l'achèvement des monuments de Paris. La somme de 2 550 000 francs est ainsi allouée au Muséum afin qu'il mène ses divers projets. Ceux-ci ne se cantonnent pas seulement à la Galerie, comme dit précédemment, puisque d'autres vont en effet être mis en marche, comme celui des deux serres chaudes, ceux de nouveaux bâtiments pour la Ménagerie, ainsi que l'achat de derniers terrains manquant au Muséum afin de compléter l'occupation que l'on connaît aujourd'hui. Ces terrains se situent du côté Nord-est de la Seine³⁸⁹.

Le déroulé des opérations mêlant construction et tractation avec le conseil des bâtiments civils nous est donné par Claude Roux dans son étude de La Galerie, ainsi que par Rohault de Fleury lui-même dans un mémoire rédigé à la fin de sa carrière au Muséum, dans lequel il retrace l'ensemble de son œuvre. Dès 1834 il semblerait que les travaux soient bien avancés, avec les fondations réalisées et les travaux de maçonnerie presque entièrement terminés³⁹⁰. Cependant ce n'est tout de fois qu'en 1837 que l'essentiel est bâti, lorsque Rohault de Fleury

³⁸⁸ A.N. AJ¹⁵ 128, Procès-verbal de la séance des Professeurs du Muséum du 19 novembre 1829 ; Claude Roux, « Un premier exemple d'architecture muséale en France : la galerie de Minéralogie du Jardin des Plantes à Paris », dans *La Jeunesse des musées*, 1992, p. 181.

³⁸⁹ Claude Roux, *op. cit.*, p. 181.

³⁹⁰ A.N. F²¹ 826, Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M. Rohault de Fleury, Architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867, daté du 1^{er} juillet 1867.

publie son ouvrage³⁹¹ dans lequel il relate ses réalisations au Muséum³⁹². L'avancée relativement lente s'explique par les divers projets que Rohault de Fleury menait de front pour le Muséum avec les serres chaudes, les travaux pour la Ménagerie comme la Singerie, sans compter non plus les affaires courantes. La période 1837-1839 est celle des premières réflexions à propos de l'aménagement interne de la Galerie de Minéralogie, de ses meubles, conçus d'ailleurs par Rohault de Fleury lui-même. Enfin la période de 1839 à 1842 marque le temps des inaugurations, et le temps des querelles qui opposèrent l'architecte aux Professeurs du Muséum.

Ces querelles tardives sont à rattacher à des questions d'aménagement interne de la Galerie mais ce ne furent pas les seules à entacher le déroulé des opérations de construction. Dès le début un conflit se pose entre l'architecte Rohault de Fleury et les autorités en charge du dossier, le conseil des bâtiments civils. Les montants avancés par Rohault de Fleury ne satisfont pas du tout, ces propositions chiffrées étant jugées excessives. Plusieurs documents conservés aux Archives nationales font état de ces négociations, où des propositions et contre-propositions furent faites, Rohault de Fleury adaptant à chaque fois le montant de ce qu'il envisage de réaliser³⁹³.

Les travaux furent conduits finalement jusqu'au début des années 1840 où la Galerie est meublée, contient les collections installées et est en mesure d'accueillir le public. Toutefois, les opérations de travaux ne s'arrêtèrent pas là pour autant, puisqu'on retrouve en effet des traces de travaux effectués ultérieurement, preuves de l'entretien de la Galerie au cours du XIX^e siècle et pas seulement se rapportant à l'aménagement de ses collections. C'est le cas par exemple de demandes initiées par les deux Professeurs officiant dans cette Galerie, pour obtenir que cette dernière soit équipée d'un système de chauffage afin d'encourager plus facilement les visites et améliorer les conditions de travail³⁹⁴. On peut également citer une demande de « double-vitrage » obtenu d'après les écrits de Rohault de Fleury en 1861³⁹⁵ **(cf. Annexe P2 ; II ; 9)**.

³⁹¹ Charles Rohault de Fleury, *Muséum d'histoire naturelle : serres chaudes, galeries de minéralogie, etc. etc.*, 1837, 8 p.

³⁹² Claude Roux, *Un exemple d'architecture publique muséale des années 1830*, mémoire de DEA, Paris IV, 1991, Tome 1, p. 41.

³⁹³ A.N. AJ¹⁵ 863.

³⁹⁴ A.N. F²¹ 827.

³⁹⁵ A.N. F²¹ 826, Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M. Rohault de Fleury, Architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867, daté du 1^{er} juillet 1867.

2.4.2. L'aménagement des collections dans la Galerie

L'aménagement de la Galerie de Minéralogie avec ses collections est un point clef à saisir si l'on veut comprendre l'organisation et la réalisation de cet édifice. En effet, la fonction de la Galerie est conditionnée, comme l'explique Claude Roux, par les collections qu'elle renferme. Elle nomme ce phénomène le fonctionnalisme, nous reviendrons dessus ensuite.

Auparavant, il nous est possible de décrire plus en détails les choix muséographiques retenus dans cette Galerie. Cette dernière est organisée à partir d'une nef centrale et de deux nefs latérales qui sont surélevées créant ainsi des espaces en mezzanines. Cette surélévation est réalisée de façon à aménager des espaces en dessous, destinés à accueillir des zones de stockage pour les collections de minéralogie et de géologie. Dans la nef court une colonnade de 36 colonnes, 18 de chaque côté, au chapiteau de style corinthien simplifié.

Plusieurs descriptions de la Galerie existent et peuvent être utilisées afin de retrouver le parcours des collections. Les illustrations de cette Galerie sont en outre un peu plus aisées à retrouver, permettant ainsi de se faire une idée plus précise de l'aménagement interne. Une gravure en particulier, datée de 1856 et publiée accompagnant un article du journal *L'Illustration* est par exemple intéressante puisqu'elle donne à voir la Galerie en pleine visite, où certains objets sont identifiables comme le Quartz dit de Napoléon au premier plan (cf. Annexe P1 ; VI ; 13).

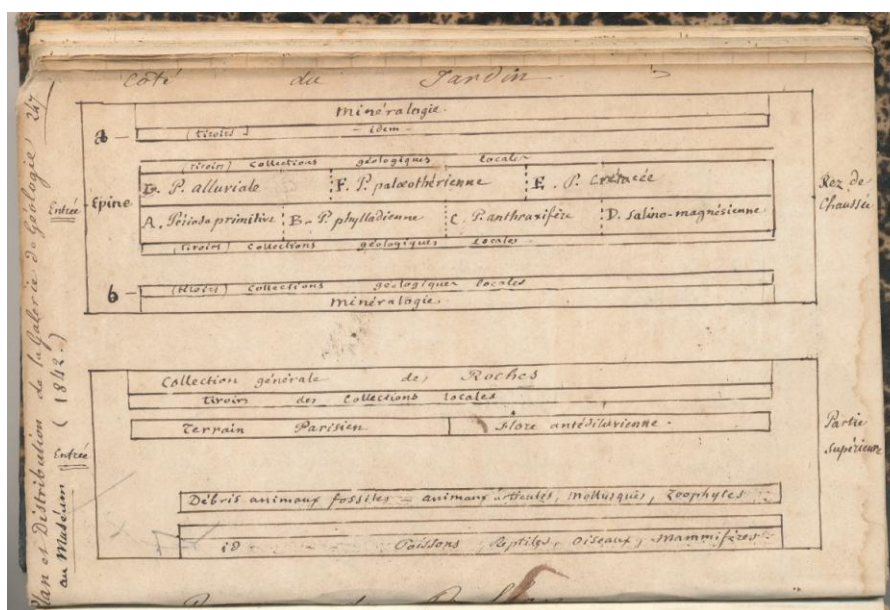


Intérieur de la Galerie de Minéralogie, *l'Illustration* du 2 Février 1856, collection Pierre-Jacques Chiappero.

© Pierre-Jacques Chiappero

Cette illustration prouve son intérêt en outre par sa date, 1856, puisque nous pouvons la mettre en corrélation directe avec des descriptions faites de la Galerie. Toutefois, nous pouvons tout de même noter un défaut dans sa réalisation, plus précisément dans la partie gauche de l'image où la mezzanine n'est pas parallèle à celle de droite, contrairement à la réalité.

Parmi les descriptions que nous pouvons trouver de la Galerie de Minéralogie, celle faite par Hugard³⁹⁶ est une des plus précises existantes et est datée de 1855, ce qui la situe à la même époque que l'illustration de 1856³⁹⁷. D'autres récits plus antérieurs ont également leur importance, ils permettent en effet de prendre conscience du changement récent avec les Galeries du Muséum de l'aménagement des collections de minéralogie, ainsi que de faire là aussi une comparaison avec la version de Hugard. La première description que nous pouvons citer est celle du Ministre des travaux publics, le Comte Jaubert. Dans un carnet, ce dernier relate sa visite à la Galerie de Minéralogie dès 1842³⁹⁸. Il réalise même un croquis illustrant l'organisation retenue dans la présentation des collections.



COMTE JAUBERT, Ministre des travaux publics. Plan et distribution de la Galerie de Géologie au Muséum (1842).
© Pierre-Jacques Chiappero

Une autre description contemporaine nous renseigne également sur ce qu'était la Galerie à ses débuts, presque au moment de son ouverture qui s'est faite en 1841. Il s'agit de la

³⁹⁶ J.-A. Hugard est aide de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle lorsqu'il rédige la description de la Galerie de Minéralogie et de Géologie en 1855.

³⁹⁷ J.-A. Hugard, *Galerie de minéralogie et de géologie*, 1855, 190 p.

³⁹⁸ Je remercie tout particulièrement Pierre-Jacques Chiappero pour m'avoir communiqué cette information inédite et m'en avoir confié les illustrations.

description réalisée par Bernard et Couailliac dans leur ouvrage consacré au Jardin des plantes dans son ensemble³⁹⁹.

Revenons ainsi à celle de Hugard, si précieuse en détails. On apprend ainsi que les collections de minéralogie et de géologie sont de nouveau réunies dans un même espace, celui de la Galerie, mais se délimitent chacune en un espace circonscrit. Les collections de géologie, étant plus nombreuses que celles de minéralogie, elles occupent à elles seules toutes les vitrines situées au niveau des mezzanines. Elles se trouvent présentes également dans la nef centrale et plus précisément au niveau de l'épine centrale⁴⁰⁰. Les collections de minéralogie quant à elles sont cantonnées dans la partie centrale, sur tout le pourtour, ainsi que dans l'épine centrale également :

« Vous voyez la longue file d'armoires vitrées à gauche et à droite de la galerie ; c'est là dedans, et sous les cages de verre qui sont au pied de ces armoires, que se trouvent les Minéraux d'après leurs genres, leurs variétés, leurs groupements, leurs associations habituelles, en un mot, tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle de chaque espèce »⁴⁰¹.

Hugard nous fournit également une description fouillée des meubles dessinés par Rohault de Fleury spécialement pour ces collections. Il s'agit pour la galerie basse de « *montres vitrées et de corps à tiroirs. Les montres vitrées forment la partie supérieure et moyenne de ces meubles ; les corps à tiroirs en constituent les soubassements* »⁴⁰². Des meubles à vitrines et tiroirs sont également organisés au milieu de cette galerie et sur toute sa longueur formant ainsi ce qu'on nomme l'épine.

Pour les galeries hautes, où sont localisées les collections de géologie, on trouve dans chacune des deux nefs « *deux rangées de meubles à armoires vitrées ; l'une des rangées touche à la balustrade qui sépare la nef latérale de celle du milieu, et l'autre rangée est adossée au mur* »⁴⁰³.

³⁹⁹ Pierre Bernard, Louis Couailliac, *Le Jardin des plantes : description complète, historique et pittoresque du Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie, des serres, des galeries de Minéralogie et d'Anatomie et de la vallée suisse*, 1842-1843, p. 338.

⁴⁰⁰ *Idem.*, p. 339 : « Bien qu'elles fussent désormais en état de marcher séparément, chacune avec gloire et sûreté, elles ne se quittent pas cependant, et ne cessent de se soutenir comme par le passé [...] La collection géologique a une large part, comme celle des deux sciences dont le domaine est naturellement plus étendu. Ce sont d'abord les cages et les tiroirs de l'épine ou du milieu qui, avec les armoires des piédestaux des deux côtés de la galerie, lui appartiennent en entier ; les échantillons des terrains qui composent l'écorce du globe y sont rangés suivant l'ordre de superposition. En outre, on lui a consacré les deux galeries élevées derrière les colonnes, dont celle de gauche présente une classification méthodique des roches, et celle de droite une collection des débris organiques fossiles ».

⁴⁰¹ *Ibidem.*

⁴⁰² J.-A. Hugard, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁰³ *Idem.*, p. 29.

Ce sont donc 192 armoires en tout que compte cette Galerie de Minéralogie, dédiées uniquement aux spécimens minéralogiques. Hugard nous en fournit également un examen détaillé, armoire par armoire, de chaque type d'échantillons exposés, présentant le schéma retenu dans l'exposition des spécimens. Ce schéma est fondé, comme depuis le dernier état dans les Galeries du Muséum avant la construction de la Galerie de Minéralogie, sur la classification minéralogique. Celle-ci se fonde, au moment où Hugard rédige sa description sur le Tableau de la répartition des espèces minérales, publié par le Professeur contemporain de minéralogie, Armand Dufrénoy, dans son *Traité de minéralogie*, 1845, Tome II⁴⁰⁴.

Par ailleurs, nous pouvons signaler que certaines armoires, plus précisément celles des piédestaux des colonnes du côté nord sont dites technologiques. Cela signifie, d'après Bernard et Couailhac, que ces armoires servent à indiquer « *les nombreux usages de luxe ou d'utilité auxquels ces diverses substances peuvent servir : c'est la Minéralogie technologique et historique* »⁴⁰⁵. On retrouve donc encore cette dualité entre l'expression d'une minéralogie de plus en plus tournée vers des considérations scientifiques et en même temps la tradition d'exposer des collections servant aussi à flatter l'œil et susciter le plaisir visuel.

En revanche ce qui a bel et bien changé dans la mise en forme de l'exposition des collections minéralogiques à partir de cette construction de la Galerie de Minéralogie, c'est le discours des Professeurs qui s'éloigne complètement des anciennes visions associées au principe de la curiosité qui avaient cours au XVIII^e siècle et avec quelques survivances au début du XIX^e siècle. Nous verrons d'ailleurs par la suite que cette évolution marque un basculement qui s'exprime parfaitement dans la relation ambiguë avec l'architecte des lieux, Rohault de Fleury.

Avant cela, nous pouvons également faire mention du fait que cette organisation de la Galerie de Minéralogie a connu des changements au fil des années et qu'ils ont été établis en fonction du Professeur à la tête de la chaire. C'est le cas par exemple avec le Professeur Armand Dufrénoy qui orienta la présentation des collections dans une direction plus

⁴⁰⁴ *Idem.*, p. 48 : Hugard rappelle les six classes ou divisions principales sur lesquelles se fonde la présentation des collections dans la Galerie, à partir de l'armoire M. 33. Les précédentes armoires présentant des « *échantillons qui représentent les caractères généraux (géométriques, extérieurs et physiques, etc.) des minéraux* » :

- I^e classe. Corps simples formant un des principes essentiels des minéraux composés.
- II^e classe. Sels alcalins.
- III^e classe. Terres alcalines.
- IV^e classe. Métaux.
- V^e classe. Silicates.
- VI^e classe. Combustibles.

⁴⁰⁵ Pierre Bernard, Louis Couailhac, *op. cit.*, p. 339.

cristallographique, en y incorporant de nombreux cristaux provenant de l'École des Mines de Paris, où il fit une partie de sa carrière⁴⁰⁶.

Certains des changements qu'a connus la Galerie de Minéralogie modifièrent de façon importante son aménagement ainsi que son aspect visuel. Nous pouvons citer un exemple particulièrement marquant, celui des meubles des météorites. En 1866, le Professeur de Géologie, alors Auguste Daubrée, formule la demande que soient exécutées deux vitrines afin de les disposer au centre de la Galerie, de façon à accueillir notamment les collections de météorites alors très mal exposées. Les bénéfices escomptés étaient alors doubles, selon la description qu'en donne Jules André, alors tout nouvel architecte adjoint du Muséum. Ces deux vitrines pyramidales constitueraient en effet « *le point de départ à une nouvelle disposition d'exposition de la galerie de géologie et de minéralogie, disposition qui permettrait d'augmenter d'au moins un cinquième la surface exposante* » et résoudraient les difficultés d'étude que l'installation précédente engendrait⁴⁰⁷ (cf. **Annexe P2 ; II ; 12**). Le projet fut accepté, comme le montre la décision arrêtée par le Maréchal de France, Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts le jour suivant⁴⁰⁸ (cf. **Annexe P2 ; II ; 13**). Tel qu'on peut l'observer sur d'anciens clichés photographiques, l'aspect que prenaient ces meubles, impactait de façon non négligeable sur la perspective mise en place par Rohault de Fleury au moment de la création de la Galerie, où chaque élément a été pensé pour l'accueil des collections.

Ce point est à juste titre un élément fondamental à mettre en exergue, puisqu'il constitue une grande première : la création d'un édifice *in extenso* pour y accueillir, y conserver et y exposer des collections⁴⁰⁹. Jamais jusqu'à maintenant un tel bâtiment n'avait été réalisé, malgré bien des projets faits par exemple au cours du siècle précédent. Rohault de Fleury signe donc ici une création très originale, pour laquelle il prend le parti de disposer chaque élément de telle façon qu'il se mette au service des collections. Claude Roux évoque ainsi un « fonctionnalisme » mis au service véritablement des collections⁴¹⁰. Le programme muséal dicté par les Professeurs du Muséum s'impose complètement à la dimension architecturale, avec chaque fragment de la Galerie qui prend sens du point de vue des collections et de

⁴⁰⁶ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p. 18.

⁴⁰⁷ A.N. F²¹ 826, lettre de l'architecte adjoint Jules André au Ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, daté du 16 août 1866.

⁴⁰⁸ A.N. F²¹ 826, rapport du Directeur des Bâtiments Civils au Ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, daté du 16 août 1866

⁴⁰⁹ Claude Roux, « Un premier exemple d'architecture muséale en France : la galerie de Minéralogie du Jardin des Plantes à Paris », dans *La Jeunesse des musées*, 1992, p. 182.

⁴¹⁰ *Ibidem*.

l'exercice au quotidien de ce musée, ce qui inclut également l'ensemble des activités annexes à celles de la simple visite. L'amphithéâtre de minéralogie, localisé dans l'avant-corps sur la rue de Buffon, à l'Ouest ; les réserves disposées sous les nefs latérales afin de rentabiliser l'espace ; le dégagement de la vue en partie supérieure permis par l'utilisation de colonnes sans entablement, etc., tous ces points sont autant d'éléments répondant à la destination initiale de l'édifice.

Peut-être l'un des plus importants à signaler est celui de la question de l'éclairage. C'est en tout cas ce que signale Rohault de Fleury, dans son mémoire de 1867, où il dit que « *la pensée dominante de cette galerie était l'éclairage du haut et la juxtaposition de magasin dans toute la longueur* »⁴¹¹. L'éclairage de la Galerie passe ainsi par deux systèmes, le premier est un éclairage zénithal et le second oblique. Pour le premier, ce sont neuf lanternes disposées sur toute la longueur de la nef qui apportent la lumière, tandis qu'avec le second, les fenêtres thermales aménagées en partie supérieure sur les deux longues parois se chargent d'apporter la lumière directement sur les armoires placées dans les nefs latérales⁴¹². À cette fonctionnalité que Rohault de Fleury s'efforça d'appliquer à chaque élément architectural, dans le but de concevoir l'écrin sur mesure à ces collections minéralogiques et géologiques, il souhaita également l'assortir d'un programme décoratif à même de servir les collections qui s'est avéré en définitive constituer une source de tensions lors de l'aménagement de la Galerie.

2.4.3. La réalisation d'un cadre décoratif monumental autour des collections

L'aménagement de la Galerie s'est conduit sur une ligne directrice claire et selon un style néo-classique sobre et épuré, que renforce d'autant plus la colonnade intérieure dans la nef centrale. Cet aspect est en fait le fruit de la volonté du collège professoral qui souhaitait mettre en avant les collections et que l'édifice, en même temps qu'il serve efficacement à la présentation et l'usage quotidien de la collection, s'efface au profit des spécimens et du discours scientifique sous-tendu derrière leur exposition. Cette démarche s'inscrit dans la nouvelle dynamique du XIX^e siècle et tranche fortement avec celle mise en place au cours du XVIII^e siècle, sous l'administration de Buffon. On se souvient en effet de l'utilisation des

⁴¹¹ A.N. F²¹ 826 : Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M. Rohault de Fleury, Architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867, daté du 1^{er} juillet 1867.

⁴¹² Claude Roux, *op. cit.*, p. 183.

armoires provenant du cabinet de Bonnier de la Mosson, particulièrement décoratives et qui savaient flatter le regard et la curiosité, en s'associant à des spécimens minéralogiques spectaculaires ou emprunts de qualités esthétiques. La démarche retenue ici adopte la vision contraire, avec en particulier ces armoires dessinées par Rohault de Fleury, extrêmement sobres, très régulières et offrant aux visiteurs les collections sous le regard de la connaissance et de l'instruction, principe si cher au Muséum à partir de la fin du XVIII^e siècle, tend-il revient à chaque évocation de la collection.

Dans ce processus, Rohault de Fleury adopte une attitude ambiguë. Pour une part, il travaille en effet selon ces principes de sobriété, épurant au maximum l'intérieur de la Galerie, créant ainsi cette vision dégagée de toute la longueur de la nef. Ce point primait puisqu'il concourait à la fois à une meilleure appréciation des collections, mais jouait aussi un rôle dans l'éclairage, laissant « *la lumière [tomber] de manière harmonieuse et uniforme sur tous les objets de la collection* »⁴¹³.

D'autre part, il avait également à cœur de développer un programme décoratif à l'extérieur et surtout à l'intérieur, ce qui fut source de conflits avec l'assemblée des Professeurs. Dans son mémoire de 1867⁴¹⁴, Rohault de Fleury dresse la liste des ouvrages d'art réalisés pour cette Galerie, omettant toutefois toute allusion à la querelle qu'il y eut avec les Professeurs. Nous pouvons le suivre dans sa chronologie.

Tout d'abord sont réalisés les deux bas-reliefs des frontons des deux portiques, de 1835 à 1836, par le sculpteur Lescornée⁴¹⁵. Rohault de Fleury postule également pour l'exécution de décors destinés à orner la Galerie, par des peintures et des revêtements de marbre⁴¹⁶. Ces derniers ne seront jamais réalisés, ce qui n'est pas le cas des peintures. Des projets de soubassement en marbre ont été établis par Rohault de Fleury et montrent la variété décorative qu'il a souhaité apporter, tout en se conformant paradoxalement au souhait de sobriété des Professeurs⁴¹⁷ (cf. **Annexes P1 ; V ; 7, 8, 9**).

⁴¹³ *Ibidem*.

⁴¹⁴ A.N. F²¹ 826 : Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M^r Rohault de Fleury. Architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867, 1^{er} juillet 1867.

⁴¹⁵ Dans son étude, Claude Roux décrit les deux frontons dont la thématique précise reste encore absconse, même si l'on peut y reconnaître des éléments iconographiques se rattachant aux disciplines présentées dans la Galerie : la minéralogie, la géologie, la botanique et la bibliothèque.

⁴¹⁶ Claude Roux, *Un exemple d'architecture publique muséale des années 1830*, mémoire de DEA, Paris IV, 1991, Tome 1, p. 73.

⁴¹⁷ Claude Roux, *Un exemple d'architecture publique muséale des années 1830*, mémoire de DEA, Paris IV, 1991, Tome 2, figure 45.



ROHAULT DE FLEURY Charles. Soubassements [sic] en marbre aux extrémités de la galerie de Minéralogie, 1836 (A.N., MUSÉUM. Soubassements en marbre aux extrémités de la galerie de minéralogie et dans les vestibules. Balcons de la galerie. [5 p.], pl., élév. Sign. Ch. Rohault, 1836-1838).

© Archives Nationales

En revanche, le programme des peintures a bel et bien été mené, celles-ci sont encore visibles aujourd'hui dans le vestibule, en entrant par le portique à l'Ouest, ainsi que réparties aux deux extrémités de la nef centrale⁴¹⁸. Les peintres ayant participé sont Auguste-François Biard, Sébastien-Charles Giraud, Évremond de Bérard et Charles Rémond. Concernant ce dernier, il est intéressant de signaler l'existence d'archives témoignant du processus d'exécution des œuvres. Les peintures livrées par Rémond datent de 1842, il l'annonce dans une lettre adressée au Ministre des Travaux Publics⁴¹⁹ (cf. **Annexe P3 ; II ; 33**). Auparavant, une correspondance s'était établie entre Rohault de Fleury, le Professeur Alexandre Brongniart et le Ministre des Travaux Publics au sujet de ces peintures. Même si sur le principe Alexandre Brongniart dédaignait la présence d'œuvres d'art dans la Galerie, c'est tout de même lui qui fournit les sujets des tableaux à exécuter au peintre Rémond. En effet, les œuvres peintes s'inscrivent toutes dans le contexte des sciences de la Terre, avec à chaque fois des thèmes se rattachant à des sites géologiques ou minéralogiques. Brongniart était de plus chargé de transmettre les conseils au peintre afin d'obtenir la meilleure exécution qui soit⁴²⁰ (cf. **Annexes P3 ; II ; 27, 28, 29, 32**).

⁴¹⁸ Pour un inventaire de ces peintures il est possible de consulter l'ouvrage d'Henry Jouin et Henri Stein, *Histoire et description du Jardin des Plantes et du Muséum d'histoire naturelle*, 1887, 235 p., qui répertorie les œuvres d'art possédés par le Jardin des Plantes.

⁴¹⁹ A.N. F²¹ 1570, dossier 5, lettre du peintre Rémond au Ministre des Travaux Publics, 27 juin 1842.

⁴²⁰ A.N. AJ¹⁵ 842, lettre du Ministre d'État des Travaux Publics à Alexandre Brongniart, 17 juillet 1841.

Nous pouvons de plus signaler que des témoignages adoptent le discours inverse, louant les œuvres réalisées et leur bien fondé, comme c'est le cas pour Paul-Antoine Cap en 1854 dans sa description de l'établissement où il pense qu' « *il est à désirer que ces exhibitions des divers aspects de la nature se multiplient et complètent par la vue ce que l'imagination du promeneur essayerait en vain d'inventer* »⁴²¹.

Enfin, Rohault de Fleury a poursuivi ses opérations de mise en place d'un décor monumental par le biais de sculptures pour lesquelles il obtient là aussi gain de cause. Deux statues monumentales marquent en effet l'image de cette Galerie. Disposées en son centre, elles se font face et représentent deux grandes figures du Muséum et de son enseignement, à savoir René-Juste Haüy et Georges Cuvier. La statue en marbre de René-Just Haüy a été réalisée par le sculpteur Brion et est datée de 1863. Pour la seconde, c'est le sculpteur David D'Angers qui en eut la charge et qui l'acheva en 1838⁴²². Il put en outre profiter du fait d'avoir déjà eu l'occasion de réaliser un buste du même personnage cinq ans plus tôt⁴²³, et avoir à sa disposition la robe du Professeur Cuvier qu'il demande dans un courrier afin de terminer la statue au plus vite⁴²⁴.

Pour finir, deux dernières sculptures ont été réalisées et destinées à intégrer spécialement le programme décoratif comme imaginé par Rohault de Fleury. Il s'agit de deux statues, l'une représentant la Minéralogie et la seconde la Géologie, deux figures allégoriques prenant les traits de deux jeunes femmes portant les symboles de la discipline qu'elles représentent. Ces statues devaient à l'origine siéger sur un balcon positionné sur la façade Nord de la Galerie, ouvrant sur le Jardin (cf. **Annexe P1 ; V ; 6**).



ROHAULT DE FLEURY Charles. Détail de la balustrade en marbre blanc ; élévation latérale, 1838. (A.N., MUSÉUM. Soubassements en marbre aux extrémités de la galerie de minéralogie et dans les vestibules. Balcons de la galerie. [5 p.], pl., élév. Sign. Ch. Rohault, 1836-1838).

© Archives Nationales

⁴²¹ Paul-Antoine Cap, *Le Muséum d'histoire naturelle*, 1854, p. 207.

⁴²² Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 2101, lettre de David D'Angers à la Baronne Cuvier, 2 mai 1838.

⁴²³ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 2101, lettre de David D'Angers à la Baronne Cuvier, 6 juin 1833.

⁴²⁴ Manuscrits et archives scientifiques du MNHN, Ms 2101, lettre de David D'Angers à M. Laurilhard.

Face à tous ces projets Les Professeurs exposent leurs protestations, craignant que les collections ne se perdent dans un tel décor :

« Monsieur l'architecte pense que la grandeur de la salle donne le sentiment de la grandeur des collections, parce que l'esprit établit nécessairement le rapport de l'un à l'autre. Nous pensons le contraire [...]. Dans cette longue et haute galerie et auprès de ces colonnes de trente pieds d'élévation, les plus beaux morceaux de la collection, les masses de cristal de roche, de fer météorique, semblent des cailloux [...]; c'est suspendre des tableaux de petite dimension aux murs d'une cathédrale. Il nous semble que dans tout musée, c'est l'objet en exposition qui doit arrêter la vue, et que s'il est amoindri, terni, effacé par les ornements de l'architecture et du décor, quel que soit le mérite de ceux-ci, le but est manqué »⁴²⁵.

Sous ce postulat, la position des Professeurs semble on ne peut plus claire, pourtant nous l'avons vu, les décisions prises en définitive accordèrent davantage de crédits à Rohault de Fleury, dont le jugement semblait osciller véritablement entre le principe de sobriété et la volonté malgré tout d'associer aux collections un programme décoratif complet.

Cette situation de la Galerie de Minéralogie entretient de ce fait le débat lancinant, doit-on privilégier le contenant ou bien le contenu ? Au Muséum en tout cas, et c'est ce que son histoire nous enseigne, pourrait-on répondre que s'agissant de la minéralogie, le contenant s'est articulé autour des collections qui sont demeurées le pôle d'attraction majeur, tout en organisant un cadre décoratif cohérent et à même de compléter le parcours du visiteur, du curieux ou du scientifique explorant ces collections.

⁴²⁵ A.N. AJ¹⁵ 862, lettre d'Adrien de Jussieu, janvier 1839, cité dans Claude Roux, « Un premier exemple d'architecture muséale en France : la galerie de Minéralogie du Jardin des Plantes à Paris », dans *La Jeunesse des musées*, 1992, p. 184.

3. La collection minéralogique : Le Cabinet d'Histoire naturelle et le Muséum national d'Histoire naturelle face aux autres

3.1. Une recontextualisation dans la pratique expographique des choix adoptés au Jardin des Plantes

3.1.1. *La pratique de l'exposition minéralogique*

Les premières pratiques se rattachant à des collections minéralogiques remontent à la Préhistoire. On trouve en effet des vestiges témoignant de la réunion par l'homme de spécimens minéralogiques non pour leurs qualités fonctionnelles, mais plutôt esthétiques⁴²⁶. Ce qui permet de l'affirmer tient au fait que des outils ont été par exemple produits à partir de matériaux bruts extrêmement fragiles et que ces matériaux témoignent de qualités esthétiques. Cette pratique s'est développée avec l'Antiquité où s'est ouvert le champ de la recherche en science minéralogique.

Ce n'est toutefois qu'à partir des XV^e et XVI^e siècle que l'on trouve les premières grandes collections d'histoire naturelle parmi lesquelles figurent les pièces minéralogiques. On parle ainsi de *Wunderkammer*, réunissant à la fois les *mirabilia*, les *scientifica*, les *artefacta* ainsi que les *naturalia* où l'on classe les minéraux⁴²⁷. Samuel Quiccheberg (1529-1569), médecin d'origine anversoise, théorise en 1565 pour la première fois dans les *Inscriptiones vel Tituli Theatri*⁴²⁸ ce qui devrait consister en l'organisation idéale d'un tout, et dressant par la même

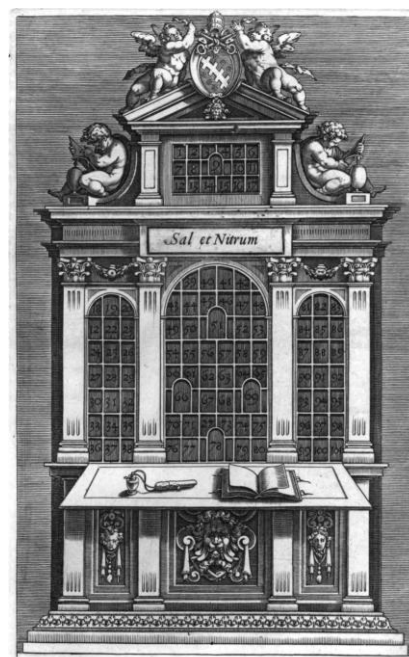
⁴²⁶ On peut citer les outils en cristal de roche provenant du site de Sergeac (Dordogne), datés du Paléolithique moyen, entre 120 000 et 40 000 ans avant notre ère, et conservés au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye.

⁴²⁷ Marie Jullion, Jean-Claude Boulliard, « De collections de minéraux pour quoi faire ? », dans *La Lettre de l'OCIM*, n° 114, 2007, p. 15.

⁴²⁸ Le titre complet peut être traduit par *Inscriptions ou titre du théâtre immense comportant toutes les matières de l'univers et des images extraordinaires si bien qu'il peut à juste titre être appelé aussi réserve des objets fabriqués avec art et merveilleux ainsi que de tout trésor rare, qu'on a décidé de réunir tous ensemble dans ce théâtre afin qu'en les regardant*

occasion un inventaire des collections qu'il est possible de rassembler⁴²⁹. Il y inclut les collections d'histoire naturelle dans la troisième classe, celle-ci comprenant également les minéraux. Quant à la destination de ces cabinets, ils étaient clairement tournés vers la curiosité, celle dans laquelle le plaisir visuel, l'exaltation du mystère, du beau mais aussi du monstrueux font recette.

Certaines collections entendent également se spécialiser dans la collection minéralogique, offrant la possibilité de faire une comparaison intéressante avec le devenir du Droguier, du Cabinet et enfin de la Galerie de Minéralogie. L'exemple le plus parlant lorsqu'il s'agit d'évoquer les collections minéralogiques est celui de la *Metallotheca*, établie au Vatican par Michele Mercati (1541-1593) qui avait la charge du jardin botanique du pape, dont a été conservé le catalogue publié *a posteriori*, en 1717⁴³⁰. Ce dernier est fort utile pour les nombreuses et riches illustrations qu'il propose, nous donnant à voir la succession des meubles dans lesquels étaient rangés les collections, se rattachant de façon générale au règne minéral, dans son acceptation la plus large pouvons-nous dire, avec celle consacrée aux *Gemma*, celle pour les *Sal et Nitrum*, incluant également d'autres types de collections comme des *Marina*⁴³¹. Une vision générale de l'espace où étaient conservées les collections, ainsi qu'un passage détaillé sur chaque armoire permettent de rendre compte de l'organisation très hiérarchisée des objets. Ceux-ci sont tous rangés dans des armoires identiques, à l'aspect extérieur évoquant une architecture, et ce quelque soit la catégorie d'objets. Les armoires peuvent être identifiées par une mention écrite sur un bandeau placé au niveau de l'entablement.



MERCATI Michele. Armoire sal & nitrum, *Metallotheca*, 1719, p. 24-25.

© Google Books

et les manipulant fréquemment on puisse acquérir rapidement, facilement et sûrement une connaissance singulière des choses et une sagesse admirable, cité dans Nicolette Brout, « Le traité muséologique de Quicheberg », dans François Mairesse *et al.*, *L'extraordinaire jardin de la mémoire*, 2004, p. 69-135 ; cité dans François Mairesse, André Desvallées, « Brève histoire de la muséologie des Inscriptions au Musée virtuel », dans *L'objet de la muséologie*, 2005, p. 3.

⁴²⁹ François Mairesse, André Desvallées, « Brève histoire de la muséologie des Inscriptions au Musée virtuel », dans *L'objet de la muséologie*, 2005, p. 4.

⁴³⁰ Michele Mercati, *Michele Mercati Metallotheca, opus posthumum... opera... Joannis Mariae Lancisii, ... illustratum*, 1717, 378 p.

⁴³¹ Arthur Grant MacGregor, *Curiosity and Enlightenment : collectors and collections from the sixteenth to the nineteenth century*, 2007, p. 149.

La comparaison avec le Jardin du Roi, dont la première collection est postérieure d'une vingtaine d'années à la publication du catalogue de la Metallotheca, est intéressante en ce sens qu'elle replace la première réunion d'objets au Jardin dans sa fonction propre et unique, celle d'un conservatoire de produits et substances à usage médicaux issus du jardin botanique et du laboratoire de chimie. La mention de « cabinet de curiosités » pour désigner cette première collection constitue ainsi une approximation malvenue. En effet, même si certains objets purement décoratifs font partie de la collection du Droguier dès ses premières années d'existence, celle-ci reste avant tout dans le champ médical, jusqu'en 1729 au moins, où le Droguier prend son appellation de Cabinet d'Histoire naturelle. Ceci étant, même si l'aménagement concret de ces premières collections du Jardin reste relativement méconnu par le peu d'informations précises et détaillées existantes, on peut effectuer un rapprochement et noter des similitudes entre l'armoire de la Metallotheca et la représentation par exemple proposée par Sébastien Leclerc (**cf. Annexe P1 ; VI ; 6**), dans laquelle on observe un droguier en arrière-plan droit, organisé selon un ordonnancement très strict et structuré de ses collections. On peut également noter que cette rigueur se retrouve plus tardivement encore, lorsque dans la représentation de la Galerie du Cabinet du Roi par De Sève en 1749, les collections semblent comme démultipliées à l'identique et rangées dans des bocaux et des flacons (**cf. Annexe P1 ; VI ; 1**). La vision de l'armoire de la Metallotheca promeut cependant une particularité à remarquer : plus encore que des objets et collections enfermés dans des bocaux, ici plus aucun spécimen n'est visible directement, tous étant enfermés dans les compartiments fermés et numérotés, cachés ou protégés de surcroît par une tablette de travail rabattable, comme le montre chacune des illustrations détaillées des armoires et la vue générale plus encore.

3.1.2. Le Cabinet d'Histoire naturelle entre éloge et remise en question

L'arrivée de Buffon au Jardin du Roi et sa volonté de réorganiser complètement le Cabinet d'Histoire naturelle ont marqué le paysage des cabinets de curiosités présentant des collections d'histoire naturelle de manière globale et même pourrait-on dire brutale. En effet, par la mise en œuvre de méthodes d'enrichissement des collections intensives, par la redynamisation du cabinet en lui-même, en le renouvelant régulièrement et en permettant notamment dès le début son entrée dans l'étage noble du Château et enfin par une effervescence qui s'est créée autour de ces collections, Buffon entend placer le Cabinet du

Jardin du Roi sur le devant. Si l'on associe encore plus à cela la personnalité et l'aura du personnage même de Buffon, le Cabinet profita d'une diffusion de son image de manière intensive.

Ceci se manifesta nécessairement par l'afflux de commentaires à son encontre et encore plus suite à la publication de l'*Histoire Naturelle* dès 1749, grand phénomène du XVIII^e siècle. Ces réactions sont intéressantes à analyser pour se rendre compte, au-delà des descriptions ou guides de visite réalisés, de la qualité ressentie ou non par les visiteurs et surtout des critiques structurelles pouvant s'exprimer, remettant en cause parfois jusqu'aux principes sous-tendus derrière la mise en place des collections.

En premier lieu, il convient de signifier la grande célébrité et appréciation du Cabinet qui reçoit nombre de critiques positives, voire d'éloges. Celles-ci peuvent naturellement s'exprimer non pas sous forme directe, mais peuvent être déduites de plusieurs actions. Les fréquentes arrivées de collections, parfois du monde entier, en constituent une preuve suffisante en soi. Celles-ci pouvaient être le fruit de voyageurs naturalistes mandatés par le Jardin, ou bien encore de particuliers adeptes des collections naturalistes, voire même de souverains d'états étrangers. Ces derniers sont particulièrement restés célèbres dans l'histoire du Jardin puisqu'ils contribuèrent parfois de manière forte à l'enrichissement de pièces nombreuses et quelque fois importantes. Nous avons cité, concernant la minéralogie, les envois des souverains russes en particulier, Catherine II par exemple, mais aussi de Pologne, du Danemark, etc. Cette marque de soutien au Cabinet témoigne de l'attachement à l'institution française, mais l'on pourrait même avancer au Cabinet en tout et pour tout, en mettant de côté la nationalité. Enrichir les collections du Cabinet d'Histoire naturelle, ce n'était pas seulement enrichir les collections de la France et par là même son prestige, c'était participer universellement à l'avancée de la science, en vue d'une meilleure connaissance des richesses naturelles existantes. Ce dépassement de cadre de la « simple » institution nationale s'exprimait notamment par l'utilisation que Buffon pouvait faire du brevet de Correspondant du Jardin du Roi, attribué aux plus importants donateurs du Cabinet. Ce prestige purement honorifique, octroyant le droit de figurer parmi une liste de noms publiée par Buffon a ainsi pu participer au développement du prestige de l'institution et favoriser par un cercle vertueux son enrichissement constant.

Cette célébrité s'exprimait en outre par la qualité soulignée par certains, des collections données à voir, mais également des manières successives avec lesquelles les objets étaient

présentés, incluant aussi le service dispensé par les chargés du Cabinet, tel que Daubenton, pour citer une des personnalités centrales du Cabinet, tantôt recevant les volontés de Buffon, mais aussi partageant avec le public admis librement dans les salles depuis 1745. Son rôle était, en sus, déterminant dans l'aménagement des collections, comme il le révèle lui-même dans le passage de l'*Histoire Naturelle* de Buffon qu'il se charge d'écrire.

Cette position tripartite de Daubenton construit ainsi un personnage fort intéressant, comme nous avons pu le constater, à travers sa longue vie. Jusqu'à la fin, il prend part aux affaires du Muséum, révélant ainsi une fusion entre une évolution et un changement de vision pour une part, et d'autre part un maintien de certaines convictions propres à son expérience en charge du Cabinet dans son état du milieu du XVIII^e siècle, bien différent de ce qu'il allait devenir durant l'entre-deux-siècles et plus encore avec le XIX^e siècle⁴³². Du reste, le témoignage de Daubenton a d'autant plus de résonance que sa parole retrace sa véritable pensée, puisqu'il va jusqu'à concéder de ne pouvoir tenir dans le Cabinet les principes souhaités, à savoir retrancher à chaque salle des objets d'un seul règne de la nature :

*« Cet arrangement paroît si avantageux que l'on devoit naturellement s'attendre à le voir dans tous les Cabinets, cependant il n'y en a aucun où l'on ait pu le suivre exactement, et j'avoue que le Cabinet du Roy a bien des irrégularités à cet égard : mon dessein avoit été de ne m'en permettre aucune, mais il ne m'a pas été possible de l'exécuter »*⁴³³.

Un autre composant de cette progression de la réputation du Cabinet est l'expérience de sa visite qui se mue en un passage incontournable au cours du XVIII^e siècle, et encore plus au cours du XIX^e siècle, avec l'installation de la Ménagerie, fédératrice de nombreux publics. La visite de personnes influentes concourra également au développement de l'institution et à la diffusion de son image. En effet, comme un certain nombre de souverains apportèrent leur soutien aux collections du Cabinet, d'autres effectuèrent des visites des espaces d'exposition. Ce fut le cas par exemple du fils de Catherine II de Russie qui visita le Cabinet en 1782⁴³⁴, ou bien encore de Marie-Antoinette en 1791⁴³⁵.

Cette reconnaissance acquise s'est ainsi manifestée dans les écrits, où de nombreuses personnes prirent position sur le Cabinet. Certaines pouvaient manifester un soutien indéfectible, comme c'est le cas de Diderot, dont les critiques sur le Jardin et son Cabinet ne tarissent pas d'éloges. Dans l'article consacré au « cabinet » de l'*Encyclopédie* en 1751, il

⁴³² Cet état de fait s'est parfaitement bien exprimé à la fin du XVIII^e siècle, lorsque le Muséum est en mesure de récupérer des collections alors à l'Hôtel de la Monnaie (A.N. F17 1229, dossier 17, rapport, extrait du registre de délibération de l'Assemblée des Professeurs du Muséum d'histoire naturelle dans sa séance du 24 prairial an IV [12 juin 1796]).

⁴³³ Georges-Louis Leclerc Buffon, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 4.

⁴³⁴ Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 49.

⁴³⁵ *Ibidem*.

développe également celle du « cabinet d'histoire naturelle » où les faveurs adressées au Cabinet du Roi et à la manière avec laquelle il est dirigé, sont récurrentes. Voici quelques réflexions tirées de cette presque sacralisation :

« Nous n'aurions jamais fait, si nous entreprenions la critique ou l'éloge de toutes les collections d'Histoire naturelle qui sont en Europe ; nous nous arrêterons seulement à la plus florissante de toutes, je veux dire le cabinet du Roi. Il me semble qu'on n'a rien négligé, soit pour faire valoir, soit pour rendre utile ce qu'il renferme [...] Un établissement si considérable & si bien conduit, ne pouvoit manquer d'avoir de la célébrité, & d'attirer des spectateurs ; aussi il en vient de tous états, de toutes nations, & en si grand nombre, que dans la belle saison, lorsque le mauvais temps n'empêche pas de rester dans les salles du cabinet, leur espace y suffit à peine »⁴³⁶.

Toutefois, face à ces critiques dithyrambiques, des reproches ont également été formulés à l'encontre du Cabinet, touchant des domaines différents. Nous avons ainsi cherché à réunir ces critiques, essayant d'en dégager la substance et ainsi mieux comprendre les choix retenus par le Cabinet sans passer par le filtre d'un discours parfois convenu et bienveillant vis-à-vis de la présentation de ses collections notamment. Un point semble se détacher des autres, revenant de façon récurrente dans plusieurs griefs adressés au Jardin. Il s'agit d'une critique soulevée sur le plan de la rigueur scientifique. Concrètement, des manques de rigueur dans l'organisation des collections à l'intérieur du Cabinet, couplés souvent à des problèmes d'identification des espèces, ont pu amener les chercheurs et scientifiques à poser ce regard trouble sur l'institution.

Nous pouvons citer plusieurs exemples retenant ce type de critique. Guillaume-Jacques de Favanne et Jacques Favanne, au milieu d'un catalogue dressé d'un cabinet de curiosités d'un particulier spécialisé dans les coquilles, adresse une critique sévère et sans appel à l'encontre des collections du Jardin, sans toutefois les nommer expressément :

« Appelé le grand Point d'Hongrie : l'un conserve sa robe colorée, & l'autre dépouillé est devenu de la nacre la plus vive & la plus foncée dans ses nuances alternativement vertes, cramoisi & jaunes, ce qui lui a fait mal & faussement donner le nom de Cantharide par le Garde d'un Cabinet public où ce Limaçon se voit ainsi étiqueté parmi une foule de Coquilles aussi mal désignées que classées »⁴³⁷.

Ce type de reproche n'est pas isolé, on le retrouve par exemple dans les mots de Cuvier, qui allait devenir lui-même Professeur au Muséum *a posteriori* de cette critique, mais qui, en 1788, parle de Daubenton en des termes peu élogieux, plaçant par la même occasion le Cabinet et ses collections sous le joug de la critique :

⁴³⁶ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, *op. cit.*, p. 490.

⁴³⁷ Favanne de Montcervelle, De (père et fils), *Catalogue systématique et raisonné ou description du magnifique cabinet appartenant ci-devant à M. le C. de *** [La Tour d'Auvergne]... par M. de *** [Favanne de Montcervelle]*, 1784, p. 248.

« Daubenton, à la vérité, est profond en anatomie comparée, mais ses connaissances sont d'ailleurs restreintes, et je comprends à peine que son exposition puisse être fondamentale [...]. Daubenton connaît à peine les nouveaux auteurs ; la preuve, c'est qu'il classe et nomme les coquilles d'après Lister⁴³⁸ »⁴³⁹.

Ce n'est pas seulement dans le champ de la rigueur scientifique que le Cabinet est attaqué, mais aussi sur son organisation structurelle. Les choix muséographiques et leurs évolutions retenues au fil des années par Buffon et Daubenton ne sont pas en effet vantés unanimement comme les écrits de Diderot pourraient le laisser penser⁴⁴⁰. Cuvier lui-même exprime ce type de reproche, usant toutefois d'une prudence relative. On sent bien la précaution de ses propos encadrant son reproche, néanmoins il sait saisir un des défauts du Cabinet et du Muséum de façon plus générale qui, en toute époque, a constitué un frein à une gestion optimale des collections, à savoir le manque de place. Cuvier parle précisément « *[d']exigüité du local [qui nuisait] aussi à l'ordre du Cabinet* »⁴⁴¹. Cette critique ténue lancée à l'encontre de l'institution cristallise néanmoins le discours amer adressé par certains personnages sur l'organisation même des collections dans le lieu les accueillant, le Château.

On se souvient déjà des paroles d'André Thouin, qui en 1788 se voulait l'écho des commentaires des visiteurs entendus dans le Jardin, arguant que l'aspect extérieur de cet édifice, vieux de plus de 150 ans au moment où Thouin rédige son texte, dénotait fortement avec le reste du Jardin. C'est également dans la construction du parcours muséographique que ces critiques se sont faites les plus fortes, dédaignant parfois totalement la vision proposée par Buffon et Daubenton. Prenons tout d'abord l'exemple de Lamarck⁴⁴² qui, dans un mémoire publié en 1790⁴⁴³, formule des reproches à l'égard du Cabinet et de son organisation.

« À la vérité, tous les individus qui composent la riche collection de ce cabinet y sont distingués par règnes, dans des salles particulières, de manière que la première salle en entrant comprend ce qui appartient au règne végétal ; la seconde renferme des minéraux : la troisième et la quatrième contiennent tout ce qui fait partie du règne animal. Mais, dans chaque règne, les êtres ne sont point classés systématiquement, comme il importe qu'ils le soient »⁴⁴⁴.

⁴³⁸ Martin Lister (1638-1712) est un naturaliste Anglais du XVII^e siècle dont la vision a près de 100 ans lorsque Cuvier fait cette comparaison.

⁴³⁹ Georges Cuvier, *Lettres de Georges Cuvier à C. M. Pfaff sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature 1788-1792*, 1858, p. 144.

⁴⁴⁰ C'est le cas également des multiples guides de visite dont nous avons fait usage pour cette étude, dans lesquels les auteurs pouvaient exprimer de grands élans vis-à-vis des collections du Jardin ou du Muséum, trahissant une vision très restreinte de l'organisation d'un cabinet d'histoire naturelle.

⁴⁴¹ George Cuvier, *op. cit.*, p. 144.

⁴⁴² Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monet, chevalier de Lamarck (1744-1829), naturaliste français et Professeur de zoologie au Muséum de 1793 à 1829.

⁴⁴³ Jean-Baptiste Lamarck, *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes Contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile*, 1790, 15 p.

⁴⁴⁴ *Idem.*, p. 5.

Viennent ensuite le même type de remarques formulées par Cuvier, sur la détermination exacte des spécimens, reprochant au Cabinet de ne pas avoir recours en outre aux termes adéquats, plutôt qu'à des « *noms français vulgaires* ». Cette critique s'entend également dans ce que Lamarck formule par la suite, à savoir que le Cabinet du Roi ne vise pas le bon public et que sa vocation et sa mission lui incombant en tant que propriété nationale n'étaient pas remplies. En effet, au lieu de s'adresser à un public de naturalistes, à même de faire évoluer la recherche scientifique par l'examen des riches collections réunies au Jardin, ce dernier attire au contraire « *deux fois chaque semaine des promeneurs et des gens désœuvrés qui n'y viennent jamais chercher de l'instruction et des connoissances, mais seulement de l'amusement et de la dissipation ; tandis que rebutés par des difficultés sans nombre, les Naturalistes occupés de recherches propres à étendre les connoissances utiles, n'y viennent presque jamais puiser les connoissances qu'ils pourraient en obtenir* »⁴⁴⁵.

Le Cabinet eut également à supporter des critiques bien plus virulentes, reposant sur un rejet complet de son organisation comme de sa gestion. Ces griefs sont en particulier l'expression de deux personnages : Réaumur⁴⁴⁶ et Balthazar-Georges Sage. Les critiques de Réaumur, à la tête d'un cabinet d'histoire naturelle en concurrence avec celui du Roi, s'expriment au travers de l'abbé Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, en 1751⁴⁴⁷. Ce dernier avance que l'action de Daubenton dans le Cabinet d'Histoire naturelle vise à sacrifier l'ordre méthodique à un bel arrangement symétrique qui flattait les yeux⁴⁴⁸, comme si les collections n'avaient été faites que pour les curieux⁴⁴⁹. À cette époque, en 1751 pour la date de cette critique, le Cabinet est alors formé de trois salles : la Galerie, le petit cabinet des bocaux et la salle de l'Électricité. Nous avons en effet vu que l'arrangement des objets lors de cette phase traduisait une volonté esthétisante manifeste, tant dans la Galerie chargée d'objets du sol aux plafonds, que dans le petit cabinet où des armoires de Bonnier de la Mosson renfermaient des collections et notamment celles de minéralogie. Toutefois cette critique acerbe de Réaumur, à travers la plume de Lignac, entend classer le Cabinet d'Histoire naturelle comme un véritable

⁴⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁴⁶ René-Antoine Ferchaud de Réaumur (1683-1757), physicien et naturaliste français, possédant un cabinet d'histoire naturelle célèbre.

⁴⁴⁷ Georges-Louis Leclerc de Buffon, Henri Nadault de Buffon, « Lettre de Buffon à M. Doussin, architecte, le 27 juillet 1751 », dans *Œuvres complètes de Buffon*, Tome 13, 1884-1886, p. 83 : Buffon se réfère aux critiques de Réaumur, relayées par cet abbé de Lignac. Nadault de Buffon, dans sa première note de bas de page explique que Réaumur s'est adjoint cet abbé pour qu'il rédige l'ouvrage.

⁴⁴⁸ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, *Lettres à un Américain*, 10^{ème} lettre, 1751, p. 13, cité dans Yves François, *op. cit.*, p. 112.

⁴⁴⁹ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, *Idem.*, p. 26, cité dans Édouard Lamy, *op. cit.*, p. 43 : « *Le bel ordre symétrique que les yeux y admirent pourrait peut-être être appelé dans un certain langage un désordre sublime* ».

cabinet de curiosités, ce qui en soit n'est pas le cas. L'action de Daubenton est en effet déjà effective lors de cette phase d'aménagement et ce dernier tient un discours où le parti pris esthétisant est certes de mise, mais qui n'en constitue pas la vocation et l'identité intrinsèque comme le sont les véritables cabinets de curiosités par ailleurs très décriés par plusieurs auteurs. Cette critique de Réaumur est en fait à tempérer et à recontextualiser dans un climat de rivalité importante envers Buffon. Ce dernier a finalement gain de cause, puisqu'au décès de Réaumur, le cabinet de ce dernier, qu'il souhaitait léguer à l'Académie, intègre les collections du Cabinet du Roi grâce à la détermination de Buffon et d'un de ses contacts⁴⁵⁰ par une ordonnance royale du 2 janvier 1758⁴⁵¹.

Le second exemple de critique virulente qu'eut à affronter le Cabinet du Jardin du Roi est celle émanant du professeur de minéralogie Balthazar Sage. Il est membre de l'Académie et fondateur de l'École des Mines. Il nourrit tout au long de sa carrière un ressentiment vis-à-vis du Jardin du Roi puis du Muséum, entrant très souvent en conflit ouvert. Sa publication de 1790 est on ne peut plus explicite et entend démontrer comment la collection de minéralogie du Cabinet du Jardin, qui allait bientôt devenir Muséum national d'Histoire naturelle, accumule les erreurs face à une École des Mines bonne sous tous rapports. Chaque point abordé n'est que critique, que ce soit sur la localisation du Jardin, ses dépenses excessives ou son organisation. Sur ce dernier point, Sage affirme que les transformations du Cabinet n'ont été que pure perte et qu'il n'en est pas mieux ainsi⁴⁵². Il le décrit plus précisément expliquant que « *les armoires des mines sont trop profondes et trop élevées* »⁴⁵³ et que les collections sont certes intéressantes, mais extrêmement mal mises en valeur auprès du public, en tant que simples curiosités plus que de pièces à l'usage scientifique.

Enfin nous pouvons signaler une lettre découverte aux Archives nationales, adressée à l'encontre du Jardin du Roi par une personne anonyme (**cf. Annexe P3 ; II ; 35**). Ce courrier se montre très déterminé et surtout dans le soin avec lequel il porte des accusations directement à l'encontre des employés du Jardin, sans toutefois les nommer par leur nom même si le rapprochement avec les intéressés est aisé à faire. Il fait état de « *soi-disants*

⁴⁵⁰ Yves Laissus, « Versailles et le Jardin du roi », dans *Sciences & curiosités à la Cour de Versailles*, sous la direction de Beatrix Saule et Catherine Arminjon, 2010, p. 52.

⁴⁵¹ Yves François, *op. cit.*, p. 112.

⁴⁵² Balthazar Sage, *Observations sur un écrit qui a pour titre : « Vues sur le Jardin royal des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; à Paris, chez Baudouin, ... 1789 », 1790*, p. 5.

⁴⁵³ *Ibidem*.

démonstrateurs [là] pour ouvrir et fermer les portes du Cabinet » et d'un « Intendant qui ne vient à Paris que pour y recueillir de l'argent »⁴⁵⁴.

Ces multiples critiques faites contre le Cabinet d'Histoire naturelle permettent de replacer l'établissement dans son contexte, tout en atténuant quelque peu les louanges faites en parallèle par certains auteurs, faussant l'expression véritable du lieu et de l'usage qu'il faisait de ses collections. La place du Cabinet du Roi apparaît ainsi comme assez ambivalente. Il oscille en effet entre un cabinet de collections d'histoire naturelle proposant des collections régulièrement renouvelées, par les enrichissements constants et l'activité scientifique menée par les membres de l'établissement, mission qu'il se donne depuis sa fondation ; et un cabinet de curiosités héritier de cette mode répandue parmi les particuliers pour laquelle seule une vision esthétisante est proposée afin d'attirer les curieux et visiteurs prompts à observer les trésors de la nature.

3.2. Le cabinet de curiosités de Bonnier de la Mosson

Cet état ambigu du Cabinet du Jardin du Roi sur cette période du XVIII^e siècle n'est pas uniquement à appréhender au moyen des commentaires dressés par ses contemporains, qu'ils soient positifs ou négatifs. Il est également à replacer dans le contexte de la mode du cabinet de curiosités, à laquelle un grand nombre de particuliers prennent part⁴⁵⁵. Nous avons cité précédemment le cabinet de Réaumur, nous pourrions mentionner également celui de Chantilly⁴⁵⁶ ou encore celui de Bonnier de la Mosson. C'est sur ce dernier que nous allons fixer notre attention, tant il est marquant par son importance en tant que cabinet de curiosités soigné autant dans la richesse de sa collection, que dans l'aménagement très étudié qui était le sien, dont nous pouvons de plus nous faire une bonne idée grâce aux multiples représentations le figurant.

Avant tout, revenons sur la pratique du cabinet de curiosités qui se développe considérablement en Europe durant les siècles précédents du XVI^e et du XVII^e siècle. Elle se poursuit au XVIII^e siècle, inspirant de nombreux particuliers friands ou passionnés de richesses naturelles convoyées depuis l'étranger et prêts à dépenser parfois des sommes

⁴⁵⁴ A.N. O¹ 2124, lettre datée du 7 septembre 1773.

⁴⁵⁵ Plusieurs auteurs traitent ce sujet et en particulier concernant le XVIII^e siècle, offrant une vision d'ensemble des exemples contemporains du Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi. Citons Édouard Lamy, *Les cabinets d'Histoire Naturelle en France au XVIII^e siècle et Le Cabinet du Roi (1635-1793)*, 1930, 58 p. et Yves Laissus, *Les cabinets d'histoire naturelle*, dans René Taton, *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, 1964, p. 659.

⁴⁵⁶ Une description salle par salle de ce cabinet est donnée par Germain Bapst, « Histoire d'un cabinet minéralogique », dans *Revue des Deux Mondes*, Tome 110, mars 1892, p. 440.

considérables pour en faire l'acquisition. Cette situation commence tout de même à se heurter aux embryons des premiers musées, dont le Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi fait partie. Ces pratiques différentes commencent à se faire jour et celles jusque là couramment admises dans les cabinets de curiosités des particuliers ont à recueillir des critiques. C'est notamment le cas de celles de Diderot, qui s'en prend violemment à cette pratique, tandis qu'*a contrario*, il louange le Cabinet du Roi, offrant à Daubenton une place dans la rédaction de l'article consacré au « cabinet d'histoire naturelle » de l'*Encyclopédie*, en 1751. Diderot exprime un message de colère à ces collectionneurs :

*« Renvoyez toutes vos coquilles à la mer ; rendez à la terre ses plantes & son engrais, & nettoyez vos appartemens de cette foule de cadavres, d'oiseaux, de poissons, & d'insectes, si vous n'en pouvez faire qu'un chaos où je n'apperçois rien de distinct, qu'un amas où les objets épars ou entassés ne me donnent aucune idée nette & précise. Vous ne savez pas faire valoir l'opulence de la nature, & sa richesse dépérit entre vos mains. Restez au fond de la carrière, taillez des pierres; mais laissez à d'autres le soin d'ordonner l'édifice »*⁴⁵⁷.

On retrouve un message similaire exprimé par Lamarck pour qui ces « collections-spectacles » ne sont qu'« utiles à rien ; qu'elles constituent de simples cabinets de curiosités, et non de vrais cabinets d'histoire naturelle avantageux aux progrès des sciences et propres à répandre des connaissances utiles » en offrant tout juste « une idée de la richesse et du luxe du propriétaire »⁴⁵⁸.

C'est dans ce contexte qu'intervient le cabinet de Joseph Bonnier de la Mosson, archétype du cabinet de curiosités porté à son paroxysme par son opulence dans les collections réunies, comme dans son décor qui nous concerne d'autant plus qu'il inspira celui du Jardin du Roi pour lequel Buffon récupéra plusieurs de ses célèbres armoires.

Joseph Bonnier de la Mosson (1702-1744) est d'abord colonel des Dragons-Dauphins et se retrouve, suite au décès de son père, à la charge de trésorier des États du Languedoc pour laquelle il renonce à sa carrière militaire⁴⁵⁹. Il fait l'acquisition, avant 1730⁴⁶⁰, à Paris de l'hôtel du Lude construit par l'architecte Robert de Cotte, devenu hôtel Bonnier de la Mosson, puis de Grimberghem, localisé aux anciens 58-60 de la rue Saint-Dominique, emplacement actuel du 244, boulevard Saint-Germain⁴⁶¹. C'est dans cet hôtel particulier dont le plan du rez-

⁴⁵⁷ Denis Diderot, Louis-Jean-Marie Daubenton, « Cabinet d'histoire naturelle », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, Tome second, p. 490.

⁴⁵⁸ Jean-Baptiste Lamarck, *op. cit.*, p. 2.

⁴⁵⁹ Bruno Pons, « Hôtel de Lude, puis Bonnier de la Mosson, puis De Grimberghem », *Le Faubourg Saint-Germain. La rue Saint-Dominique*, 1984, p. 151.

⁴⁶⁰ Marianne Roland-Michel, *Lajoüe et l'art rocaille*, 1984, p. 184.

⁴⁶¹ Bruno Pons, *op. cit.*, p. 150.

de-chaussée présente la distribution intérieure, identique à celle du premier étage, que Bonnier fit réaliser son cabinet de curiosités.



COURTONNE Jean-Baptiste. Cabinet de Bonnier de la Mosson, 1739-1740, INHA (NUM OA 720 (1-8)), © INHA

Le cabinet est aménagé au premier étage de l'hôtel dans la succession de pièces enfilade, établissant dans chacune un cabinet spécifique renfermant un type de collection particulier⁴⁶². On trouve en tout quatre petits cabinets et trois grands qui sont le cabinet des drogues, le cabinet des animaux en fioles, le cabinet de chimie ou laboratoire, le cabinet d'astronomie, le cabinet des insectes desséchés, la bibliothèque ou cabinet d'histoire naturelle et enfin le cabinet de mécanique. On peut se faire une très bonne idée de l'organisation de ces cabinets grâce à deux sources particulièrement précieuses. Le premier est le catalogue établi par Gersaint, suite au décès de Bonnier, en vue de la vente de la collection⁴⁶³. Ce catalogue liste armoire par armoire les objets présentés. Le second consiste en des illustrations très précises qui ont été réalisées par le dessinateur Jean-Baptiste Courtonne, de chaque armoire des différents cabinets, permettant d'identifier en détails chacun des objets. Ce document précieux est un témoin majeur si l'on s'interroge sur l'organisation que prenait un cabinet de curiosités au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, permettant d'admirer avec quel soin méticuleux chaque objet était disposé et surtout dans quel ensemble décoratif très soigné il prenait place. Cet ensemble décoratif est en outre important à rappeler, puisqu'en 1745,

⁴⁶² *Idem.*, p. 153 : Les pièces accueillant donc les cabinets étaient relativement grandes par rapport à eux, ce qui impliquerait que des cloisons en menuiserie auraient été utilisées afin de rediviser au nombre de cabinets total.

⁴⁶³ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenuës dans les cabinets de feu M. Bonnier de La Mosson*, 1744, 234 p.

Buffon profite de cette vente de la collection de Bonnier pour faire l'acquisition de six des armoires qui ont pu ensuite être rapidement installées dans le Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, faisant aussi profiter de leur riche décor de menuiserie la présentation des objets et l'expérience des visiteurs. Ces armoires font partie des derniers témoins de l'ancien Château au moment de sa démolition en 1935. Elles ont été depuis restaurées et prennent place désormais dans la Médiathèque du Muséum, offrant une reconstitution de la présentation ancienne des collections.

Il est de plus possible de poursuivre l'exploration de ce cabinet de Bonnier en recherchant les autres représentations qui en ont été faites. Associées aux dessins de Courtonne qui se concentrent beaucoup sur les objets et les armoires, les autres figurations permettent de mettre en perspective l'apparence du Cabinet et d'en faire une projection vers celle adoptée par le Cabinet du Roi. Il s'agit de peintures réalisées par le peintre rocaille Lajoüe. Certaines de ces représentations étaient intégrées directement dans le cabinet de Bonnier sous la forme de petits tableaux insérés dans la partie supérieure des armoires. D'autres plus conséquentes ont également fait partie de ces cabinets. Leur intérêt s'associe aux représentations de Courtonne, puisqu'on peut y voir les célèbres armoires replacées dans le contexte d'un espace d'exposition s'apparentant à celui de l'Hôtel de Lude, mais emprunt également du caractère fourni et très riche du style rocaille⁴⁶⁴.



LAJOÛE Jacques (de). *Le Cabinet de Physique de Bonnier de la Mosson*, 1734, Russborough, Irlande, the sir Alfred Beit foundation.

© Wikipedia « Joseph Bonnier de la Mosson »

On peut en effet supposer que Buffon avait connaissance du cabinet de Bonnier⁴⁶⁵ et que l'achat de ces armoires, pour une somme considérable en 1745⁴⁶⁶, reposait sur un souhait de

⁴⁶⁴ Marianne Roland Michel, « Le cabinet de Bonnier de la Mosson, et la participation de Lajoüe à son décor », dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1975, p. 216.

⁴⁶⁵ Franck Bourdier, « L'Extravagant cabinet de Bonnier », dans *Connaissance des arts*, août 1959, n° 90, p. 52.

s'en rapprocher. Cette volonté témoignerait ainsi d'un parti pris tourné vers une présentation des collections mêlant à la fois la satisfaction des curieux et non-initiés avec celle des personnes savantes. On peut estimer cependant que ces dernières n'en avaient pas nécessairement le même ressenti, comme en témoignent par exemple les critiques formulées par Cuvier et Lamarck, tous deux futurs professeurs du Muséum au moment de la formulation de leurs griefs et n'ayant pas de rancune à l'encontre du Muséum contrairement à Réaumur et Sage.

Cette alliance des deux objectifs cristallise bien le particularisme qu'entend défendre le Jardin du Roi, dont la mission est inscrite même dans les paroles de ses responsables, Buffon et Daubenton, pour qui l'établissement doit être un espace d'accueil du plus grand nombre, favorisant le progrès des sciences, tout en n'excluant aucunement un parti pris esthétisant. L'évolution patente qui se fait au cours du XIX^e siècle, où le basculement de la responsabilité des collections s'est fait en direction des Professeurs dont la vision tournée vers les avancées scientifiques est manifeste, marque d'un tournant l'ambition affichée du Muséum. Cela est d'autant plus apparent concernant la minéralogie et plus encore avec les armoires de Bonnier, destinées spécialement pour les collections de minéralogie durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle, puisqu'avec la nouvelle Galerie de Minéralogie, la ligne directrice se veut être la sobriété. Les Professeurs entendent en effet défendre ce principe face aux projets de l'architecte Rohault de Fleury, s'insurgeant pour que priment le cœur et l'essence de cette Galerie, à savoir les collections et non le bâtiment présent uniquement pour répondre à leurs besoins fonctionnels. En d'autres termes : que le contenu prime indiscutablement sur le contenant.

3.3. L'École des Mines et le Muséum national d'Histoire naturelle

En premier lieu, la première institution avec laquelle il convient de mettre en comparaison le Muséum et sa Galerie de Minéralogie est l'École des Mines, disposant elle aussi de son musée de minéralogie. Ce rapprochement est indispensable compte tenu de la proximité des collections et de la parenté dans le cheminement de la construction de la pensée institutionnelle qui s'est faite entre les deux établissements, notamment par le rôle qu'ont pu

⁴⁶⁶ Franck Bourdier, « Le cabinet d'histoire naturelle du Muséum », dans *Sciences et l'enseignement des sciences*, 1962, p. 41.

jouer les Professeurs du Muséum, bien souvent en poste à l'École des Mines avant de rejoindre le MNHN.

L'École des Mines est fondée le 19 mars 1783 par un arrêt du Conseil d'État du Roi autorisant une École des Mines à l'Hôtel de la Monnaie⁴⁶⁷. Cette fondation s'inscrit dans un contexte où la France ne parvient pas à répondre de manière suffisante au fort engouement pour l'histoire naturelle qui s'est développé et où plus particulièrement concernant la minéralogie, le public se tourne vers l'Allemagne, où la production littéraire et les enseignements dans ce domaine sont plus nombreux⁴⁶⁸. Parallèlement, Balthazar Sage avait obtenu la création d'un cours de minéralogie docimastique à l'Hôtel de la Monnaie à Paris où il fit déposer ses collections qui allait bientôt former le premier socle de cette future École des Mines. La réunion des deux, le projet de l'École des Mines en réflexion par les autorités françaises et la chaire de minéralogie instituée par Sage se rencontrèrent par une habile diplomatie de la part de Sage et le 22 juin 1783, la collection de l'École des Mines est formée sur cette collection initiale de Sage contre laquelle il reçoit une rente viagère. La collection ne cesse par la suite de s'étoffer, par l'arrivée de donations, d'achats de spécimens, et de récupérations de saisies révolutionnaires, en miroir des procédés mis en œuvre au Muséum.

Le destin de l'École des Mines ne s'est pas, à la différence de celui du Muséum cette fois-ci, établi dans un seul et unique lieu. La Révolution amena en effet l'École à se restructurer et à se définir selon des missions précises et sous de nouvelles appellations, tantôt « Agences Mines » ou « Maison d'Instruction ».

« L'objectif premier du nouvel établissement était la conservation d'un cabinet de minéralogie contenant toutes les productions du globe et toutes les productions de la République rangées suivant les localités »⁴⁶⁹.

L'École passa ainsi de l'Hôtel de la Monnaie à l'Hôtel de Mouchy jusqu'en 1814⁴⁷⁰, puis dans l'Hôtel du Petit Luxembourg pour très peu de temps, avant d'être assignée en août 1815 dans son emplacement actuel de l'Hôtel de Vendôme.

S'agissant des rapports et liens entretenus avec le Muséum, nous pouvons établir qu'ils sont complexes et fondés pour une part sur des similitudes et pour une autre part sur des différences, en particulier pour les choix muséographiques faits dans les deux institutions.

⁴⁶⁷ Lydie Touret, « Les collections de l'École des Mines de Paris », dans Henri-Jean Schubnel, « Cristaux précieux », *Revue de Gemmologie*, n° hors-série, 1990, p. 11.

⁴⁶⁸ *Ibidem*.

⁴⁶⁹ *Idem.*, p. 12.

⁴⁷⁰ *Idem.*, p. 13 : Une Ordonnance du 18 juin 1814 enjoignait de rendre l'Hôtel de Mouchy au Prince de Poix.

Nous avons déjà établi la parenté liant les deux établissements par certains Professeurs, Haüy et Dufrénoy, qui avant d'arriver à la tête de la chaire de minéralogie du Muséum, firent leurs premiers pas à l'École des Mines. Le rapprochement des collections détenues par les deux musées est également majeur. On y retrouve en effet une parenté pour ce qui est des grands fonds, comme celui de Haüy, de Romé de l'Isle ; mais l'histoire s'entrecroise aussi lorsque des opportunités d'acquisitions de collections interviennent et que les deux musées se positionnent. C'est particulièrement le cas avec la collection Weiss très convoitée, qui intègre celle du Muséum et ce malgré les véhémences du Professeur Sage ; et plus encore avec, en 1824, le décès de Balthazar Sage débloquent les collections restées, depuis qu'elles y ont été déposées, à l'Hôtel de la Monnaie. Là encore, les deux établissements souhaitent pouvoir profiter de ces objets et finalement l'École parvient à récupérer 3000 échantillons, comme héritage du professeur Sage qui en a été le fondateur et en même temps grand rival du Muséum. Ce dernier parvient tout de même, signale Lydie Touret, à se réserver 466 spécimens choisis parmi les plus beaux⁴⁷¹. Enfin, c'est dans la gestion de leur collection que les deux établissements convergent. On peut en effet retrouver des demandes équivalentes faites à l'administration de l'État par le Muséum comme par l'École des Mines, qui se confondent dans leur fonctionnement au quotidien. On peut signaler par exemple des demandes faites par Sage en 1797 pour l'envoi de rideaux afin de protéger les collections minéralogiques de l'action du Soleil⁴⁷². Sage témoigne de plus par cette lettre du soin apporté aux collections, prenant en compte la qualité d'exposition, réflexion que l'on trouvait déjà dans la description faites par Daubenton du Cabinet d'Histoire naturelle en 1749.

Toutefois, ces similitudes entre les deux institutions ne doivent pas faire oublier que les deux établissements ne partageaient pas les mêmes objectifs et que leur essence était bien différente. La collection minéralogique du Muséum ne s'est en effet pas construite sur le même postulat que l'École des Mines, pour qui posséder une collection et l'exposer s'entendait dans sa mission confiée après sa réorganisation suite à la Révolution : dresser un inventaire aussi exhaustif que possible des productions françaises et étrangères selon leur origine géographique. Cela se manifeste ainsi dans la présentation des objets qui adopte un point de vue différent de celui du Muséum pour sa Galerie de Minéralogie au XIX^e siècle. Au Muséum, la construction de la Galerie de Minéralogie se comprend par les besoins fonctionnels que nécessitent les collections de minéralogie et de géologie, avec une volonté

⁴⁷¹ *Idem.*, p. 14.

⁴⁷² A.N. O² 448, pièce 58, lettre de Sage au Directeur général de l'Instruction publique.

farouche des Professeurs de ne pas laisser à l'architecte la possibilité d'exécuter son programme décoratif destiné à former un cadre esthétique autour des collections, craignant que ces dernières ne passent au second plan, derrière l'édifice. En revanche, on retrouve l'École des Mines, avec une conception rappelant celle souhaitée par Rohault de Fleury au Jardin des Plantes, mais poussée davantage. En effet l'École des Mines prend le parti d'entourer ses collections d'un programme décoratif complet mêlant les compositions peintes, selon la même volonté exprimée par Rohault de Fleury, à savoir que les sujets soient en adéquation avec les collections, de telle sorte que les élèves, premier public de ce musée qui est attaché à un établissement d'enseignement, profitent d'un décor en adéquation avec leurs enseignements. La démarche est la même pour les décors de panneaux de marbre en trompe l'œil exécutés d'après les échantillons conservés dans la collection⁴⁷³.

3.4. La question de l'étranger : le Royaume-Uni

Au cours du XVIII^e siècle jusqu'au XIX^e siècle, le Jardin des Plantes, par le biais du développement de ses collections, de ses agrandissements et de sa participation à l'avancée de la recherche scientifique, dans toutes les branches de l'histoire naturelle constitue l'une des institutions muséales de premier ordre en Europe. On ne compte pas les guides de visite, dressés par des publics de différentes nationalités après leur passage à Paris, où la visite de l'établissement royal puis national représente une étape indispensable. Cette position qu'occupe alors le Muséum n'est pas contrebalancée par une institution en particulier, mais la création de plus en plus d'entre elles entend diffuser de façon plus large le discours sur les sciences naturelles. Il n'est pas rare que des souverains aient contribué généreusement à l'enrichissement du Cabinet du Roi, comme c'est le cas de Catherine II de Russie, dont les recherches de minéraux dans l'Oural firent profiter les collections françaises, pour le bénéfice commun de l'avancée des connaissances en histoire naturelle. Cette idée, Buffon était parvenu à l'associer à celle d'un enrichissement nécessaire du Cabinet d'Histoire naturelle, devenu « Temple de la Nature » de tous les peuples, pour reprendre l'expression consacrée par plusieurs auteurs au sujet de l'institution parisienne. Néanmoins, pour poursuivre cet exemple de Catherine II de Russie, celle-ci institua en 1773 une École des Mines à Leningrad⁴⁷⁴, créant

⁴⁷³ Lydie Touret, Wilfried Zeisler, « Musée de Minéralogie de l'École des Mines », dans *Les musées parisiens, histoire, architecture et décor*, 2004, p. 204.

⁴⁷⁴ Henri-Jean Schubnel, *Cristaux géants minéraux précieux*, 1987, p. 6.

en quelque sorte une nouvelle alternative à la situation à laquelle Buffon avait porté l'établissement français.

C'est dans ce contexte qu'interviennent les musées britanniques sur lesquels nous allons nous pencher plus amplement. Ceux-ci se développèrent de concert avec les institutions françaises, le British Museum étant créé dès 1753 et ouvert six ans plus tard ; le musée du Louvre ouvert en 1793, même s'il ne faut pas oublier que le Cabinet d'Histoire naturelle ouvre ses portes librement au public dès 1745, soit huit ans avant la fondation de l'institution britannique. Cette dernière nous intéresse d'ailleurs ici, puisqu'avant que la collection d'histoire naturelle britannique nationale ne soit transférée en 1880 dans le Natural History Museum de South Kensington qu'elle occupe aujourd'hui⁴⁷⁵, elle était réunie dans la Montagu House de Bloomsbury à Londres jusqu'au milieu du XIX^e siècle, pour ensuite rejoindre, à partir de 1848, l'édifice actuel de Great Russell Street dans lequel se fit la séparation entre les collections générales du musée et les collections naturelles déplacées dans le South Kensington⁴⁷⁶.

Les collections du Natural History Museum forment la base de ce qu'était le British Museum. Elles se sont constituées à partir d'une donation capitale, celle du docteur Hans Sloane, mort en 1753, pour laquelle ses conditions testamentaires sont respectées et le processus de mise en exposition lancé. La collection est alors gérée pour partie par son ancien conservateur, James Empson, nommé bibliothécaire adjoint, à qui est dévolu le département des « productions naturelles et artificielles » dans lequel les minéraux prennent une place importante. En effet, sur les 15 250 spécimens se rapportant au règne minéral, 8 750 étaient des minéraux⁴⁷⁷.

Un plan est dressé peu de temps avant l'ouverture au public par le bibliothécaire en chef de l'institution, Gowin Knight, dans lequel il établit un cadre d'arrangement des collections. Il y prévoit que les collections soient réparties selon trois catégories : les fossiles, les végétaux et les animaux. L'arrangement permettrait ainsi au public de passer graduellement des substances les plus simples aux plus complexes de la nature⁴⁷⁸. La collection est ensuite organisée et gérée par Daniel Solander (1736-1782), un élève de Linné qui désire appliquer le

⁴⁷⁵ Jean Orcel, *op. cit.*, p. 369.

⁴⁷⁶ Arthur Grant MacGregor, « Les Lumières et la curiosité : utilité et divertissement dans les musées de Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle », dans *Les Musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, actes du colloque du musée du Louvre les 3, 4 et 5 juin 1993, p. 503.

⁴⁷⁷ John Thackray, « Mineral and fossil collections », dans Arthur Grant MacGregor, *Sir Hans Sloane : collector, scientist, antiquary, founding father of the British Museum*, 1994, p. 123.

⁴⁷⁸ Gowin Knight, plan pour la répartition de toute la collection de Sir Hans Sloane, 14 janvier 1757, British Museum, Central Archives, Original Letters and Papers, vol. 1, fol. 51-52, cité dans Arthur Grant MacGregor, *op. cit.*, p. 496.

système de classification de son maître dans la présentation. Néanmoins, les résultats s'avèrent apparemment inégaux et les critiques formulées par les visiteurs s'accumulent. C'est le cas pour Faujas de Saint-Fond, qui allait devenir Professeur de Géologie au Muséum national d'Histoire naturelle, qui publie en 1784 son avis suite à sa visite des salles d'exposition du musée anglais. Les commentaires s'avèrent très sévères pour l'institution britannique, puisqu'il explique que « *rien n'est en ordre, tout est hors de place* » ; plus grave encore lorsqu'il définit le musée comme un « *assemblage de choses [qui] qui est plutôt un immense magasin dans lequel les objets paraissent avoir été jetés au hasard, qu'une collection savante destinée à instruire et à honorer une grande Nation* »⁴⁷⁹.

Pour terminer, citons d'autres institutions britanniques qui marquèrent le paysage de la minéralogie et de la collection minéralogique. Le Museum of Practical Geology fondé en 1838 pour lequel les guides publiés sont de très riches sources d'informations⁴⁸⁰. Enfin, il ne faut pas oublier de mentionner les autres établissements, situés en dehors de Londres et se rattachant pour certains d'entre eux à des universités, développant ainsi des collections bien particulières fondées sur la valeur éducative. Le cas de l'Ashmolean Museum d'Oxford créé dès 1683 en fait par exemple partie⁴⁸¹.

⁴⁷⁹ Barthélémy Faujas de Saint-Fond, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux Iles Hébrides, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs*, 1797, Tome 1, p. 99-105, cité dans Arthur Grant MacGregor, *op. cit.*, p. 500.

⁴⁸⁰ Robert Hunt, F.-W. Rulder, *A descriptive guide to the Museum of Practical Geology*, 1867, 167.

⁴⁸¹ Arthur Grant MacGregor, *op. cit.*, p. 503.

Conclusion

Les collections de minéralogie font partie intégrante du fonds du premier Droguier du Roi du Jardin royal des plantes médicinales créé véritablement en 1635. Ces collections prenaient la forme, en premier lieu, de drogues et de substances aux propriétés médicinales vantées. Le développement des connaissances scientifiques, parallèlement à une orientation de plus en plus tournée vers celle d'un cabinet d'histoire naturelle pour le Droguier du Roi, amènent l'institution du Jardin du Roi à porter un regard différent sur ces collections minéralogiques, leur offrant toujours plus de place, jusqu'à l'état du Cabinet d'Histoire naturelle en 1767, où toute une salle est consacrée au règne minéral.

Cette dénomination du règne minéral est une notion clef de la vision de l'histoire naturelle au cours du XVIII^e siècle, mais également encore au début du XIX^e siècle, puisque c'est sur ce principe qu'est créée à l'origine la Galerie de Minéralogie et de Géologie. Cet édifice est singulier à plus d'un titre, le plus marquant étant celui de sa précocité compte tenu de sa destination initiale. Le bâtiment et son projet ont en effet été amorcés extrêmement tôt dans l'histoire de la fondation des musées. Il s'agit de la première construction au monde ayant été édifiée spécialement dans le but de recevoir des collections.

Son existence et son aménagement ne se sont pas menés dans une entente parfaite entre l'architecte Rohault de Fleury et les Professeurs du Muséum, puisque les deux partis défendaient un point de vue opposé, même si l'attitude de Rohault de Fleury à cet égard est demeurée somme toute nuancée. Entre privilégier le contenant au contenu ou bien l'inverse si l'on se place du point de vue des Professeurs, le débat posé au Muséum quant à l'orientation que devait prendre la Galerie n'a finalement pas réellement été tranché. Celle-ci affecte bel et bien la sobriété tant souhaitée par le collège professoral, redevable de la pureté d'un style néo-classique maîtrisé par Rohault de Fleury, mais porte aussi une partie des traces décoratives qu'il a imaginées. En outre, le devenir plus récent de la Galerie permet d'affiner davantage le

rôle qu'est le sien. Quand en 1967 « *pour des raisons esthétiques* »⁴⁸², la décision est prise de supprimer le meuble central des collections, cela témoigne de la reconnaissance de l'édifice en tant que tel, non plus seulement en tant que simple réceptacle à des collections.

Concernant ces collections de minéralogie du Muséum, deux critères permettent de rendre compte de leur importance dans le paysage de la recherche scientifique française et bien au-delà. Les spécimens exposés dans cette Galerie participent en effet d'un discours de référents scientifiques, avec en particulier les types d'espèces, ces spécimens minéralogiques à partir desquels les nouvelles espèces ont été découvertes ; mais servent aussi de témoins historiques privilégiés des collections de prestige fondées historiquement sous Louis XIV, voire plus anciennement encore. Ces pièces ont en particulier joué un rôle dans la présentation des collections, que ce soit dans le cadre du Jardin du Roi ou dans celui du Muséum national d'Histoire naturelle, afin de servir de pouvoir attractif à la venue du public.

*« Lorsque certains cabinets de curiosité, avec leurs amoncellements de spécimens, devinrent musées de sciences naturelles, les présentations structurèrent de manière nouvelle le donné-à-voir et le vu du visiteurs. La mise en exposition devint alors la déclinaison des taxonomies qui permettaient de penser l'ordre naturel »*⁴⁸³.

Le devenir de cette collection de minéralogie prend par la suite une direction dans laquelle son développement se poursuit de façon impressionnante, par l'action du nouveau Professeur de Minéralogie, Alfred Lacroix, qui la fait entrer pleinement dans le XX^e siècle⁴⁸⁴. Celle-ci, par cette diffusion, peut dès lors se propager, affectant à sa chaire d'enseignement une dimension internationale où aujourd'hui encore, le caractère exceptionnel des spécimens conservés au Muséum fait l'unanimité.

Au terme de ce travail s'inscrivant dans l'histoire du Jardin des Plantes, depuis l'arrivée de Buffon et son long règne parsemé de bouleversements et de transformations pour cet établissement qu'il a porté au plus haut point de son histoire qu'il ne l'a plus été ensuite, jusqu'à l'avènement des Professeurs du Muséum formant l'instance principale de décisions et dont l'orientation transforma radicalement cette institution vieille de plus de 350 ans, les perspectives de recherches futures sont variées. Il serait notamment intéressant d'approfondir le champ d'étude de l'évolution structurelle de l'établissement dans son ensemble, marqué à la fois par les figures des architectes aux commandes des opérations, mais également bien

⁴⁸² Jean Fabriès, Henri-Jean Schubnel, « L'Origine et la réorganisation des collections minéralogiques du Muséum national : Chronique des musées de minéralogie », dans *Bulletin de l'Association Française de Gemmologie*, n° 37, 1973, p. 10.

⁴⁸³ Jean Davallon, Gérald Grandmont, Bernard Schiele, « La nature au musée : l'imaginaire du naturalisme », dans *L'environnement entre au musée*, 1992, p. 42.

⁴⁸⁴ Henri-Jean Schubnel, Pierre-Jacques Chiappero, *op. cit.*, p. 47.

souvent par les responsables du Jardin ainsi que les référents scientifiques pour lesquels l'évolution du Jardin des Plantes s'est mise en œuvre.

Ressources documentaires

L'arrêt des recherches bibliographiques s'est fait le 28 mai 2014. Compte tenu de l'étendue des connaissances qu'embrasse le sujet de recherche, la bibliographie n'entend pas être exhaustive mais balayer les documents principaux relatifs au sujet, en insistant plus particulièrement sur certains points clefs de l'étude, notamment la question de l'évolution architecturale de l'ancien Cabinet d'Histoire naturelle et de la Galerie de Minéralogie.

Nous avons choisi de présenter les ressources sous la forme d'une bibliographie alphabétique. Celle-ci reprend l'ensemble des références classées par ordre alphabétique, permettant ainsi au lecteur une recherche facilitée.

Les abréviations utilisées pour les notices bibliographiques sont reprises à partir du catalogue en ligne de la Bibliothèque nationale de France et du Catalogue collectif de France.

Les archives sont présentées à part à la fin des ressources documentaires.

Bibliographie alphabétique

Cette bibliographie est alphabétique. Elle présente toutes les références bibliographiques classées par ordre alphabétique.

Archives du Muséum national d'Histoire naturelle. Paris : Masson, 1935. Volume du tricentenaire, sixième série, Volume douzième, Tome I. 384 p.

Archives du Muséum national d'Histoire naturelle. Paris : Masson, 1935. Volume du tricentenaire, sixième série, Volume douzième, Tome II. 682 p.

BAPST Germain. Histoire d'un cabinet minéralogique. *Revue des Deux Mondes*, 1892, Tome 110, p. 437-449.

BERTIN Léon. Du Jardin du Roy au Muséum d'Histoire Naturelle. *Atomes*, septembre 1950, n°54, p. 303-309.

BIDAL Anne-Marie. Inventaire des archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1^{re} partie, Série A : Archives du Jardin du roi. *Archives du Muséum national d'histoire naturelle*, 1934, 6^e série, Tome XI, p. 175-232.

BION Jean-Marie, CHRISTIN Charles Gabriel Frédéric, DELATTRE François-Pascal. *Inventaire des diamans de la Couronne, perles, pierreries, tableaux, pierres gravées et autres monumens*. Paris : Imprimerie nationale, 1791. 2 tomes en 1 vol. 276, 296 p.

- BIREMBAUT Arthur. L'enseignement de la minéralogie et des techniques minières. **In** TATON René. *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*. Paris : Hermann, 1964, p. 365-418.
- BLANCKAERT Claude, COHEN Claudine, CORSI Pietro [et al.]. *Le Muséum au premier siècle de son histoire*. Paris : Éd. du Muséum national d'histoire naturelle, 1997. 687 p.
- BOITARD Pierre. *Le Jardin des plantes : description et mœurs des mammifères de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle*. Paris : J.-J. Dubochet, 1842. 472 p.
- BOULLIARD Jean-Claude. *Minéraux remarquables de la collection UMPC - La Sorbonne*. Paris : Éd. le Pommier, impr., 2009. 251 p.
- BOURDIER Franck. L'Extravagant cabinet de Bonnier. *Connaissances des arts*, août 1959, n° 90, p. 52-59.
- BOURDIER Franck. Le cabinet d'histoire naturelle du Muséum : 1635-1935. *Sciences et l'enseignement des sciences : Revue française des sciences et des techniques*, 1962, n° 18, p. 36-50.
- Brice Germain. *Description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable, par Germain Brice, enrichie d'un nouveau plan et de figures dessinées et gravées correctement. Sixième édition, revue et augmentée par l'auteur*. Paris : F. Fournier, 1713, Tome 2, p. 196.
- Brice Germain. *Description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable, par Germain Brice, enrichie de plans et de figures dessinées et gravées correctement. 7e édition revue et augmentée*. Amsterdam : M. Ch. Le Cene, 1718, Tome 2, p. 165.
- Brice Germain. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Paris : N. Legras, 1684, Tome 1, p. 247.
- Brice Germain. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris, 2^e édition augmentée de plusieurs recherches très curieuses*. Paris : N. Legras, 1687, Tome 1, p. 247.
- Brice Germain. *Description nouvelle de la ville de Paris, ou Recherche curieuse des choses les plus singulières et les plus remarquables qui se trouvent à présent dans cette grande ville, avec les origines et les antiquités les plus autorisées dans l'histoire, à quoi l'on a joint un nouveau plan de Paris et le nom de toutes les rues, par ordre alphabétique*. Paris : N. Legras, 1698, Tome 2, p. 13.
- Brice Germain. *Description nouvelle de la ville de Paris, ou Recherche curieuse des choses les plus singulières et les plus remarquables qui se trouvent à présent dans cette grande ville, avec les origines et les antiquités les plus autorisées dans l'histoire, à quoi l'on a joint un nouveau plan de Paris et le nom de toutes les rues, par ordre alphabétique*. Paris : N. Legras, 1706, Tome 2, p. 16.
- Brice Germain. *Nouvelle description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable, par Germain Brice... 8e édition....* Paris : J.-M. Gandouin, 1725, Tome 2, p. 382.
- BUC'HOZ Pierre-Joseph. *Histoire générale et économique des trois règnes de la nature*. Paris : Didot, 1781. 208 p.

- BUC'HOZ Pierre-Joseph. *Les dons merveilleux et diversement colorés de la nature dans le règne minéral ou, Collection de minéraux précieusement colorés, pour servir à l'intelligence de l'histoire générale et économique des trois règnes*. Paris : l'auteur, 1782. 7 p.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (de), NADAULT DE BUFFON Henri. *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour*. Paris : L. Hachette et Cie., 1860, Tome 1. 500 p.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (de), NADAULT DE BUFFON Henri. *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : A. Le Vasseur, 1884-1886, Tome 13 Correspondance I. 459 p.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (de), NADAULT DE BUFFON Henri. *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : A. Le Vasseur, 1884-1886, Tome 14 Correspondance II. 435 p.
- CAP Paul-Antoine. *Le Muséum d'Histoire naturelle : histoire de la fondation et des développements successifs de l'établissement, biographie des hommes célèbres qui y ont contribué par leur enseignement ou par leurs découvertes, histoire des recherches, des voyages, des applications utiles auxquels le muséum a donné lieu, pour les arts, le commerce et l'agriculture, description des galeries, du jardin, des serres et de la ménagerie*. Paris : L. Curmer, 1854. 238 p.
- CASTELLUCCIO Stéphane. *Le Garde-Meuble de la Couronne et ses intendants du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris : Éd. du CTHS, 2004. 333 p.
- CASTELLUCCIO Stéphane. Les marqueteries de pierres dures. **In** *Louis XIV : l'homme et le roi* [exposition, Versailles, Musée national du Château de Versailles et de Trianon, 19 octobre 2009 - 7 février 2010] ; sous la direction de MILOVANOVIC Nicolas et MARAL Alexandre. Paris : Skira-Flammarion ; Versailles : Château de Versailles, impr., 2009. p. 256-260.
- CASTELLUCCIO Stéphane. *Les meubles de pierres dures de Louis XIV et l'atelier des Gobelins*. Dijon : Éditions Faton, 2007. 148 p.
- CASTELLUCCIO Stéphane. Le cabinet de curiosités d'Henri IV à Fontainebleau. **In** *Henri IV à Fontainebleau : un temps de splendeur* [exposition, Fontainebleau, Château de Fontainebleau, 7 novembre 2010 - 28 février 2011] ; textes de BARBE Françoise, BASCOU Marc, BÉLIME-DROGUET Magali... [et al.]. Paris : Réunion des musées nationaux, 2010, p. 189-192.
- CHÂTEAU Emmanuel. Les animaux dans leur jardin : l'architecte Jacques Molinos et la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle à Paris, 1795-1827. *Histoire de l'art*, 2001, n°49, p. 75-90.
- CHENU Jean-Charles, DESMAREST Eugène. *Encyclopédie d'histoire naturelle, ou, Traité complet de cette science d'après les travaux des naturalistes les plus éminents de tous les pays et de toutes les époques : Buffon, Daubenton, Lacépède, G. Cuvier, F. Cuvier, Geoffroy St-Hilaire, Latreille, de Jussieu, Brongniart, etc. etc. ; ouvrage résumant les observations des auteurs anciens et comprenant toutes les découvertes modernes jusqu'à nos jours*. Paris : Marescq, 1861, Volume 22 Minéralogie - Géologie - Races humaines. 312 p.
- CHIAPPERO Pierre-Jacques, SCHUBNEL Henri-Jean. *Les types d'espèces minérales de la Galerie de Minéralogie et de Géologie du Muséum national d'Histoire naturelle (fascicule 2)*. Paris : Muséum national d'Histoire naturelle, 2002. 45 p.

- CHIAPPERO Pierre-Jacques. Brève histoire des collections de minéralogie en France, des origines à nos jours. *Le Règne Minéral*, 2011, n°100, p. 7-12.
- CHIAPPERO Pierre-Jacques. La collection de Minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle, extrait d'une conférence du 27 septembre 2011 « *La minéralogie au pays des merveilles* ». Association Chercheurs Toujours, en ligne : <http://chercheurs.toujours.vjf.cnrs.fr/resumes%20Mineralogie.htm> [19 février 2014].
- Collection complète des lois, décrets, ordonnances, réglemens, et avis du Conseil d'État.* Paris : Chez A. Guyot et Scribe, 1835, Tome Neuvième. 374 p.
- CUVIER Georges. *Lettres de Georges Cuvier à C. M. Pfaff sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature 1788-1792.* Paris : V. Masson, 1858. 314 p.
- DAUBENTON Louis-Jean-Marie. Description du Cabinet du Roy. In BUFFON, Georges-Louis Leclerc (de). *Histoire naturelle, générale et particulière.* Paris : Impr. royale, 1749, Tome III, p. 1-12.
- DAUGERON Bertrand. *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804.* Paris : Muséum d'Histoire naturelle, impr., 2009. 635 p.
- DAVALLON Jean, GRANDMONT Gérald, SCHIELE Bernard. *L'environnement entre au musée.* Lyon : Presses universitaires de Lyon ; Québec : Musée de la civilisation, 1992. 206 p.
- DELAFOSSÉ Gabriel. *Nouveau cours de minéralogie : comprenant la description de toutes les espèces minérales avec leurs applications directes aux arts.* Paris : Roret, 1858, Volume 1. 546 p.
- DELAFOSSÉ Gabriel. *Nouveau cours de minéralogie : comprenant la description de toutes les espèces minérales avec leurs applications directes aux arts.* Paris : Roret, 1860, Volume 2. 486 p.
- DELAFOSSÉ Gabriel. *Nouveau cours de minéralogie : comprenant la description de toutes les espèces minérales avec leurs applications directes aux arts.* Paris : Roret, 1862, Volume 3. 628 p.
- DELAFOSSÉ Gabriel. *Précis élémentaire d'histoire naturelle. 1^{ère} partie. Minéralogie et géologie.* Paris : Hachette, 1836. 404 p.
- DELEUZE Joseph. *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle.* Paris : A. Royer, 1823, Volume 1. 330 p.
- DELEUZE Joseph. *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle.* Paris : A. Royer, 1823, Volume 2. 389 p.
- DENISE Louis. *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes, jardin royal des plantes médicinales et Muséum d'histoire naturelle....* Paris : H. Daragon, 1903. 268 p.
- Deuxième cabinet d'histoire naturelle ou cabinet des insectes et autres animaux desséchés : Joseph Bonnier de la Mosson.* Paris : Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1996. 24 p.
- DEZALLIER D'ARGENVILLE Antoine-Joseph. *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie.* Paris : De Bure aîné, 1742. 492 p.

- DEZALLIER D'ARGENVILLE Antoine-Joseph. *La Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose...* Paris : G. de Bure fils aîné, 1780. 878 p.
- DIDEROT Denis, DAUBENTON Louis-Jean-Marie. Cabinet d'histoire naturelle. **In** DIDEROT Denis. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : Briasson, 1751, p. 489-492.
- Édict... pour l'établissement d'un Jardin des plantes médicinales*. Louis XIII. Acte royal. 1626-01-00. Paris. 10 p.
- EIDELMAN Jacqueline, VAN PRAËT Michel. *La Muséologie des sciences et ses publics : regards croisés sur la Grande galerie de l'évolution du Muséum national d'Histoire naturelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2000. 339 p.
- FABRIES Jean, SCHUBNEL Henri-Jean. L'Origine et la réorganisation des collections minéralogiques du Muséum national : Chronique des musées de minéralogie. *Bulletin de l'Association française de gemmologie*, 1973, n°37, p. 9-12.
- FALLS William. Buffon et l'agrandissement du Jardin du Roi à Paris.... **In** *Archives du Muséum national d'Histoire naturelle*. Paris : Masson, 1933, Sixième série, Tome X, p. 129-200.
- Favanne de Montcervelle (de) (père et fils). *Catalogue systématique et raisonné ou description du magnifique cabinet appartenant ci-devant à M. le C. de *** [La Tour d'Auvergne]... par M. de *** [de Favanne de Montcervelle]*. Paris : impr. de Quillau, 1784. 560 p.
- FORGES François, BENBALAGH Nassima. La véritable histoire du « Grand Saphir » de Louis XIV : est-il le « Ruspoli » ?. *Revue de l'Association Française de Gemmologie*, septembre 2013, n° 185, p. 61-66.
- FRANÇOIS Yves. Buffon au jardin du Roi (1739-1788). **In** BERTIN Léon, BOURDIER Franck, DECHAMBRE Edmond [et al.]. *Buffon*. Paris : Publ. françaises, 1952. 245 p. Collection Les grands naturalistes français.
- FRANÇOIS Yves. Notes pour l'Histoire du Jardin des Plantes. Sur quelques projets d'aménagement du Jardin du Roi au temps de Buffon. *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1950, 2^e série, Tome XXII, n° 6, p. 675-681.
- FURON Raymond. Les sciences de la Terre : XVIII^e siècle. **In** TATON René. *Histoire générale des sciences. 2, La science moderne, de 1450 à 1800*. Paris : Presses universitaires de France, 1969. 875 p.
- GERSAINT Edme-François. *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenuës dans les cabinets de feu M. Bonnier de La Mosson*. Paris : J. Barois, 1744. 234 p.
- Guide des étrangers au Muséum d'Histoire Naturelle et au Jardin du Roi*. Paris : F.G. Levrault, 1828. 137 p.
- GUIFFREY Jules. *Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (1663-1715)*. Paris : au siège de la Société, 1885-1886, Tome 1. 428 p.
- HEURTEL Pascale. Dessin et destin du Jardin des plantes. **In** *Jardiner à Paris au temps des rois* [exposition, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, Galerie de Minéralogie et de

- Géologie, 3 février - 4 mai 2004] ; sous la direction de CONSTANS Martine ; textes de ALLAIN Yves-Marie, ANCKAERT Jean, ANDIA Béatrice (de)... [et al.]. Paris : Action artistique de la ville de Paris, 2003. p. 220-231.
- HUGARD J.-A. *Galerie de minéralogie et de géologie : Description des collections classement et distribution des minéraux, roches terrains fossiles indication des objets les plus précieux*. Paris : l'auteur : les principaux libraires, 1855. 190 p.
- IMPEY Oliver Richard, MACGREGOR Arthur Grant. *The Origins of museums : the cabinet of curiosities in sixteenth and seventeenth century*. Oxford : Clarendon press, 1986. 335 p.
- Jardin du Roi, et Cabinets d'Histoire Naturelle. *Almanach Royal, année bissextile 1780, présenté à Sa Majesté pour la première fois en 1699 par Laurent d'Houry, ayeul de l'éditeur*. Paris : D'Houry, 1780, p. 551-553.
- JAUSSAUD Philippe, BRYGOO Édouard-Raoul. *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*. Paris : Publication scientifiques du MNHN, 2004. 630 p. Collection « Archives ».
- JOUIN Henry, STEIN Henri. *Histoire et description du jardin des Plantes et du Muséum d'Histoire naturelle*. Paris : Plon, 1887. 235 p.
- JULLION Marie, BOULLIARD Jean-Claude. Des collections de minéraux pour quoi faire ?. *La Lettre de l'OCIM*, 2007, n° 114, p. 13-22.
- JULLION Marie. *Les collections de minéraux jusqu'à l'orée du 20^{ème} siècle : entre Science et Muséologie, l'exemple des trois grandes collections parisiennes*. 2005. 1 volume, 168 pages. Sous la direction de BOULLIARD Jean-Claude et GAGNIER Pierre-Yves. Master 2 Muséologie, Muséum national d'Histoire naturelle, 2004-2005.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. I. *Depuis sa fondation jusqu'en 1643*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1802, Tome premier, p. 1-14.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. V. *Depuis 1739 jusqu'en 1760*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1805, Tome sixième, p. 1-20.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Quatrième notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. IV. *Depuis 1718 jusqu'en 1739*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1804, Tome quatrième, p. 1-19.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Seconde notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. II. *Depuis 1643 jusqu'en 1683*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1803, Tome second, p. 1-16.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Sixième notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. VI. *Depuis 1760 jusqu'en 1788*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1808, Tome onzième, p. 1-40.
- JUSSIEU Antoine-Laurent (de). Troisième notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle §. III. *Depuis 1682 jusqu'en 1718*. *Annales du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1804, Tome troisième, p. 1-17.
- LA BROSSE Guy (de). *Description du Jardin royal des plantes medecinales estably par le Roy Louis le Juste à Paris*. À Paris, 1636. 107 p.

- LABOULAIS Isabelle. Quand les agents des Mines délimitent leur domaine de savoir. La mise en place des collections minéralogiques pendant la Révolution française. **In** BOUDIA Soraya, RASMUSSEN Anne, SOUBIRAN Sébastien. *Patrimoine et communautés savantes*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 151-165.
- LACROIX Alfred. Aperçu des développements de la minéralogie pendant le siècle qui vient de s'écouler et contribution des professeurs du Muséum à ce progrès. **In** *Centenaire de la fondation du Muséum d'histoire naturelle 10 juin 1793 – 10 juin 1893*. Paris : Imprimerie Nationale, 1893. 575 p.
- LACROIX Alfred. *Collection de minéralogie du Muséum national d'histoire naturelle : guide du visiteur*. Paris : Laboratoire de minéralogie, 1896. 67 p.
- LACROIX Jean-Louis (dir.). *Les sciences de la terre en représentation : avancement des savoirs, évolution des pratiques : études, Journées d'études de l'OCIM, 16 et 17 juin 1998*. Dijon : Office de coopération et d'information muséographiques, OCIM, 2000. 251 p.
- LAISSUS Yves. Le Jardin du Roi. **In** TATON René. *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*. Paris : Hermann, 1964, p. 287-341.
- LAISSUS Yves. *Le Muséum national d'histoire naturelle*. Paris : Gallimard, 1995. 144 p.
- LAISSUS Yves. Les Cabinets d'histoire naturelle. **In** TATON René. *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*. Paris : Hermann, 1964, p. 659-712.
- LAMARCK Jean-Baptiste de Monet (de). *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes ; Contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile*. 1790. 15 p.
- LAMY Édouard. *Les Cabinets d'Histoire Naturelle en France au XVIII^e siècle et le Cabinet du Roi (1635-1793)*. Paris : chez l'auteur, 1930. 58 p.
- LANGEBEEK Renske. *Les musées d'histoire naturelle de Leyde, Paris et Londres*. 2010. 1 volume, 365 pages. Sous la direction de VAN PRAËT Michel. Thèse de Muséologie, Muséum National d'Histoire naturelle, 2010.
- LE ROUGE Georges-Louis. *Curiosités de Paris, Versailles, Marly, Vincennes, Saint-Cloud et des environs*. Paris : chez les Libraires associés, 1778. 479 p.
- LEMERY Nicolas. *Dictionnaire Universel des Drogues Simples*. Paris : L.-Ch. D'Houry, 1759. 1015 p.
- LEMOINE Paul. *Le Muséum national d'histoire naturelle*. Corbeil : impr. Créty ; Paris : Masson, 1935. 79 p.
- LEVEILLE André. *Les Musées scientifiques, techniques, de la santé, planetaria et la popularisation de la science*. Paris : Icom, 1948. 56 p.
- LIPPI Laurence. *Galerie de Géologie et de Minéralogie Imaginaire des visiteurs face au bâtiment et Conceptions des Sciences de la Terre*. 2003. 1 volume, 248 pages. Sous la direction de VIEL Annette et GALANGAU-QUERAT Fabienne. DEA de Muséologie, Muséum national d'Histoire naturelle, 2002-2003.
- LUCAS Jean-André Henri. *Tableau méthodique des espèces minérales, présentant la série complète de leurs caractères, et la nomenclature de leurs variétés, extrait du Traité de minéralogie de M. Haiïy, et augmenté des nouvelles découvertes ; auquel on a joint l'indication des gisemens de chaque espèce, et la description abrégée de la collection de*

- minéraux du Muséum d'histoire naturelle*. Paris : Levrault, Schoell et Cie, 1806, Volume 1. 372 p.
- LUCAS Jean-André Henri. *Tableau méthodique des espèces minérales*. Paris : Dhautel, 1813, Volume 2. 587 p.
- LUCAS Jean-André-Henri. De la minéralogie. **In** CHENU Jean-Charles. *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique*. Paris : Déterville, 1818. Volume 21. 612 p. - p. 93-199.
- MACGREGOR Arthur Grant. *Curiosity and Enlightenment : collectors and collections from the sixteenth to the nineteenth century*. New Haven (Conn.) : Yale university press, 2007. 385 p.
- MACGREGOR Arthur Grant. Les Lumières et la curiosité : utilité et divertissement dans les musées de Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle. **In** POMMIER Édouard. *Les Musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, actes du colloque du musée du Louvre les 3, 4 et 5 juin 1993. Paris : Louvre : Klincksieck, 1995, p. 495-523.
- MACGREGOR Arthur Grant. *Sir Hans Sloane : collector, scientist, antiquary, founding father of the British museum*. Londres : British museum, 2012. 310 p.
- MACGREGOR Arthur Grant. The Ashmolean as a museum of a natural history, 1683-1860. *Journal of the History of Collections*, 2001, Volume 13, n°2, p. 125-144.
- MAUCLAIRE Placide. *La vie et l'œuvre de Verniquet, architecte auteur du grand plan de Paris*. Paris : A. Picard, 1940. 95 p.
- MERCATI Michele. *Michaelis Mercati, ... Metallotheca, opus posthumum... opera... Joannis Mariae Lancisii, ... illustratum. Cui accessit appendix, cum XIX. recens inventis iconibus*. Romae : apud J. M. Salvioni, 1719. Tome premier. 378 p.
- Minéraux : Galerie de minéralogie* [exposition, Paris, Muséum national d'histoire naturelle 11 avril - 16 juin 1975] ; Association française de gemmologie. Paris : Association française de gemmologie, 1975. Bulletin n°42, mars 1975. 29 p.
- ORCEL Jean. *Les sciences minéralogiques au XIX^e siècle*. Paris : Palais de la découverte ; Alençon : Impr. alençonnaise, 1962-1963. 40 p.
- ORCEL Jean. Les sciences minéralogiques. **In** TATON René. *Histoire générale des sciences*. T.3-1, La science contemporaine. Le XIX^e siècle. Paris : Presses universitaires de France, 1981. 763 p.
- PESSON William. Muséum national d'Histoire naturelle. **In** ANDIA Béatrice (de). *Les musées parisiens, histoire, architecture et décor*. Paris : Action artistique de la Ville de Paris, 2004, p. 79-85.
- PIERRE Bernard, COUAILHAC Louis, PAUL Gervais [et al.]. *Le Jardin des plantes : description complète, historique et pittoresque du Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie, des serres, des galeries de minéralogie et d'anatomie, et de la vallée suisse : mœurs et instincts des animaux, botanique, anatomie comparée, minéralogie, géologie, zoologie*. Paris : L. Curmer, 1842-1843, Volume 1. 664 p.
- PIGANIOL DE LA FORCE Jean-Aimar. *Description de Paris, de Versailles, de Marly, de Meudon, de S. Cloud, de Fontainebleau, et de toutes les autres belles maisons & châteaux des environs de Paris*. Paris : Théodore Le Gras, 1736, Tome premier. 536 p.

- PIGANIOL DE LA FORCE Jean-Aimar. *Description de Paris, de Versailles, de Marly, de Meudon, de S. Cloud, de Fontainebleau, et de toutes les autres belles maisons & châteaux des environs de Paris*. Paris : Théodore Le Gras, 1736, Tome quatrième. 762 p.
- PIZZETA Jules. *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle*. Paris : A. Hennuyer, 1890. 1164 p. - p. 656.
- POMIAN Krzysztof. *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e - XVIII^e siècle*. Paris : Gallimard, 1987. 364 p.
- PONS Bruno. Hôtel de Lude, puis Bonnier de la Mosson, puis De Grimberghem. **In** *Le Faubourg Saint-Germain. La rue Saint-Dominique* [exposition, Paris, Musée Rodin, 11 octobre - 20 décembre 1984]. Paris : Délégation à l'action artistique, 1984. 223 p. - p. 150-163.
- PRONTEAU Jeanne. *Edme Verniquet, 1727-1804 : architecte et auteur du « grand plan de Paris » (1785-1791)*. Paris : Commission des travaux historiques, Sous-commission de recherches d'histoire municipale contemporaine, 1986. 652 p.
- PRONTEAU Jeanne. Étude sur le Jardin royal des plantes médicinales à Paris (1626-1788). **In** *Histoire de Paris. École pratique des hautes études. 4^e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1974-1975*. 1975, p. 651-669.
- PRONTEAU Jeanne. L'œuvre architecturale d'Edme Verniquet. **In** *Histoire de Paris. École pratique des hautes études. 4^e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1976-1977*. 1977, p. 655-684.
- PUJOULX Jean-Baptiste. *Minéralogie à l'usage des gens du monde*. Paris : Vve Lepetit, 1813. 533 p.
- PUJOULX Jean-Baptiste. *Promenades au Jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle*. Paris : Guilleminet, 1803, Tome premier. 402 p.
- PUJOULX Jean-Baptiste. *Promenades au Jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle*. Paris : Guilleminet, 1803, Tome second. 402 p.
- René-Just Haiïy : l'âme des cristaux* [exposition, Paris, École des Mines, Muséum national d'Histoire naturelle, 3 décembre 1993 - 31 mars 1994] ; sous la direction de TOURET Lydie ; textes de SERMENT Régis, MARION Claude, GONTHIER Erik... [et al.]. Paris : Musée de minéralogie : École des Mines de Paris, 1994. 84 p.
- ROHAULT DE FLEURY Charles. *Muséum d'histoire naturelle : serres chaudes, galerie de minéralogie, etc. etc.*. Paris : l'auteur, 1837. 8 p.
- ROLAND MICHEL Marianne. *Lajoüe et l'art rocaille*. Neuilly-sur-Seine : Arthena, 1984. 445 p.
- ROLAND MICHEL Marianne. Le cabinet de Bonnier de la Mosson, et la participation de Lajoüe à son décor. *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1976, p. 211-221.
- ROMÉ DE L'ISLE Jean-Baptiste Louis (de). *Description méthodique d'une collection de minéraux du cabinet de m. D.R.D.L. : Ouvrage où l'on donne de nouvelles idées sur la formation & la décomposition des mines, avec un court exposé des sentimens des minéralogistes les plus connus, sur la nature de chaque espèce, le minéralisateur qui s'y rencontre, & la quantité de métal qu'elle produit*. Paris : Didot jeune, 1773. 304 p.
- RONDEAU Benjamin. Matériaux gemmes de référence du Muséum national d'Histoire naturelle : exemples de valorisation scientifique d'une collection de minéralogie et

- gémologie. 2003. 2 volumes, 256 pages. Sous la direction de SCHUBNEL Henri-Jean, GUIRAUD Michel. Thèse de Gémologie-Minéralogie, Muséum national d'Histoire naturelle. 2003.
- ROUSSEAU Louis, LEMONNIER Louis-Céran. *Promenades au Jardin des Plantes*. Paris : J.-B. Baillière, 1837. 519 p.
- ROUX Claude. *Un exemple d'architecture publique muséale des années 1830, La galerie de minéralogie et de géologie au Jardin des Plantes à Paris*. 1991. 2 volumes, 102 pages. Sous la direction de FOUCART Bruno. Mémoire DEA, Université Paris IV, 1991.
- ROUX Claude. Un premier exemple d'architecture muséale en France : la galerie de Minéralogie du Jardin des Plantes à Paris. **In.** *La Jeunesse des musées : les musées de France au XIX^e siècle*. [exposition, Paris, Musée d'Orsay, 7 février - 8 mai 1994], sous la direction de GEORGEL Chantal. Paris : Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994. 403 p. - p.181-185.
- SAGE Balthazar. *Observations sur un écrit qui a pour titre : « Vues sur le Jardin royal des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; à Paris, chez Baudouin,... 1789 »*. Paris : impr. de P.-F. Didot le jeune, 1790, 9 p.
- SAGE Balthazar-Georges. *Supplément à la Description méthodique du Cabinet de l'École royale des mines*. Paris : imprimerie royale, 1787. 156 p.
- SAGE, Balthazar-Georges. *Description méthodique du Cabinet de l'École Royale des Mines*, Paris : Impr. royale, 1784. 487 p.
- SCHIELE Bernard. *Le Musée de sciences : montée du modèle communicationnel et recomposition du champ muséal*. Paris : L'Harmattan, 2001. 275 p.
- SCHNAPPER Antoine. *Le géant, la licorne et la tulipe, les cabinets de curiosités en France au XVII^e siècle*. Paris : Flammarion, 2012. 2^{ème} édition revue et complétée à partir des notes de l'auteur par MOUQUIN Sophie, MICHEL Patrick et SZANTO Mikaël. 767 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean, CHIAPPERO Pierre-Jacques, GONTHIER Erik. *Trésor du Muséum cristaux précieux, gemmes et objets d'art*. Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1998. 119 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean, CHIAPPERO Pierre-Jacques. *Trésor du Muséum : cristaux précieux, gemmes et objets d'art*. Paris : Fondation ELF, 1993. Numéro spécial Revue de gémologie A.F.G. 68 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean, LATOUCHE Louis, SKROK Jacques. *Cristaux géants : minéraux précieux*. Paris : Hachette ; Muséum national d'histoire naturelle, 1987. 64 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean, TOURET Lydie [et al.]. *Cristaux précieux*. Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1990. 40 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean. *Les types d'espèces minérales des premiers cristallographes*. Drancy : LESMON Imp., 1992, Numéro hors-série de la Revue de Gémologie. 12 p.
- SCHUBNEL Henri-Jean. *Les types d'espèces minérales et les collections de synthèses anciennes du Muséum National d'Histoire Naturelle*. Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1999. 28 p.

- SCHUBNEL Henri-Jean. *Pierres précieuses, gemmes et objets d'art de la galerie de minéralogie du Muséum*. Paris : « Revue de gemmologie », 1977, n° hors-série de la « Revue de gemmologie ». 23 p.
- Sciences & curiosités à la cour de Versailles* [exposition, Versailles, Château de Versailles, 26 octobre - 27 février 2011] ; sous la direction de SAULE Béatrix et ARMINJON Catherine. Paris : Réunion des musées nationaux ; Versailles : Château de Versailles, DL 2010. 280 p.
- SERRE Françoise. *Les statues du Jardin des Plantes*. Paris : Les éditions du Muséum / DICAP, 2011. 61 p.
- SIMON Jonathan. Taste, order and aesthetics in Eighteenth-century mineral collections. **In** BERETTA Marco. *From private to public natural collections and museums*. Sagamore Beach (Mass.) : Science history publ., 2005, p. 109.
- TAQUET Philippe. De l'évolution de ses Galeries de l'Évolution, Genèse d'un projet. **In** *La Galerie de l'évolution, concepts et évaluation*, colloque international 22-23 novembre 1990. Paris : Muséum national d'histoire naturelle, Cellule de préfiguration, 1990. p. 7-16.
- THIÉRY Luc-Vincent, *Guide des amateurs et des voyageurs étrangers à Paris ou Description raisonnée de cette ville et de tout ce qu'elle contient de remarquable, enrichie de vues perspectives des principaux monuments modernes*. Paris : Hardouin et Gattey, 1787, Tome second. 739 p.
- THOUIN Gabriel. *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*. Paris : Mme Huzard, 1828. 58 p.
- TOURET Lydie, ZEISLER Wilfried. Musée de Minéralogie de l'École des Mines. **In** ANDIA Béatrice (de). *Les musées parisiens, histoire, architecture et décor*. Paris : Action artistique de la Ville de Paris, 2004, p. 204-205.
- TRÉBRA Friedrich Wilhelm Heinrich von. *Observations de M. de Trébra, sur l'intérieur des montagnes, précédées d'un plan d'une histoire générale de la minéralogie* par M. de Veltheim. Avec un discours préliminaire et des notes de M. le baron de Dietrich, ... Paris : Didot le jeune, 1787. 308 p.
- VALMONT DE BOMARE Jacques-Christophe. *Minéralogie, ou Nouvelle exposition du règne minéral*. Paris : Vincent, 1762, Tome premier. 365 p.
- VAN PRAËT Michel. Contradiction des musées d'histoire naturelle et évolution de leurs expositions. **In** SCHIELE Bernard. *Faire voir, faire savoir : la muséologie scientifique au présent*. Actes du colloque international, 18 octobre 1989. Montréal : Musée de la civilisation, 1989, p. 25-34.
- VAN PRAËT Michel. Cultures scientifiques et musées d'histoire naturelle en France. *Hermès*, 1996, 20, p. 143-149.
- VAN PRAËT Michel. Évolution des musées d'Histoire Naturelle : de l'accumulation des objets à la responsabilisation des publics. **In** *La Galerie de l'évolution, concepts et évaluation*, colloque international 22-23 novembre 1990. Paris : Muséum national d'histoire naturelle, Cellule de préfiguration, 1990, p.19-26.
- VAN PRAËT Michel. Les muséums d'histoire naturelle : savoirs, patrimoines et professionnalisation. **In** BOUDIA Soraya, RASMUSSEN Anne, SOUBIRAN Sébastien. *Patrimoine et communautés savantes*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 125-137.

VAN PRAËT Michel. Muséums et collections d'histoire naturelle : quelle place dans l'histoire des musées ?. *Histoire de l'art*, 2006, 62, p. 11-18.

VAN PRAËT Michel. Avant-propos - Le paradoxe du Goéland. **In** MAIRESSE François et DESVALLÉES André. *Vers une redéfinition du musée ?*. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 9-12.

VAN PRAËT Michel. Science et musée. **In** ANDIA Béatrice (de). *Les musées parisiens, histoire, architecture et décor*. Paris : Action artistique de la Ville de Paris, 2004, p. 282.

VIEL Charles-François. *Projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle dédié à M. le comte de Buffon....* Paris : impr. de P.-D. Pierres, 1779. 8 p.

Sites internet

<http://bibliotheques.mnhn.fr/medias/medias.aspx?INSTANCE=EXPLOITATION> : Site de la Bibliothèque Centrale du Muséum.

<http://www.museum-mineral.fr/home.php> : Sites de la collection virtuelle de minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle.

<http://euromin.w3sites.net/> : Site sur l'histoire des collections de minéralogie des Muséums européens.

http://euromin.w3sites.net/Nouveau_site/musees/mnhn/MUSMHNf.htm : Section sous-jacente du site précédent concernant le Muséum national d'Histoire naturelle.

<http://www.mnhn.fr/fr> : Site du Muséum national d'Histoire naturelle.

Les archives

Sont ici mentionnées uniquement les archives ayant apporté des informations sur le sujet.

Archives nationales

Les archives des Archives nationales susceptibles de fournir des informations sur l'histoire du Jardin des Plantes, de ses collections de minéralogie, ainsi que leur présentation, sont conservées à Paris pour les pièces relatives au Jardin du Roi et à Pierrefitte pour les pièces relatives au Muséum national d'Histoire naturelle, principalement dans la sous-série AJ¹⁵ : Muséum.

- Sous-série AJ¹⁵ : Muséum

AJ¹⁵ 512 : (5 mars 1670 - 8 mai 1793) Jardin du Roi - Cabinet, collections ; mémoire des minéraux acquis entre 1776 et 1779 ; mémoire des meubles demandés par Buffon, 1746-1748.

AJ¹⁵ 513 : (1551-1793) Jardin du Roi - Bâtiments et terrains ; plan du Jardin des Plantes du 5 avril 1782 ; actes d'échanges et d'achats des terrains constituant le Jardin des Plantes.

AJ¹⁵ 514 : (1^{er} décembre 1468 - 18 mars 1793) Bâtiments et terrains ; acquisition de la Nouvelle Intendance par Buffon, plans de la Maison de Buffon ; « *ordonnance du Roy portant deffenses de bastir entre le Jardin Royal et la rivière* », 19 avril 1672.

AJ¹⁵ 522 : (1794-1920) Terrains et bâtiments.

AJ¹⁵ 523 : (1794-1920) Terrains et bâtiments ; plans des laboratoires construits rue Buffon, 1880.

AJ¹⁵ 842 : (1837-1900) Galeries ; correspondance sur les tableaux de la Galerie de Minéralogie ; Galerie de Paléontologie ; Nouvelle Galerie de Zoologie.

AJ¹⁵ 863 : (1833-1867) Papiers de Rohault de Fleury ; plans du Jardin des Plantes, 1828, 1837 ; résumé des devis demandés par le Ministre de l'Intérieur, 24 octobre 1834 ; note de service sur la Galerie de Minéralogie et de Géologie, 1836.

AJ¹⁵ 864 : (1833-1867) Papiers de Rohault de Fleury ; ménagerie ; serres chaudes ; projets divers.

AJ¹⁵ 865 : (1833-1867) Papiers de Rohault de Fleury ; plan de l'amphithéâtre de Minéralogie, 1862 ; note pour l'achèvement des travaux, 1838.

AJ¹⁵ 866 : (1833-1867) Papiers de Rohault de Fleury ; projet d'agrandissement du Cabinet et détail de l'état du Cabinet d'Histoire naturelle établi avant de soumettre des projets pour une nouvelle galerie de Zoologie, Charles Rohault de Fleury, mai 1838.

MIC/AJ¹⁵ 128 (24 septembre 1828 - 27 avril 1830) Procès-verbaux des assemblées des professeurs ; séance extraordinaire du 19 novembre 1829.

- Sous-série F¹⁷ : Instruction Publique

F¹⁷ 1229 : (*dossier 5*) demande la commission des armes de minéraux pour l'instruction des élèves de l'École des Mines, 13 Thermidor an III ; (*dossier 9*) plan de l'agrandissement du Muséum, Molinos, 3 Messidor an II ; (*dossier 11*) devis de la dépense générale du Muséum d'histoire naturelle, an III ; (*dossier 12*) tableau des envois faits au gouvernement par les commissaires à la recherche des objets de sciences et arts dans la Belgique et dans les pays conquis par les armées du nord et de Sambre et Meuse, depuis le 19 Fructidor jusqu'au 18 Pluviôse an III ; lettre des commissaires à la recherche des objets de sciences et arts, 1^{er} Brumaire an III ; rapport au directeur général de l'Instruction publique, 13 Nivôse an IV ; (*dossier 16*) demandes du Muséum de lui faire mettre à disposition des matériaux, des glaces ; les bronzes des anciennes statues équestres royales ; liste des objets qui sont au Muséum d'histoire naturelle sans être nécessaires à l'Instruction publique ; (*dossier 17*) rapport de Daubenton pour la récupération des minéraux restés à l'Hôtel de la Monnaie, 24 Prairial an IV.

F¹⁷ 3880 : (1791-1900) Division Science et Lettres, Grands établissements scientifiques MNHN jardins botaniques ; règlement pour le nouveau Muséum national d'Histoire naturelle arrêté par le Comité d'Instruction publique de la Convention Nationale, 10 juin 1793 ; dossier agrandissement du Muséum, demande de la Convention Nationale que soit mis en ordre le second étage du Cabinet d'Histoire naturelle, demandes des Professeurs du Muséum de fournir des matériaux, des tables en marbre, des objets d'art pour le Jardin des Plantes ; projet de règlement, 2 janvier 1864.

- Sous-série F²¹ : Beaux-arts

F²¹ 826 : (1851-1873) Muséum d'histoire naturelle : grands travaux, aménagements divers, entretiens ; réalisation de deux vitrines pyramidales pour la Galerie de Minéralogie, 1866 ; transformation du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Magny en salle d'exposition pour les objets nouvellement arrivés au Muséum, 1866 ; mémoire sur les travaux et les projets rédigés ou dressés par M. Rohault de Fleury de 1832 à 1867, 1^{er} juillet 1869, 95 p. ; travaux d'appropriation dans les bâtiments d'administration, plans de l'Hôtel de Magny, Rohault de Fleury, 1865.

F²¹ 827 : (1874-1884) Muséum d'histoire naturelle : travaux d'entretien, grands travaux, constructions et aménagements ; installation d'un système de chauffage dans la Galerie de Minéralogie, 1876.

F²¹ 1569 : (1826-1861) Bâtiments civils ; état des terrains et constructions qui composent l'établissement du Muséum d'histoire naturelle, architecte Destouches, 1^{er} février 1832 ; plan du Jardin des Plantes, 1828 ; état descriptif des bâtiments, Charles Rohault de Fleury, 10 décembre 1832, 28 p.

F²¹ 1570 : (1826-1861) Bâtiments civils ; (*dossier 5*) correspondance avec le peintre Rémond pour les tableaux de la Galerie de Minéralogie, 1841.

- Sous-série O¹ : Maison du Roi (Ancien Régime)

O¹ 430 : (1787) Actes et papiers du Ministre ; lettre du ministre de la Maison du Roi ; lettre du Ministre Louis-Auguste Le Tonnelier de Breteuil à Buffon à propos de l'emménagement du personnel du Jardin vivant jusqu'alors au-dessus et au-dessous du Cabinet d'Histoire naturelle dans l'Hôtel de Vauvray (aussi nommé Hôtel de Magny), 2 mars 1787, p. 76.

O¹ 2124 : (1635-1708 ; 1771-1776) Jardin des Plantes ; Jardin du Roi à Paris : arrêtés et lettres patentes ; mémoires d'ouvrages ; travaux ; correspondance.

O¹ 2125 : (1777-1783) Jardin des Plantes ; Jardin du Roi à Paris : arrêtés et lettres patentes ; mémoires d'ouvrages ; travaux ; correspondance.

O¹ 2126 : (1784-1790) Jardin des Plantes ; Jardin du Roi à Paris : arrêtés et lettres patentes ; mémoires d'ouvrages ; travaux ; correspondance.

O¹ 3360 : (1691 et 1774) Inventaire des Diamants de la Couronne.

O¹ 3361 : (1774) Inventaire des Diamants de la Couronne.

O¹ 3362 : (1789) Inventaire des Diamants de la Couronne.

O¹ 3363 : (1789) Inventaire des Diamants, des Pierres de couleur, et des perles de la Couronne.

O¹ 3364 : (1789) Inventaire des Diamants, des Pierres de couleur, et des perles de la Couronne.

- Sous-série O² : Maison de l'empereur (Premier empire)

O² 367 : Garde-Meuble ; « *Journal du dépôt des effets servans aux fêtes nationales* », an V, à propos de deux buffets contenant des objets de minéralogie déposés au Muséum.

O² 423 : Garde-Meuble ; Dépôt des fêtes-effets ; (*dossier 10, pièce 7*) Récépissé des objets d'histoire naturelle enlevés pour le Muséum, 26 Frimaire an V.

O² 430 : (1792 - an VI) Garde-Meuble ; Établissements publics auxquels le Garde-meuble a fourni meubles et effets : lettres, mémoires et inventaire ; (*dossier 7, pièces 5 - 7*) demande de glaces ; (*dossier 7, pièces 17 - 18*) demande de chaises de paille pour les cours qui se tiennent dans les Galeries d'Histoire naturelle.

O² 443 : (an III - an IV [1794-1796]) Garde-Meuble ; (*dossier 33, pièces 1 - 3*) Fournitures d'objets divers pour les administrations, à propos d'une demande de banne de toile pour protéger les collections arrivées du cabinet du Stathouder exposées dans l'amphithéâtre, an III.

- Sous-série Q¹ : Titres domaniaux

Q¹ 1357 : XV^e-XVIII^e siècle (1355-1361) Titres domaniaux classés par mairies et quartiers ; quartier du Jardin des Plantes, contrat de vente et plans de la Nouvelle Intendance, 23 mars 1771.

- Série S : Biens des établissements religieux supprimés

S 2075 : (1135-1793) Abbaye de Saint-Victor ; Titres de propriété et de censive.

S 2076 : (1135-1793) Abbaye de Saint-Victor ; Titres de propriété et de censive, (*dossier 4*)
contrat d'échange entre les religieux du couvent de Saint-Victor et Daniel Voisin,
13 juin 1609.

S 2077 : (1135-1793) Abbaye de Saint-Victor ; Titres de propriété et de censive.

Archives administratives du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN)

Les archives des Archives administratives du MNHN susceptibles de fournir des informations sur l'histoire du Jardin des Plantes, de ses collections de minéralogie, ainsi que leur présentation sont conservées à la Bibliothèque Centrale du MNHN principalement dans la sous-série Ms 1934.

Ms 1050 : « *Catalogue des plantes cultivées à présent au Jardin royal des plantes médicinales, estably par Louis le Juste à Paris. Ensemble le plan de ce jardin en perspective orizontale, par Guy de la Brosse, médecin ordinaire du Roy et intendant dudict Jardin. À Paris, chez Jacques Dugast, rue Vieille Boucherie, proche le pont Saint-Michel, vis-à-vis la rue de la Huchette* » 1641, 72 feuillets, 1 plan, Guy de La Brosse (1589-1641) auteur.

Ms 1934 : Documents sur l'histoire du Jardin du Roi et du Muséum d'histoire naturelle XVIII^e s. 4 dossiers ; (*dossier [XXX]*) Mémoire sur le Jardin du Roi rédigé par André Thouin, 8 octobre 1788 ; (*dossier [XXXI]*) Notes pour servir à l'histoire du Jardin du Roi pendant l'administration de M. le C^{te} de Buffon, André Thouin ; 1788.

Ms 2101 : Trois lettres autographes signées de David d'Angers (1788-1856) au sujet du buste et de la statue de Cuvier exécutés par lui, 6 juin 1833 ; 12 mai 1838 ; 8 feuillets.

Ms 2135/4 : « *Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par M. Rohault de Fleury (1801-1875), architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle* », 16 feuillets, 1832-1867.

Ms 2528 / Fol 63 : Rapport autographe de René-Just Haüy à l'Assemblée des professeurs du Muséum relatif à l'acquisition éventuelle de la collection minéralogique de Mr. Weiss, 27 Nivôse an X (17 janvier 1802).

Ms 3359 / Fol 248 : Lettre au Général Bertrand au sujet d'un don de pierres au Cabinet de Minéralogie du Muséum, 1841.

Bibliothèque nationale de France, cabinet des estampes

Les archives de la Bibliothèque nationale de France susceptibles de fournir des informations sur l'histoire du Jardin des Plantes, de ses collections de minéralogie, ainsi que leur présentation sont conservées au cabinet des estampes de la BNF.

Va 257 : Jardin des Plantes : plans et vues générales ; entrées et maisons particulières ; vues générales du Jardin.

Va 257a : Jardin des Plantes : labyrinthe, cabinet d'histoire naturelle, nouveau Muséum (plans, vues extérieures et intérieures), amphithéâtre, galerie de minéralogie.